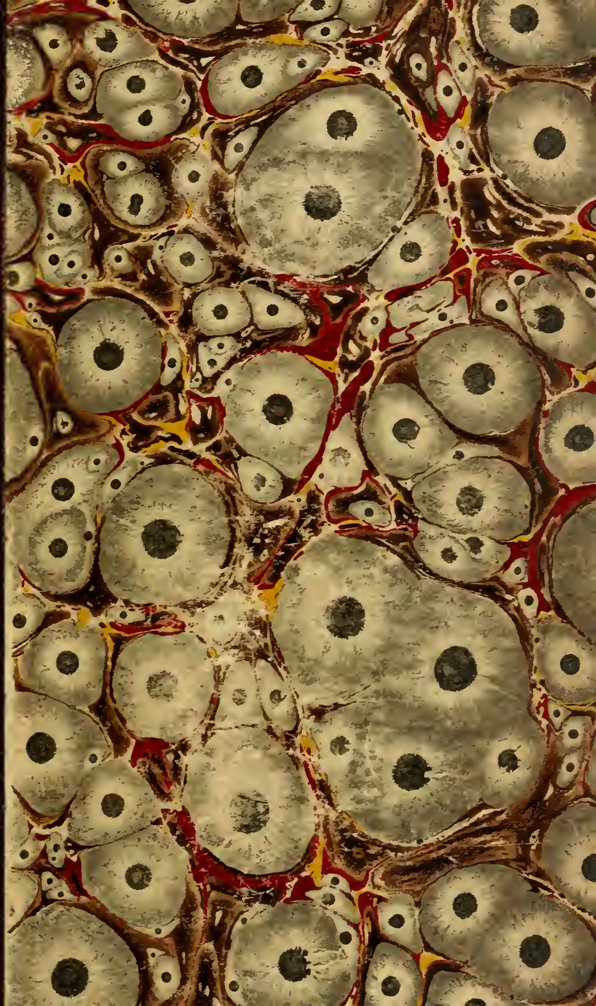
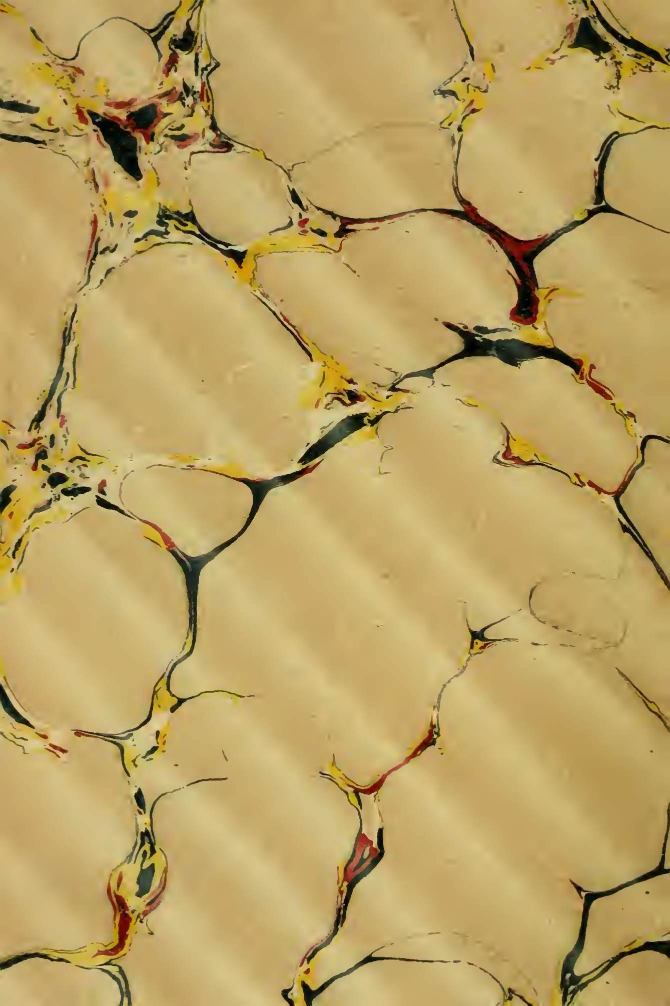
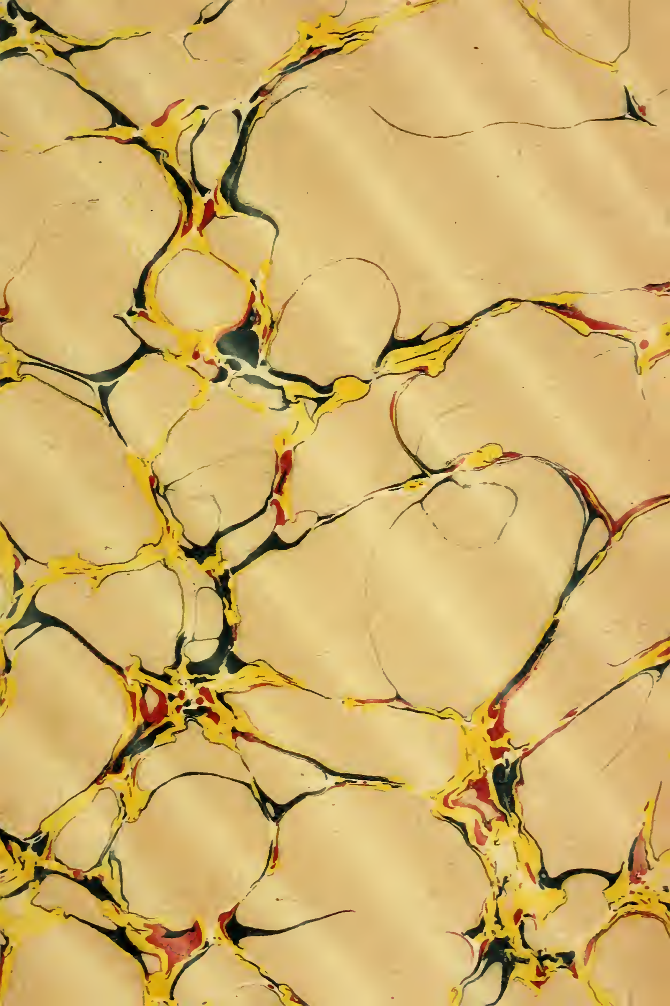






AMANTS

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

TOUS QUATRE . . . . 1 vol
LA CONFESSION POSTHUME . . . . . . 1 —
MAISON OUVERTE . . . . 1 —
PASCAL GÉFOSSE . . . . 1 —
JOURS D'ÉPREUVE . . . . 1 —
AMANTS . . . . 1 —
LA FORCE DES CHOSES . . . . 1 —
SUR LE RETOUR . . . . 1 —
MA GRANDE . . . . 1 —
LA TOURMENTE . . . . 1 —
L'ESSOR . . . . 1 —

NOUVELLES

LE CUIRASSIER BLANC . . . . 1 vol.
LA MOUCHE . . . . 1 —
AME D'ENFANT . . . . 1 —
L'AVRIL . . . . 1 —
FORS L'HONNEUR . . . . 1 —
SIMPLE HISTOIRE . . . . 1 —
L'EAU QUI DORT . . . . 1 —
LA PARIÉTAIRE . . . . 1 —

IMPRESSIONS ET SOUVENIRS

LE JARDIN DU PASSÉ . . . . 1 vol.

PARIS. — TYP. DE E. PLON, NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 2534.

PAUL MARGUERITTE

AMANTS

La vie est un songe.
CALDÉRON.



PARIS
LIBRAIRIE PLON
E. PLON, NOURRIT ET Cie, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
RUE GARANCIÈRE, 10

A

ADOLPHE WALTZ

Professeur de Faculte.

Mon cher Ami,

Ce roman a été écrit en votre maison hospitalière d'Alger, la fenêtre ouverte sur la mer et les montagnes, à l'odeur des roses de votre jardin, sur le papier blanc que votre prévenante amitié plaçait sur ma table, devant laquelle chaque soir vous veniez lire ma tâche de la journée.

Si peu qu'il vaille, ce livre vous appartient donc, et doublement, car n'ai-je pas été votre élève, à l'École militaire de la Flèche, avant de devenir votre ami?

Souffrez donc que j'inscrive ici votre nom, en gage de reconnaissante et profonde affection

PAUL MARGUERITTE.

Alger-Agha, hiver 1889.

AMANTS

La Vie est un songe.
CALDÉRON.

LIVRE PREMIER

FRÉDÉRIQUE

I

Frédérique ouvrit les yeux.

Ses rideaux, qu'elle avait laissés ouverts, afin que le grand jour l'éveillât, s'incendiaient de pourpre vive. Il passait comme du feu entre les lamelles des persiennes. Le soleil, traversant les vitres, tachait d'or les murs par places, et découpait sur la courte-pointe des rais clairs. La psyché s'animait ; son miroir, pareil à une eau morte et glacée, devenait rose ; et tout ce qui y apparaissait miré, de la chambre, du parquet et des meubles,

la chaise où gisaient affalés des jupons blancs, à terre les bas, et à côté les petites bottines, l'une droite et l'autre couchée, tous ces reflets de choses intimes prenaient, dans l'ombre tiède, vie et couleur; et c'était à la fois doux et gai à voir.

Frédérique, avec un joli bâillement, s'étira, taut qu'elle put, dans la mollesse du lit chaud, comme pour rompre les liens invisibles qui l'enchaînaient encore au sommeil, et retomba brisée, de l'effort. Presqu'aussitôt son cœur battit plus vite. Elle sentit le sang courir en elle. Une velléité d'agir, un remords de paresser ainsi s'ébauchèrent en son cerveau, tel au réveil que celui d'un enfant, — et vierge d'idées et de sentiments, la mémoire restant absente encore. Se lever, sur-le-champ, lui sembla, sans qu'elle sut pourquoi, une nécessité impérieuse. Mais chaque fois qu'elle l'essayait, une force inconnue la paralysait d'avance. Elle se disait : « *Je veux* » et elle sentait qu'elle ne *pouvait* pas. Elle se débattit ainsi dans l'impuissance.

Alors elle eut recours à son grand moyen et compta :

— Un! — Puis après : — Deux!

Là elle fit une pause, reculant la dernière sommation, qu'elle savait inéluctable. Et le chiffre trois évoqué s'imposait mentalement à elle, lui cornait aux oreilles; mais elle le repoussait, voulant qu'il fût prononcé à haute voix, et en même temps elle avait une envie puérile et folle de le dire, et la peur qu'il lui échappât trop tôt.

— Trois! — s'écria-t-elle enfin. Et du coup elle jaillit du lit. Ses pieds nus s'enfoncèrent dans un

tapis moelleux; puis, comme elle courait à la fenêtre, le froid du pavé en mosaïque les glaça. Elle en eut un frisson, mais ne laissa point d'ouvrir les volets, qui claquèrent.

Aussitôt Frédérique fut aveuglée de rayons, étourdie de chaleur. Baignant toute dans la clarté, elle éprouvait ce saisissement qu'on a dans une eau trop chaude, à laquelle on s'habitue; et le col nu, le teint blanc et rose d'un éclat extraordinaire, ses yeux verts mi-clos, sa bouche rouge ouverte par un sourire, ses cheveux d'or ébouriffés et auréolés de lumière, haute, mince, délicate, pleine de grâce, belle et ne l'ignorant pas, elle se pâmait avec langueur, sans penser, se contentant d'être, de se pénétrer de fluide et de boire le soleil, comme une grande fleur.

Elle protégea ses yeux de son bras frais, glissé hors de la manche, et regarda. Sa fenêtre s'ouvrait au plus haut de la colline. Sous le ciel et jusqu'à la mer, un merveilleux paysage descendait : des ravins touffus, des terres rouges, des masses de verdure au coloris intense et trempées de soleil; çà et là des maisons, européennes ou mauresques, y faisaient tache blanche; et l'on voyait au loin Alger, qui s'étageait. Des amandiers en fleur s'espaçaient dans la campagne. Une splendeur infinie s'épandait. Le ciel était tout bleu, d'un azur si limpide et si lumineux qu'on eût dit que l'éther brûlait. La mer paraissait d'argent. Le soleil, dont l'orbe énorme irradiait, l'incendiait d'une large flamme; et à cette place, elle brasillait comme de l'or. Il n'y avait ni nuages, ni vagues. Ce lac im-

mense était fermé par trois rangs de hautes et lointaines montagnes. Les premières baignaient dans une ombre bleue ; vaporeuses, les secondes se dentelaient dans un brouillard blond ; et la neige couvrait les troisièmes, dont l'éclat éblouissait.

Frédérique songea qu'on était au commencement de l'hiver ; et la vue de ce printemps éternel, chaud comme un été et doux comme un automne, lui emplit le cœur d'une joie aiguë jusqu'à la souffrance. Ses pommettes se colorèrent. Ses yeux devinrent humides.

— Comme c'est beau ! comme c'est bon ! — soupira-t-elle. Et elle respira à pleins poumons, heureuse de ne plus sentir l'oppression dont la persistance l'effrayait, et qui avait, de l'avis des médecins, à la suite de rhumes négligés et de légers troubles au cœur, motivé sa venue en Algérie.

Puis, à ce souvenir, semblable à une aiguille qui lui aurait piqué le cœur, Frédérique se sentit troublée. Sa joie instinctive fit place à un malaise conscient.

Voilà qu'elle se rappelait et qu'elle pensait ; et elle eût tant préféré s'ignorer encore, laisser dormir son âme, prolonger, le plus possible, cette extase quasi-végétale qu'elle goûtait. Mais ce doux moment s'était évanoui. Elle ne pouvait, malgré ses efforts, le rappeler. Déjà sa cervelle travaillait. Idées, sentiments, souvenirs, tournant et retournant leur roue, s'associant par mille courroies de transmission invisibles, s'animaient en elle, comme les forces, remises en action, d'un moteur mécanique, le matin.

Frédérique pensait et, ce qui lui donnait presque le vertige, elle se sentait penser. A mesure, elle se reprenait et se rapprenait elle-même. Elle n'était plus ce jeune être vierge, instinctif, dont le *moi* trouble et confus s'éveille au soleil et flotte au milieu des choses. En elle régnait un *moi* lucide et précis. Et elle redevenait un être réfléchi et complexe, circonscrit dans la société, ayant nom, rang, famille, obligations, habitudes, un corps dès l'enfance dressé aux élégances et aux délicatesses, un esprit développé et raffiné à l'excès; elle redevenait un être de luxe et de serre, tel que la civilisation l'avait fait. Et en reprenant ainsi conscience de son identité, elle s'étonnait de la découvrir telle, et essayait, avec curiosité, de s'approfondir, dans une sorte de monologue intérieur :

— « Frédérique, c'était son nom, oui, Frédérique Ylsée. Et pourquoi ce nom plutôt qu'un autre? Quel hasard lui avait donné pour père M. Ylsée, ancien premier ministre de Danemark et diplomate connu? pour mère, la douce et exquise femme dont elle voyait le portrait, là, sur la table, et qui, seize ans auparavant, était morte d'une maladie de cœur, en pleine jeunesse et en pleine beauté? pour sœurs, cette mignonne petite Wilkie blonde, et Mitka, la vilaine bossue, née d'un premier lit?

Pourquoi, outre ceux-là, était-elle entourée d'êtres familiers, si intimement liés à sa pensée qu'elle les évoquait cent fois le jour, la bonne Zabeth leur tante, par exemple, et le vieux domestique Werner? ou de bêtes favorites, sa jument blanche Frieda, et Llow, son grand lévrier danois?

Pourquoi tant d'autres êtres encore, parents, amis, relations mondaines, connaissances subalternes, avec lesquels elle avait des rapports très différents et très nuancés, faisaient-ils autour d'elle comme un cercle vivant dont elle ne pouvait sortir?

Pourquoi était-elle enserrée par les habitudes, les règles, les convenances, les pratiques invariables du monde, et était-elle forcée de s'y mouvoir?

Pourquoi vivait-elle dans une atmosphère qui lui était propre, celle-là et non une autre, de luxe et de douceur, à laquelle contribuaient de tout temps les mêmes choses : la table devant laquelle elle s'asseyait à l'heure des repas, gourmande, l'écritoire sur laquelle elle écrivait, de sa grande écriture fine, à ses amies, le jardin fleuri des courtes promenades, le hamac des siestes flottant entre deux arbres, et ces mille doux riens qui amusent, depuis les ciseaux dont elle coupait ses ongles jusqu'aux bibelots japonais de ses étagères?

Pourquoi, pourquoi donc était-elle enveloppée ainsi, comme par les mailles d'un filet, d'êtres et de choses qui vivaient autour d'elle, se répercutaient en elle, faisaient partie d'elle-même?

Mais pourquoi pensait-elle à cela? et pourquoi pensait-elle?... Penser! Elle s'absorba dans ce verbe qu'elle ne pouvait définir. Il lui parut stupéfiant. Elle connaissait le mot de Descartes : « Je pense, donc je suis. » Ainsi, elle *était*, oui, elle existait là, à cette place, elle, Frédérique, elle-même! Elle *était*, avec un cerveau, des sens, un corps, une

âme! Mais qu'en savait-elle de plus parce qu'elle savait cela? Et elle resta accablée de stupeur devant ce mystérieux drame de la vie, qu'elle ne pouvait pénétrer ni comprendre, et qu'elle savait seulement se manifester, de façon émouvante et inexplicable, par le geste, la parole, le chant et le regard des êtres.

Elle vivait! O la décevante chose! Et elle répéta du bout des lèvres; comme si elle avait peur:

— Vivre! Vivre!

Elle en restait émue, comme d'un mot suprême, infini. N'était-ce pas accablant de sentir que non seulement elle, pauvre être, grain de poussière lumineux au soleil, mais que l'énorme monde entier palpitait, à travers les vagues de la mer, le bruit du vent dans les arbres, le vol des nuages, le cri des oiseaux?

Et pour se prouver qu'elle existait, elle aussi, autant que toutes ces choses, elle sortit de son immobilité, fit un geste, et en resta toute surprise.

— Vivre! — répéta-t-elle encore.

Que signifiait donc ce verbe magique? Ah! sans doute, *voir?* — et après avoir embrassé le paysage, elle ramena les yeux sur elle, de sa jeune gorge à ses pieds nus — *sentir?* — et elle aspirait avec force une odeur de mimosas et de roses — *entendre?* — et elle prêtait l'oreille aux bruits confus de la maison — *toucher?* — et elle passait les doigts sur son bras satiné, doux comme une fleur — *goûter?* — et elle approcha, voluptueuse, ce bras de ses lèvres, et le baisa et le mordit!

Mais après, après?

Après, c'était *savoir*, et elle pensa à tout ce qu'on lui avait appris, à son éducation choisie, son instruction développée, ses dons pour la musique. C'était *vouloir*, et elle pensa aux sursauts de sa volonté, tour à tour molle et robuste, défaillante ou fougueuse. C'était *agir*, et elle pensa à tout ce que l'existence journalière comporte d'actes, spontanés ou réfléchis, d'accident ou d'habitude, tout ce que l'on fait et ce que l'on ne pense pas, tout ce que l'on ne commet qu'en imagination, et dont on a honte. C'était *rêver*, et elle pensa à la vie factice, imaginaire, où elle se plaisait tant, aux châteaux du rêve, aux romans impossibles. Enfin c'était *aimer*, et elle pensa à son père, sa mère morte, ses sœurs; puis tout disparut; et elle ne vit plus qu'un froid et hautain visage d'homme du nord, aux yeux bleus, à la barbe blonde, au sourire rare, un pâle visage sans jeunesse, où se marquait une sorte de vieil ennui princier et qui convenait bien au prince d'Ancise, un Bonaparte. Elle se rappela leur unique rencontre, deux ans auparavant, ce jour de chasse à courre dans la forêt de Fontainebleau; et l'impression inoubliable que le prince lui avait faite de nouveau la troubla jusqu'à l'âme. Elle s'efforça de repousser ce souvenir, qui la hantait.

A quoi pensait-elle donc auparavant?

— Ah oui — et ressaisissant le fil de sa pensée: *Vivre*, c'était donc tout cela!

Et après?

Elle chercha et ne trouva rien.

Après? vieillir.

Après? mourir.

Ce fut net et prompt comme la chute d'un couperet.

Elle eut un frisson, et vit l'emblème religieux, la tête de mort aux yeux caves.

— Mourir! — dit-elle tout haut.

Et elle essayait de s'en faire une idée. Elle regardait sa main pâle, aux ongles bombés, aux veines saillantes, et se disait : « Ceci tombera en poussière? » Elle serrait sa taille entre ses mains, et se disait: « Tout ce qui est ma chair mourra. » Elle appuya un doigt sur son visage, sentit les os, chercha sous les chairs l'ossature de la tête sans nez et sans oreilles, où les dents seules ricanent, et qui était et qui serait un jour sa tête de mort, à elle. « Ceci, pensa-t-elle, durera un peu plus longtemps, puis la terre le prendra. » Et elle se raidit, immobile, les yeux clos, les bras pendants, retenant son souffle, telle qu'elle serait sous le suaire rigide. Elle goûta là un amer plaisir sacrilège, de sentir qu'elle pensait encore, du fond de cette immobilité.

« Mais, se demanda-t-elle, penserai-je encore, *alors ?* Mon âme subsistera-t-elle en ce néant? Et serai-je sauvée par Christ? »

Elle eut un grand élan, comme si la foi catholique de son enfance, l'hérédité slave de sa mère, remontaient en elle. En une seconde, elle perçut un monde de sensations. Elle revit l'église grecque, illuminée de cierges et fumante d'encens, la foule prosternée, les saintes images peintes dans l'or,

les prêtres à longue barbe, la communion des fidèles et le chant des cantiques. Elle se rappela sa ferveur d'enfant, puis ses doutes de jeune fille, ses angoisses, sa terreur de n'être point sauvée, puis un grand relâchement dans sa piété, un oubli des pratiques; et des lectures, des questions, des causeries pour s'instruire et savoir; et l'influence qu'eut alors sur elle une femme de grand cœur et de haute intelligence, madame Karlsen, ralliée au positivisme de Littré et aux principes de Spencer. Depuis ce temps, Frédérique avait senti mourir ses idées religieuses. Mais elle les regrettait souvent, comme un beau rêve, en cet instant surtout.

Elle se disait :

« Si cependant ces choses étaient vraies; cette merveilleuse légende de la passion et que Jésus, fils du Père, fût réellement venu sur la terre afin de racheter les hommes ». Emue, par un retour de sentiment, elle revit le beau Nazaréen, avec sa chevelure annelée et ses yeux pleins d'une tendresse infinie. Elle le revit dans sa robe flottante, puis nu et flagellé par les soldats, succombant ensuite sous le poids de la croix, enfin cloué à l'infâme et glorieux pilori, le flanc percé d'une lance, les bras liés, mais grands ouverts, en signe de pardon, de miséricorde et d'amour. Et comme jadis enfant, elle aurait voulu baiser les pieds sanglants et rafraîchir les lèvres altérées du fils de l'Homme.

Cet élan soudain tomba. Elle se sentit au même instant incrédule et glacée. « Christ est mort » — dit-elle.

Mais cette idée lui causait une grande peine ; elle sentit sa gorge se serrer ; ses yeux retinrent des larmes. Il lui sembla que le soleil n'éclairait plus la terre, que des ténèbres obscurcissaient sa pensée. Elle eut au cœur la sensation d'un vide immense.

Sans la foi, que signifiait donc la vie ? Certes, croire au devoir pur, sans espoir d'autre vie ni de récompense, contribuer au progrès, agir, créer dans les enfants ou les œuvres des forces qui se perpétuent, puis, avec le sourire d'une conscience satisfaite, glisser à la paix morte du néant, ce stoïcisme hautain convenait au cœur ferme de madame Karlsen ; mais l'âme faible et tourmentée de Frédérique s'y reconnaissait insuffisante, par trop ; aussi, désemparée, en détresse, cruellement seule, sans personne à qui s'ouvrir des pensées qui la tourmentaient, elle se sentit littéralement souffrante. Un étourdissement la prit. Elle éprouva la sensation de quelqu'un qui tombe en rêve et qui ne peut se raccrocher à rien. Dans cet appel désespéré que tout son être criait vers quelqu'un ou quelque chose, réapparut alors le pâle visage du prince d'Ancise : il la regardait, avec une expression aiguë et pénétrante, mêlée d'ironie et de bonté. Aussitôt elle sentit son angoisse cesser.

Un coup de baguette féerique supprima le décor qui l'entourait, et la transportant dans le passé, fit revivre en elle comme l'enchantement d'un songe.

Elle revit la forêt jaune et or, que l'automne teintait de rouille et d'émeraude, et la chasse lancée au galop, les cavaliers en habit rouge, les

piqueurs, la meute ; elle entendit le son des trompes, et...

Là, Frédérique, mue par une impulsion spontanée, irrésistible, courut à la porte, la ferma à clef, ouvrit un petit secrétaire en bois de rose, fit jouer un tiroir secret qu'elle était seule à connaître, en tira un album à fermoir d'argent, où elle écrivait toutes ses impressions, même les plus secrètes ; et fébrile, elle feuilleta les pages de son *Journal*, cherchant l'endroit où elle avait, deux ans auparavant, marqué l'unique, la suprême journée.

II

Château d'Hers-en-Forêt, 29 septembre.

« Voilà huit jours que le prince est parti. Jusqu'à présent, il m'a été impossible d'écrire. J'avais le cœur trop troublé. Essayons aujourd'hui. Il faut que je tâche de me ressaisir, de démêler ce que j'éprouve.

» C'est si soudain, si inattendu. J'aime! et pour la première fois de ma vie. J'aime! Quelle sensation douce et cruelle j'éprouve à répéter ce mot! Le cœur me saute dans la poitrine; il a des élans si forts qu'il me semble qu'ils vont m'emporter comme des coups d'aile. Puis des tristesses me suffoquent, et je ressens une lassitude de vivre et jusqu'à l'envie de mourir.

» Je ne pense qu'à lui. Je vis dans un rêve; à chaque instant, j'ai peur de m'éveiller. Je fuis le bruit, les paroles, le rire. Je m'enferme dans ma chambre. Toute la nuit j'ai pleuré. Et je ne puis

lutter contre l'image qui m'obsède : elle est en moi. Quelque chose de tendre et de fort me terrasse et m'amollit; il me semble qu'on m'a brisé les vertèbres.

» Je souffre. Oui, ma joie même est une souffrance, et cependant j'en suis heureuse et fière, et pour rien au monde je ne voudrais cesser de souffrir ainsi. Ah! les mots!... comme ils sont impuissants à traduire la pensée! »

30 septembre.

« Je veux me confesser à moi-même. Il faut que je reprenne les choses depuis le commencement, que je me les raconte bien posément, comme lorsque je faisais des « devoirs de style ». Et en même temps j'éprouve une honte à bavarder ainsi; la pudeur de mon amour serait de se taire; mais mon secret m'étouffe et je ne puis le confier qu'à moi. Allons!

» La maréchale Saint-André m'a prise en affection. Elle nous a invités, mon père et moi, à venir passer quelques jours en son château d'Hers, en pleine forêt de Fontainebleau. Nous sommes descendus du train à Bourron, et un breack nous a conduits au château, avec plusieurs autres invités, le général de Fabré, le banquier Maury, la baronne et le baron de Star.

» La maréchale nous a fait le meilleur accueil. C'est toujours la même vieille femme brusque, excentrique, enragée de cheval et de chasse, parlant fort et cru, mangeant comme un homme, incroyable de santé, quand on songe qu'elle a soixante ans passés, ayant toujours la même manière de regarder les gens en face et de les interloquer par une question inattendue; avec cela point ridicule, un esprit vif et naturel, de la dignité sous ses bandeaux blancs qu'elle poudre, et beaucoup de bonne grâce quand elle le veut.

» — Ah! voilà la princesse Hamlet — dit-elle en me voyant. Elle m'appelle ainsi en ma qualité de Danoise, je pense, et puis pour je ne sais quoi de rêveur et de particulier qu'elle trouve en moi qui pense et rêve plus, paraît-il, que les jeunes filles de mon âge; — et elle m'a embrassée sur les deux joues.

» — Comment! — s'est-elle écriée ensuite — le prince n'est pas avec vous? Qu'est-ce que cela signifie? A quoi pense-t-il? Cela n'a pas le sens commun!

» Elle paraissait très contrariée. Je sus qu'il s'agissait de son filleul, le prince d'Ancise, dont on attendait tous les jours l'arrivée au château. Pendant la semaine qui suivit, et où des lettres et des dépêches ajournaient sa venue, j'entendis fort parler de lui, en bien et en mal. Les hommes, sans exception, le détestaient, comme ils détestent quiconque leur est supérieur par le nom, la fortune ou le mérite. Ils l'accusaient de pose, de morgue et d'originalité choquantes. Les femmes étaient plus indulgentes, mais avec cette pointe de com-

misération ironique qu'elles marquent envers quiconque leur échappe; car le prince, paraît-il, marié depuis dix-huit mois, passait pour très fidèle à sa femme. Mais, disaient ces dames, cela ne durerait pas. Il n'avait pu se ranger pour toujours. Et elles rappelaient à mots couverts, mais pas si bas que je ne pusse entendre, l'ancienne liaison du prince avec madame de Vertumes; et les amours, violentes comme des coups de folie, qui avaient traversé sa jeunesse, une entre autres pour Rosa Lear, l'actrice anglaise, et tout de suite après pour une femme mariée, qu'il avait enlevée.

» D'après cela, je m'imaginai le prince un homme à bonnes fortunes, un « homme à femmes », comme disent élégamment ces messieurs, et c'est une espèce d'êtres que je ne puis sentir. Mais la maréchale, qui raffolait de lui et qui m'en parlait constamment, haussa les épaules quand je lui répétai les propos de ces dames.

» — Daniel est un homme accompli, dit-elle. Personne n'est moins fat que lui. Quant aux péronnelles à qui il a fait le grand honneur de les compromettre un peu, plût à Dieu que cela eût pu le guérir du mal incurable qu'il a, et qui est son plus grand défaut.

» — Et lequel, madame? — demandai-je avec plus de curiosité qu'il n'était convenable.

» — L'ennui, dit-elle.

» — Ah! fis-je, l'ennui!...

» La maréchale me regarda brusquement.

» — Oui. Au fait, vous devez comprendre cela, petite. Je suis sûre que vous avez aussi vos jours

de spleen? Ma parole! Je ne sais pas comment les jeunes gens sont bâtis, aujourd'hui. Ils ont tous l'air de porter le diable en terre. On ne jure plus que par cette vieille bête de Scho... Schopenhauer! Mais sarpejeu! ça n'est donc pas bon de vivre? Quand vous mangez, quand vous buvez, quand vous respirez l'air et le soleil, ça n'est donc pas bon? Et danser, et se parer, et jacasser, et rire, et s'aimer, ah! s'aimer! est-ce que ce n'est rien, ça? Mon enfant, croyez-en quelqu'un qui a beaucoup d'expérience, la vérité n'est pas dans les livres, elle tient toute dans un mot : vivre, vivre de toutes ses forces, de toutes ses facultés, par tous ses pores. Il faut *jouir!* — répéta la vieille maréchale avec une énergie inquiétante — on meurt toujours assez tôt!

» — Si encore, — reprit-elle en hochant la tête — c'était depuis son mariage que Daniel s'ennuie, je le comprendrais, car cette pauvre Clotilde était bien faite pour devenir nonne : une femme plongée dans la dévotion jusqu'au cou! Comment y a-t-il encore des benêtes pour croire à ces sottises-là?

» — La princesse est jolie? — ne pus-je m'empêcher de demander.

» — Non, oui, l'air d'une Vierge; de beaux yeux, la bouche un peu grande, une expression de visage très particulière; oh! elle est bonne et douce, un peu simple peut-être! et puis maigre — fit avec une moue comique la maréchale qui ne l'est guère; et me mettant familièrement la main au corsage : — il faut pourtant qu'une femme ait des petits

seins. Eh mais, petite, qu'est-ce que je sens là? Vous ne m'en aviez rien dit.

» Et comme rougissante, en souriant, je me reculais, la maréchale, qui était dans son jour de folies, partit d'un éclat de rire.

» — Encore un télégramme, fit-elle en prenant le papier sur un plateau qu'un laquais lui présentait — c'est du prince, je parie. Il arrive ce soir, il sera là pour dîner.

» Pourquoi mentir? Ma curiosité, je l'avoue, était fort excitée, et en même temps, je ne pouvais me défendre d'une certaine prévention. C'est si difficile d'être prince, aujourd'hui. Tous ceux que j'ai vus, je leur ai trouvé l'air bête. Et je me représentais celui-là, je ne sais pourquoi, sous des couleurs défavorables; j'étais hantée par l'obsession d'un homme au visage mat, d'une pâleur jaune, aux yeux troubles, aux moustaches d'un noir de cosmétique, et portant des bagues à tous les doigts : un vrai type de gravure de modes. C'était saugrenu et bête, je le sais, et je ne pouvais m'empêcher d'en rire. Quoi qu'il en soit, je me fis belle pour le dîner, très belle, avec l'arrière-pensée de fixer l'attention du prince; je remarquai d'ailleurs la même préoccupation déguisée chez les autres femmes, mais il n'arriva pas encore ce soir-là.

» Le lendemain, les Erlandi, dont le château est voisin de celui de la maréchale, couraient le cerf. Nous devions nous joindre à la chasse.

» Au matin, je me levai de bonne heure, mis mon amazone et descendis au jardin. J'y étais depuis cinq minutes, cherchant la plus belle rose, et j'al-

lais la cueillir, quand j'entendis derrière moi crier le gravier. Me retournant, je me trouvai en face d'un inconnu en habit rouge, botté, éperonné, bien fait et de haute mine, autant que j'en pus juger dans le premier moment de surprise. Il s'approcha et me salua de très bonne grâce. La rose, que dans mon trouble j'avais lâchée, pendait au bout de sa tige brisée. Il la vit, la détacha et silencieusement me l'offrit, avec un regard et un sourire que depuis je n'ai vus qu'à lui. Je ne doutai pas que ce ne fût le prince, arrivé sans doute de grand matin et n'ayant pris que le temps de changer de costume.

» Aussi répondis-je gentiment :

» — Merci, prince.

» Il haussa les sourcils, m'examina avec attention, puis d'un air enjoué :

» — Vous me connaissez, princesse?

» Je dus rougir alors et, croyant à une méprise, marquer quelque étonnement, car il reprit, avec un sourire malicieux et bon :

» — N'est-ce pas à la princesse Hamlet que j'ai l'honneur de parler ?

» — Non — dis-je avec effronterie, je ne sais par quelle contradiction taquine et quelle envie de l'éprouver.

» — Non? — fit-il avec doute, et il chercha dans mes yeux la vérité; son sourire, le temps d'un éclair, me parut indécis et troublé ; je partis alors d'un petit éclat de rire qui le rassura.

» — Du moins c'est à mademoiselle Frédérique Ylsée? — dit-il avec une dignité gracieuse.

» Ma gaîté me sembla sotte ; et piquée contre moi-même, rougissant davantage :

» — A quoi le devinez-vous ?

» — Mais à votre grâce, mademoiselle, au charme si particulier de votre personne qu'à première vue, entre plusieurs femmes, je vous aurais devinée. — (Cela dit avec une grâce aisée, et si légèrement qu'on doutait s'il ne se moquait pas de vous ou de lui-même). Il ajouta plus sérieusement :

» — Je n'ai d'ailleurs aucun mérite à être devin, mademoiselle ; car au portrait que dans ses lettres la maréchale m'a tracé de vous, je n'ai fait que vous reconnaître. Il est vrai que ce portrait, si flatteur, si enthousiaste qu'il fût, restait bien au-dessous de la réalité — et il s'inclina, en me jetant un regard assez vif.

» — Qui est-ce qui dit du mal de moi ? — fit une grosse voix derrière nous.

» C'était la maréchale.

» — Bonjour, petite. Vous flirtez donc avec ce mauvais garçon ?

» Et tendant au prince sa main à baiser, elle commença aussitôt à s'entretenir avec lui. J'en profitai pour m'esquiver et regagnai ma chambre, plus troublée que je ne voulais me l'avouer, essayant de raisonner l'impression indéfinissable que m'avait faite le prince, et si éloignée de mon attente que j'en restais stupéfaite et charmée. Cependant nous n'avions échangé que trois paroles ; son regard n'avait fait que sonder le mien ; et déjà il me semblait que nous étions amis, ou ennemis, je ne sais, mais qu'en tout cas nous ne saurions plus être

indifférents. J'éprouvais d'autres sentiments encore : le plaisir que le hasard nous eût évité la banalité d'une présentation officielle, en nous mettant ainsi en présence, seul à seul, puis que la maréchale fût arrivée à point pour me tirer d'un commencement d'embarras, enfin le petit orgueil de sentir que je ne lui avais pas déplu, à *lui*. Je revoyais l'expression amicale de ses yeux qui étaient fort beaux, de son sourire aux dents blanches, mais je ne pouvais retrouver les détails de son visage et les particularités de sa personne; je ne revoyais de lui que cette expression sympathique. Je me disais qu' « il me *plaisait* », je me répétais ce mot; et il s'accompagnait en moi d'une sensation de plaisir très vif, quelque chose de léger et de fin comme la griserie du vin de champagne. »

. . . .

Là, Frédérique leva les yeux, avec un sourire étonné; l'insuffisance des phrases, le désaccord de leur ton léger, presque futile, avec la profondeur des sensations qu'elles réveillaient à présent, venaient de la frapper de surprise. Ce qu'elle lisait là lui sembla vain, incomplet : un bavardage. Et cependant, avec quelle fièvre, — elle s'en souvenait — et quelle émotion elle avait tracé ces pages! Non, il y avait des choses qu'on ne pouvait exprimer. On les sentait, et c'était tout.

Laissant l'album sur ses genoux, elle ferma les yeux, cherchant à descendre en elle-même, à reéprouver le passé.

Elle se voyait, descendant la dernière dans la cour; tout le monde réuni, les chevaux piaffants.

Le prince lui présentait comme marchepied ses deux mains entrecroisées. Elle hésitait, puis posait sa botte sur les mains fines et nerveuses qui l'enlevaient : elle était en selle. L'on partait.

Et dans son souvenir, la sensation d'un galop devenant bientôt plus ardent et plus fou, et où elle sentait sur sa face le vent des branches, se mêlait à l'impression de sa tendresse grandissant, grandissant au galop, pour cet inconnu de la veille, cet ami du matin, le prince. Il avait des regards, aigus et pensifs, qui la troublaient délicieusement. Il avait des sourires, dont le charme délicat la prenait par ce qu'elle avait de plus fin dans l'âme. Il disait des mots dont le son, le sens lui causaient un plaisir presque matériel. Et cependant, ç'avait été bien peu de chose, ces attentions que le souvenir depuis multipliait, faisait paraître plus profondes et plus belles; ce n'était après tout qu'un mot, un sourire, un regard, mais ils avaient cet on ne sait quoi qui prend le cœur.

Et la splendeur automnale de cette journée se reflétait comme en une chambre obscure, dans les yeux clos de Frédérique. Elle revit ce féerique ciel d'azur pâle, ces feuilles d'un ton fauve, ces tapis brûlés, ces chemins mystérieux s'ouvrant à l'étoile des carrefours, ces sous-bois frais, ces clairières aux parfums d'herbes sèches, et le papillotement continuel des trembles à feuilles d'or, et le tulle d'argent des géantes toiles d'araignée, et le silence de cette forêt sans eau, où les oiseaux mêmes se taisaient, comme en un lieu enchanté, et le galop sans bruit des chevaux dans la mousse.

Et voici que, sans qu'elle sache pourquoi, comme si le coup de baguette d'une fée avait supprimé la chasse, Frédérique, attirée par un charme, galope, en une allée solitaire, aux côtés du prince. Il a dit :

— Par ici, c'est plus court.

Et Frédérique, sans penser, a lancé son cheval derrière lui.

A travers les taillis, s'éloignent et disparaissent les amazones et les cavaliers. La voix des chiens et le son des trompes s'éteint.

Ils sont seuls, tous deux. Ils ne se parlent pas. Ils ne se regardent pas. Ils galopent. Les arbres fuient, le ciel court, les nuages s'envolent. La tète tourne à Frédérique. Elle voudrait galoper ainsi, toujours. Il lui semble que le prince l'enlève, qu'ils sont en fuite et poursuivis, mais que leurs bons chevaux les conduiront, sains et saufs, au merveilleux pays du refuge. Le chemin s'est rétréci, maintenant. Ils se frôlent presque.

Le chemin se rétrécit encore; il faut baisser la tête sous les branches. Frédérique a la sensation d'un danger. Aussitôt :

— Halte ! dit le prince.

Et il s'arrête court.

Elle veut en faire autant, mais son cheval, sur la brusque tension des rênes, se cabre droit. Frédérique sent à la nuque un choc, une douleur lourde; le cœur lui manque, ses mains s'ouvrent et elle se sent mollement tomber. Elle n'est pas évanouie, mais en de vagues limbes où des flammes dansent devant ses yeux; et son cœur tourne, tourne, et elle est légère, légère; et elle voudrait

que cet état douloureux et doux durât longtemps. Il lui semble que des mains invisibles, des mains de rêve la frôlent, la soulèvent; puis une sensation âcre, irritante, la pique aux narines; et rouvrant les yeux, elle voit le prince penché sur elle, qui, un bras passé autour des épaules, lui hausse la tête et lui tient un flacon de sels. Elle sourit, à le voir si pâle, et se sent heureuse de vivre. Mais comme il est pâle, vraiment! Il respire en homme allégé d'un grand poids.

— Comment vous sentez-vous? — demande-t-il à voix basse.

Elle ne répond pas tout de suite, puis :

— Que m'est-il donc arrivé?

Elle suit en l'air le regard du prince et aperçoit la rude branche qu'elle a heurtée. Elle sent sa nuque lourde et changée en plomb, elle y porte la main. Son épais chignon l'a préservée. Une fine expression de souffrance passe sur son visage, car elle se sent toute froissée.

— Comment êtes-vous? répète-t-il.

— Mais... mieux, un peu étourdie. — Et souriant à la vue des sels :

— Vous aviez donc deviné que j'en aurais besoin?

— Non, je porte toujours ce flacon sur moi, contre mes migraines.

— Vous avez eu peur, dit-elle, respirez-le aussi! — et d'un gentil geste elle le porte à son tour aux narines du prince, émue pour sa pâleur et l'expression d'angoisse qu'elle a vue, en ouvrant les yeux, sur ce visage à peine rasséréné.

En souriant, il s'y prête et aspire l'âcre parfum, mais ses yeux éloquents se fixent sur les doigts blancs de Frédérique. Elle rougit, retire le flacon et par contenance l'examine; elle y voit sur la capsule d'or un chiffre entrelacé, devine un souvenir de femme, et, subitement jalouse, les yeux changés, elle le rend avec un sec :

— Très joli !

Il comprend et répond simplement :

— C'est le flacon de ma femme.

Sur ce mot, est-ce assez inexplicable? s'arrête net la jalousie de Frédérique; mais en échange, elle ressent un malaise, à la pensée de la princesse absente, comme si elle subissait la présence d'un tiers invisible. Elle tend sa main au prince, qui la relève : et grave, l'air un peu hautain — Partons ! — dit-elle d'un ton bref. Il s'incline, détache les chevaux, la remet en selle; et ils s'en vont au pas, sans se parler. Frédérique souffre, et elle pressent qu'il souffre aussi. Ce silence leur pèse comme un malentendu. Ah ! si elle osait parler. Et lui, ne devine-t-elle pas qu'il aurait des choses à dire, qu'elle voudrait savoir, et qu'elle n'ose demander? Une curiosité la brûle, en vain. La franchise cœur à cœur, d'esprit à esprit, est-ce possible, avec l'hypocrisie mondaine, le mensonge des convenances? Elle examine à la dérobée le prince. Son visage, d'une mélancolie fine, a pris une expression sérieuse et froncée. Frédérique en ressent un malaise : cela la déroute, l'inquiète. Mais le prince, à cet instant, la regarde. Leurs yeux se rencontrent, se pénètrent, se fondent, et

elle se sent tout amollie. Ces regards, il lui semble, sont un aveu. Serait-ce possible ? Quoi ! si vite, ils s'aimeraient ? et puis... mais après ?... Quelle folie ! Non, non ! la joie égoïste d'aimer et d'être aimée l'emporte ! Et ce regard, ce long regard croisé leur entre au cœur, et voilà qu'il est irréparable, et que maintenant *Il* va parler, elle va l'entendre dire tout bas...

— Frédérique !

Ce mot attendu, chuchoté, rompt le charme. Effrayée, elle rend la main et cravache son cheval ; il part comme une flèche. Le prince la suit, et elle le fuit. Que pourrait-il dire de plus qui valût ce regard et ce nom :

— Frédérique !

Et elle fuit toujours, avec un trouble et une joie éperdus, entendant derrière elle les sabots du cheval qui la gagne de vitesse et la rejoint. De nouveau, ils galopent côte à côte, muets, dans le vent de la course. Puis, au milieu du silence, des aboiements et des fanfares se rapprochent, éclatent : le cerf lancé débouche, en deux bonds traverse la route et disparaît. Les chiens passent au galop, puis les piqueurs, les cavaliers et les amazones. Frédérique et le prince rejoignent la chasse et n'échangent plus une parole...

A ce moment cessa l'hallucination de Frédérique : décor et personnages disparurent ; elle se retrouva dans sa chambre, et éprouva un dépaysement, comme si c'était un lieu inconnu.

Alors elle rouvrit l'album, lentement, avec des

yeux de rêve et des doigts alanguis. Son visage était délicieusement rose, un peu moite ; et elle souriait, avec une expression d'enfant étonné. Mais elle parut pensive ; son regard devint attentif et fixe ; une indéfinissable souffrance plissa sa lèvre supérieure. Elle lisait :

« ... Et c'est tout. Au retour de la chasse, prétextant la migraine, je me suis enfermée dans ma chambre. Le lendemain, le prince était parti, rappelé brusquement dans la nuit par une dépêche de sa femme, gravement malade.

» Fus-je heureuse ou triste de ce départ ? Je ne sais, tant mon trouble alors était grand. Tout donnait à cette courte rencontre un charme de roman : l'apparition inattendue du prince au jardin, le matin ; cette galopade en forêt, cet accident et l'aveu supendu à ses lèvres, cette soudaine tendresse fleurie entre deux êtres inconnus l'un à l'autre et qui auraient dû rester étrangers ; enfin le départ brusque du prince, sa disparition soudaine comme son arrivée, qui donnait l'illusion d'un rêve, d'un beau rêve, — tout, oui, tout contribuait à m'égarer la pensée et le cœur.

» Seule, les jours suivants, je m'abandonnai sans réserve aux sentiments que j'éprouvais pour lui. Et en même temps, j'étais pleine d'angoisse. Il me semblait que tout le monde devait lire sur ma figure.

» La maréchale, sous sa brusquerie ordinaire, me marquait beaucoup de bonté. Il me sembla qu'alors elle m'avait devinée ; ses caresses sem-

blaient plus tendres ; on eût dit qu'il s'y mêlait un peu de pitié.

» Puis nous quittâmes le château, et je n'entendis plus parler du prince. »

Février.

» Je me suis dit : « C'est un entraînement d'une minute, un de ces rêves que font les jeunes filles, un de ces amours pareils aux bulles de savon qui crèvent, une joie et une douleur d'un instant. »

» Et j'ai senti que ce n'était pas vrai. Je ne suis pas romanesque, au sens trivial du mot. J'ai beaucoup réfléchi. Je sais les choses, j'ai lu. Je suis plus instruite et plus intelligente que la plupart de mes compagnes, et je le dis sans orgueil, parce que cela est. Je ne me trompe donc pas sur moi-même. Je m'étudie. Et je le sens bien, mon cœur, que j'écoute battre, ne bat que pour lui. *Il* est ma pensée douce, ma vie. Les jours passent, et je m'éveille fidèle à son souvenir. Il me semble que je pourrais continuer à l'aimer ainsi toujours, sans le revoir. Alors, je n'aurais aucun remords. Et je mourrais avec mon secret. »

15 Mai.

. . . .

» Il est impossible que nous ne nous revoyions pas. *Il* est à Rome, avec sa famille. Que de fois j'ai eu l'idée de lui écrire! C'est mal, je le sais. Mais depuis quelque temps, toutes sortes de mauvaises pensées me traversent. Ah! il ne m'aime pas, c'est certain. Déjà il m'a oubliée. M'a-t-il aimée une heure seulement, une minute? J'ai été pour lui l'amusement d'une journée.

» Mais non! Je ne me trompe pas. Il y a eu une seconde, au moins, où nos yeux se sont rencontrés, où nos lèvres avaient peur des paroles, et il a murmuré: — Frédérique! Et je me suis enfuie lâchement. Oui, lâchement! Qu'importent le monde et les autres? Pourquoi se sacrifier à des devoirs imaginaires? Rien n'existe de tout ce que nous appelons de noms sonores. Ce sont des ombres que nous créons, et dont ensuite nous avons peur ainsi que des enfants. Et puis quand même? Après?... Il faut vivre, la maréchale a raison, il faut *jouir*. On meurt toujours assez tôt. »

16 Mai.

« C'est grossier, c'est bête, c'est vil, ce que j'ai écrit là ! »

Nice, mars de l'année suivante.

« Est-ce ma faute s'il se mêle à ma vie, le jour, à mes songes, la nuit? J'ai tout fait pour l'oublier. J'ai voulu croire que j'en aimais d'autres. Inutilement. Les rêveries que mon âme brode sont tissées avec son souvenir. Il est ma longue pensée. Je me désintéresse de tout, hors de lui. Je n'agis déjà plus et me laisse vivre dans un songe éveillé, comme une fumeuse d'opium. Il me semble, à certains moments, que j'habite au milieu d'ombres, et que mon père, mes sœurs, tante Zabeth n'existent réellement pas, et que seuls, *lui* et *moi*, nous sommes.

» Ah ! si loin, autant dire perdus, morts l'un pour l'autre !

» ...J'ai souvent pensé que ce serait une chose terrible, si nous nous retrouvions étrangers, s'il passait à côté de moi sans me reconnaître, si nous

n'avions rien à nous dire, si nous ne pensions, si nous ne sentions plus rien à la vue l'un de l'autre... »

Nice, avril.

...Quel maussade hiver j'ai passé! toujours ces rhumes! Et ces hommes, comme ils m'ennuient, surtout les plus aimables. Je les devine si grossiers. Leurs regards déshabillent une femme, et leurs propos quand ils sont entre eux seuls! J'en ai entendu : on aurait dit des palefreniers.

» Ce qui me frappe le plus est, sous une apparence d'enthousiasme, leur secret mépris pour les lettres, les arts, toutes les choses nobles. Hier, on a voulu me faire chanter dans un salon. J'ai refusé.

» D'ailleurs, voilà longtemps que je n'ai touché mon piano. La poussière tombe sur mes chères partitions de Wagner.

» Nice m'ennuie. Je voudrais passer la mer.

» Ah! ne le reverrai-je donc jamais? »

Juin.

« Je suis jalouse de lui, de ses maîtresses anciennes, de sa femme. Je voudrais savoir tout ce

qu'il fait. Son nom revient, parfois, dans les journaux. Je sais qu'il a été en Italie, en Angleterre. Puis il a fait un voyage en Orient. Une fois, il était à Paris, en même temps que nous. Je ne l'ai su qu'après. Nous aurions pu nous rencontrer. Une autre fois, à Menton, nous sommes arrivés le lendemain de son départ. Souvent, j'ai rêvé cette folie : je partais, j'allais le rejoindre, j'arrivais devant lui, je relevais ma voilette, il me reconnaissait, et... et puis quoi ? pauvre sotte ! »

15 Juin.

« Non, je ne me fais pas illusion, mon prince n'est pas un héros de roman. C'est un homme comme tous les autres. Il a des défauts, des vices peut-être. Qu'est-ce que cela me fait? Je ne voudrais pas d'un homme parfait. Je serais trop incomplète, trop défectueuse à côté de lui. Il y a des jours où il me semble que je vaux si peu, si peu... C'est un bien gros mot à dire, mais j'ai peur de manquer de sens moral. Est-ce que je tiendrais de père, par hasard ?

» C'est méchant, ce que j'ai écrit là. Pauvre père ! Je l'aime bien, pourtant. Ah ! pour un homme qui est libre, riche, bien portant, ce doit être un bien grand attrait que la vie, puisque mon père, à soixante ans, est un « viveur ». Oui, les hommes ont

cela pour eux, quand ils s'ennuient. Quel dommage que les femmes ne puissent être des viveuses ! Bah ! il y en a. Elles se moquent de tout, celles-là, même du mépris qui les entoure. Elles passent, bousculant les hommes, avec leurs robes insolentes et leurs visages fardés. Mais elles se vendent, ce qui est ignoble.

» Eh bien, on peut toujours se donner !...

» (Voilà une page que je brûlerais, si je ne m'étais juré d'avoir le courage de mes opinions. Mais bah ! Je puis bien être sincère avec moi-même !)

» Dans les romans, ce qui m'étonne est la résistance opiniâtre des héroïnes : elles se disputent, elles se marchandent. Si elles aimaient bien, est-ce qu'elles hésiteraient tant à se perdre ?

» Décidément, Léa Karlsen m'a gagnée au nihilisme. »

Septembre.

« Je relis ces pages. Elles sont vulgaires. Faire ce qu'on veut, braver le monde, ce serait trop simple et trop facile. Et si c'était la vérité que d'obéir à nos instincts, pourquoi aurions-nous ces sentiments de pudeur, de réserve, de délicatesse, cette conscience du bien et du mal ? Moi-même, qui écris ces pensées, pour moi seule, n'en ai-je pas cependant un malaise et comme une honte ? Oserais-

je en faire parade tout haut? Voudrais-je que Wilkie les lût?

» Mais qu'est-ce que cela prouve? Que je suis faible et inconséquente... »

— Toc! toc! toc! — On frappait.

Frédérique sursauta, regarda la porte. Une vive rougeur envahit ses joues et son cou. D'un rapide mouvement, elle cacha l'album dans le tiroir secret, referma le secrétaire, puis le cœur battant, s'avançant à pas de velours :

— Qui est là?

Une jolie voix cria:

— Moi, Wilkie.

Frédérique ouvrit.

III

— C'est toi, petite chatte !

— J'apporte le chocolat, — dit Wilkie ; — tante Zabeth est couchée, elle a la migraine. J'ai fait rôtir le pain. Une tranche a brûlé. Mitka a crié après moi, mais ça m'est bien égal.

Et posant le plateau qui lui encombrait les mains :

— Là, que je t'embrasse !

Et elle se pendit au cou de Frédérique, qui serra contre elle l'enfant de quinze ans, fraîche et sentant bon, svelte en son corsage noir et sa robe noire, un peu courte et découvrant les fines chevilles de soie noire.

— Tiens, tu n'as pas pris ta potion ; pourquoi?

Et Wilkie, du doigt, menaça sa grande sœur :

— Mangeons ! Et puis, après, je te servirai de femme de chambre, veux-tu ? Comme tu as été paresseuse, ce matin. Tu as bien dormi? Tu n'as pas toussé ?

Et de nouveau, tendre, elle se pressa contre

elle, la regardant de ses grands yeux bleus, frottant doucement sa joue contre la joue de sa sœur, mêlant ses cheveux d'un blond pâle qui descendaient en une longue natte claire, aux cheveux d'un blond d'or foncé, en désordre, de Frédérique. Et avec une vivacité soudaine :

— Moi, j'ai fait des rêves , des rêves... oh ! que c'est drôle : je volais dans l'air, je courais à deux mètres du sol, et pour aller plus vite, je faisais aller mes mains, comme quand on nage. Et il y avait quelqu'un qui me suivait ; et quand je me retournais, je ne voyais rien. Et cependant, je sentais que ce quelqu'un était bien là, derrière moi, et qu'il allait m'atteindre, et tout à coup j'entends une voix qui me dit :

« — Voulez-vous accepter mon bras, miss ? »

« Et qu'est-ce que je vois? Ton amoureux, ma chère, Samy, l'air triste, tout habillé de bleu, avec un fusil sur l'épaule, et il me dit :

« — Votre sœur n'est pas là? — Je lui réponds : « — Non, pourquoi ? — Ah! c'est que j'aurais voulu lui dire qu'elle ne m'oublie pas, parce que j'irai bientôt la voir ; j'ai beaucoup de choses à lui dire. Mais mon cheval s'est blessé hier en sautant une haie et c'est pour cela que je vais à pied. » Je le regarde, et voilà que je ne le vois plus. Alors je me dis : « Cela n'est pas naturel, il faut absolument que je prévienne Frédérique. » Et je me remets à courir, mais cette fois sur la terre, plus dans l'air, et j'étais au milieu d'une forêt de pins; il y avait beaucoup d'arbres tombés en travers de la route, et voilà qu'un sanglier sort d'un taillis

et se précipite sur moi. Je pense : « Je suis perdue ! » et je me jette à terre contre un des arbres en me disant : « Le sanglier me prendra peut-être pour un arbre ». Et aussitôt je sens la bête sur moi, qui me piétine, et ses défenses lacéraient ma robe, elle se roulait sur moi, son poids m'écrasait ; et figure-toi que cela ne me faisait aucun mal, mais que je ressentais au contraire un grand bien-être par tout le corps. Et je me suis réveillée toute bête, tenant à pleins bras mon traversin?... Tu ne ris pas? Qu'est-ce que cela veut dire, un rêve pareil? Zabeth me l'expliquera. Pourquoi ai-je rêvé de Samy?

Frédérique la regardait sans répondre. L'enfant répéta :

— Pourquoi ai-je rêvé de Samy?

— Je ne sais pas, — dit Frédérique. — Et songeuse, elle évoquait au fond d'elle-même la figure rose du vigoureux jeune homme. D'origine écossaise, fort riche, fils d'un membre de la chambre des communes, Sam Eburton l'aimait. Il avait demandé sa main. Elle avait refusé, bien qu'il ne lui déplût pas, résolue à ne se point marier encore. Depuis, il n'avait plus remis les pieds à la villa Clives, que les Ylsée occupaient, depuis novembre. Et Frédérique s'étonna de l'avoir si profondément oublié.

— N'est-ce pas qu'il est bon, mon chocolat? — dit Wilkie. Et gourmande, elle montrait une langue de petit chat qui lèche ses babines roses. — J'ai remis du lait dans la casserole, Mitka le boira clair!

— Wilkie! — dit Frédérique avec un léger accent de reproche.

— Ah bien! tu vas défendre Mitka, — dit Wilkie en boudant, — tu es bien bonne, va, car au fond elle te déteste.

— Ne dis pas cela, Wilkie, — dit Frédérique, qui avait l'humeur douce et tolérante.

— Aussi je le lui rends bien, — dit l'enfant mutine. — Houh! la vieille fée bossue; c'est elle qui a rendu Zabeth malade. Papa est trop faible, il est comme toi. Vous vous laissez tyranniser par Mitka. Moi, je me moque d'elle!

Et Wilkie prit un air fanfaron qui fit sourire Frédérique, car elle savait que sa sœur avait une grande peur de leur aînée. Et bien qu'elle y fût habituée et résignée et évitât d'y penser, tous les conflits entre Mitka et tante Zabeth lui revinrent à la mémoire, et elle s'avoua que la bossue était insupportable. Très intelligente, mais acariâtre, d'esprit mordant et d'humeur excentrique, elle avait, à trente ans, toutes les manies d'une vieille fille et toute l'impétuosité d'un garçon; avec cela une laideur ironique et quelque chose de troublant dans le regard. Naine, malgré sa bosse elle montait tous les jours à cheval, seule, et on la voyait passer, secouée comme un panier, au grand trot sec d'une jument anglaise. Puis, des semaines, elle restait enfermée dans sa chambre, sans parler à personne, occupée à lire du matin au soir. Tout à coup elle reparaissait, courait les visites, les soirées, montrait d'étranges coquetteries, se décolletait. Ces excentricités duraient depuis si long-

temps, que toute la famille Ylsée y était accoutumée.

— Elle devrait bien se marier, — dit Wilkie, — on serait débarrassé d'elle !

Frédérique hocha la tête, sceptique.

Les partis n'avaient pas manqué à Mitka, qui avait hérité de sa mère une fortune considérable ; mais, très méfiante, elle s'était toujours refusée à se laisser épouser pour son argent.

— Non ! — dit Wilkie, voyant Frédérique se lever, — ne sonne pas, c'est moi qui t'habillerai.

Et sur un geste de refus :

— Oh ! je t'en prie, cela me fait tant de plaisir de te servir !

Il y avait dans sa voix une adoration qui toucha Frédérique. Elle attira vivement l'enfant, la regarda dans les yeux, admira comme elle était jolie, fine comme un petit Saxe, avec sa figure rose et ses yeux précoces, et la baisant au front, maternellement :

— Chérie ! dit-elle.

Et elle reporta les yeux sur le portrait de leur mère, à laquelle Wilkie ressemblait extraordinairement. L'enfant surprit ce regard pensif et s'attrista un peu.

— Tu regardes maman, dit-elle. Est-ce qu'elle est ressemblante sur ce portrait ? Cela me semble si étrange de ne l'avoir jamais connue, ma mère, de n'en avoir jamais eu ; si, j'ai eu toi ! — et elle pressa Frédérique dans ses bras.

— Mais, — reprit-elle, — ce n'est pas la même chose. Vois-tu, il n'y a pas à dire, nous sommes des demoiselles très mal élevées, de vrais

garçons. Papa nous laisse faire tout ce que nous voulons. Zabeth aussi. Ce n'est pas comme ça que ça devrait être... Non! laisse, laisse-moi faire, Rika!

Et agenouillée, dans une pose charmante d'humilité, elle prit le pied nu de sa sœur, le baisa et de force l'attira dans l'eau tiède parfumée de lait d'amandes, pour le laver, elle-même.

— Mais après tu t'en iras, Wilkie, — dit Frédérique, — j'aime à faire ma toilette seule.

— Bête! — dit Wilkie avec une ingénuité moqueuse, un exquis cynisme enfantin, — est-ce que je me cache de toi, moi? Je sais bien comment tu es faite, ma chérie.

Mais voyant Frédérique rougir, elle se tut, interdite, rougit aussi, puis éclatant de rire :

— Eh bien, je te coifferai seulement, là, es-tu contente?

Et Wilkie, se relevant, alla disposer sur la toilette les peignes et les brosses d'ivoire, les fines épingles à cheveux.

— Oh! — dit-elle, — les mouches!

Dans le rayon de soleil qui coupait la chambre, et où des atomes blonds poudroyaient, des mouches, comme des balles d'or élastiques, bondissaient, lumineuses dans la clarté; hors du rayon, elles devenaient d'ombre et disparaissaient pour reparaître plus brillantes ensuite. Mais le rayon s'éteignit, un nuage passait au ciel; les mouches se transformèrent en vilaines petites bêtes noires que d'un mouvement instinctif Wilkie chassa, d'un coup de serviette. Elles s'éva-

nouirent par la fenêtre, dans l'air bleu. Le regard de Wilkie, les suivant, se posa sur le paysage et la mer.

— Un bateau! — s'écria-t-elle. Et s'armant d'une lorgnette de théâtre, elle reconnut la cheminée rouge d'un Transatlantique.

— C'est le courrier; — dit-elle, — nous aurons nos lettres après le déjeuner.

Frédérique accourue s'était penchée, elle aussi, à la fenêtre. Au loin, majestueux, s'avançait le navire. Ses trois mâts grêles se découpaient sur le ciel. Il décrivait, afin d'entrer dans le port, une courbe large, que marquait un fin sillage d'argent. Il glissait avec lenteur, grandissant à chaque seconde; et sur la mer vide, au milieu du décor ensoleillé et silencieux, la venue de ce grand bateau paraissait mystérieuse; on s'étonnait de la force invisible, du mouvement intérieur qui le rendait vivant. Wilkie pensait qu'il contenait des passagers bien heureux d'arriver et d'échapper au mal de mer. Frédérique songea à ceux qui attendaient, par ce navire, des parents, des amis ou des nouvelles. Elle n'attendait, n'espérait rien, ni personne. Un sentiment d'amère solitude l'étreignit. Elle baissa la tête, devint triste, et une larme qui ne tomba point, brilla au coin de son œil. Wilkie la vit :

— Rika, — s'écria-t-elle bouleversée, qu'as-tu? — Puis elle se tut, pressentant le grand secret qui rendait sa seur rêveuse et souvent sombre, et troublée, dans sa jeune ignorance et les curiosités de son être précoce, avec une intuition tendre :

— Que sais-tu, Rika, si ce bateau ne nous apporte aucune surprise?

Frédérique la regarda, un temps, au fond des yeux, énigmatiquement; puis détournant la tête avec gène, sous le regard profond de l'enfant, elle sourit, songeuse.

Le bateau entrait dans le port; il disparut derrière un pli de terrain couvert d'arbres, qui cachait la vue.

La toilette de Frédérique continua. Les deux sœurs ne se parlaient point. Leur silence, toutefois, était plein de pensées. Comme Wilkie achevait de coiffer sa sœur, la sonnette de la grille tinta, un roulement de voiture retentit; et dans la grande allée, sous les platanes, un panier tiré par un petit cheval apparut. Il décrivit un arc de cercle parfait, s'arrêta devant le perron. Un homme d'âge en descendit. Wilkie s'écria :

— Vite, Frédérique, descends, voilà le médecin.

Frédérique fit la moue, ennuyée. Cela lui rappela qu'elle était malade.

IV

— Bonjour, docteur.

— Bonjour, mon enfant. Et cette toux?

— Je ne tousse plus.

— Oh! oh! voyons cela.

Et sanglé dans sa redingote comme dans une tunique, le docteur Simand, un médecin militaire très distingué, fait du doigt son geste coutumier, le petit geste impérieux répété chaque matin, qui réclame la suppression du corsage et exige un déshabillement chaste, afin d'ausculter la poitrine et le dos.

Frédérique, toujours avec le même malaise auquel elle ne peut s'habituer, lentement se déboutonne, ôte une manche, puis l'autre, montrant ses bras à fossettes et, sous la gorgerette blanche à col droit, ses épaules blondes et satinées. Le docteur Simand, tout en dépliant une serviette, regarde d'un œil qui ne dit rien, cette chair frileuse et délicate, puis il la couvre comme d'un voile de la

serviette, et percute : Toc! toc! deux petits coups secs, comme s'il frappait à une porte. Ensuite son oreille s'applique, adhère hermétiquement, fait ventouse, tandis que son bras maintient étroitement la malade; et il semble à Frédérique que le docteur est une sorte de pieuvre, une machine pneumatique vivante, qui va faire le vide en elle.

— Respirez fort! — dit-il.

Elle respire largement, avec bruit, se demandant ce qu'il peut bien entendre, qui l'intéresse tant.

— Respirez tout doucement.

Docile, elle ferme à demi les yeux, aspire et expire avec lenteur, comme si elle dormait.

— Ne respirez plus.

Elle s'immobilise, éprouvant une légère constriction, la petite peur de sentir s'arrêter l'organe vital; mais les battements de son cœur persistent, ce qui la rassure.

— Bien! — dit le docteur, et il replie la serviette, tandis que Frédérique, soulagée, se rajuste. Elle a toujours envie de questionner le médecin, mais elle n'ose. Peut-être a-t-elle peur d'apprendre le nom d'une vilaine maladie. Mais non, peut-on être malade, à son âge? Elle est délicate. Elle a des oppressions. Elle a beaucoup toussé l'hiver dernier. Elle a eu cet été une forte bronchite dont elle s'est ressentie jusqu'à présent. Et puis après?...

— Eh bien, docteur?

— Eh bien, mon enfant?

Il la regarde. Elle le regarde. Ils se regardent,

tous les deux, avec le même air d'interrogation, lui gros, court, rougeaud, impassible, elle grande, frêle, une imperceptible angoisse dans le regard. Il sourit, avec bonhomie. Cela la rassure, puis l'inquiète, et il lui faut un grand effort pour balbutier :

— Qu'est-ce que vous pensez de mon état?

Le docteur ouvre les yeux tout grands, ébahi.

— Mais, mais, il est aussi bon qu'il peut l'être, aussi bon. Est-ce que vous allez aux courses, aujourd'hui?

— Vrai, — dit Frédérique, puisant du courage ; — alors ce n'est rien?

Le docteur se met à rire, et Frédérique s'étudie à deviner si ce rire est faux ou vrai.

— Hé ! hé ! vous n'êtes pas un Hercule, mais... il faut prendre votre potion régulièrement. Bonjour, mon enfant !

Brusque et bonhomme, il ouvrait déjà la porte, quand le vieux Werner, le valet de chambre de M. Ylsée, apparut, et à demi-voix, respectueusement :

— Monsieur prie M. le docteur de vouloir bien venir lui dire bonjour.

— Est-ce que mon père est malade? — demanda Frédérique, alarmée.

— Non, mademoiselle, pas du tout, — dit Werner avec un fort accent allemand ; — monsieur s'est seulement couché un peu tard, et ce matin, il se repose.

Déjà le docteur avait ouvert et refermé une porte, soulevé une tenture et pénétré dans la chambre de M. Ylsée. L'ancien ministre, un grand

homme rouge et congestionné, était étendu, tout habillé, sur son lit. Il fit un effort pour se soulever, et d'un ton qu'il s'efforça de rendre gaillard :

— Eh bien, docteur, comment allez-vous ce matin?

— C'est à vous qu'il faut demander cela, — dit le médecin d'un air bourru. Et il examina, en faisant la moue, ce grand corps affaissé devant lui.

Une sorte de malaise, sous ce regard inquisiteur, se peignit sur la figure de M. Ylsée. Elle était encore belle, encadrée de favoris courts, avec un aspect de dignité officielle, diplomatique; le front, large et haut, marquait l'intelligence et les nobles pensées : mais les yeux avaient quelque chose de trouble ; ils étaient très rouges et entourés d'un cerne noir ; la lèvre inférieure, épaisse, pendait, montrant toutes les dents, bien conservées, et un sourire étrange, comme un spasme de jouissance, attirait l'attention sur le menton gros, la mâchoire forte de l'homme de plaisir.

Le docteur avait rarement vu de masques aussi significatifs, où des contrastes aussi violents fussent marqués dans le haut et le bas du visage, et en lui-même il diagnostiquait, grâce à ce qu'il savait de la vie antérieure du ministre : le tempérament nervo-sanguin, la jeunesse laborieuse et l'éducation austère, une vie consacrée au travail, tendue au labeur administratif, aux affaires, aux soucis politiques ; puis le jour où une disgrâce subite l'avait dégoûté de la cour, du pouvoir, une terrible réaction. Un amour, sans doute, s'était trouvé sur son chemin. Et il avait tout envoyé promener. Le plai-

sir avait pris la place du travail. Cet homme, qui avait trop pensé, avait voulu jouir, et il lui avait été impossible d'enrayer. Une jeunesse tardive avait fait explosion en lui. Et...

— Vous êtes rudement vanné, hein? Qu'est-ce que vous avez donc fait cette nuit?

— La noce! — dit M. Ylsée d'une voix creuse et convaincue, encore pâteuse.

— Parbleu, — dit le docteur. — Et vous souffrez?

— Oui, — dit M. Ylsée, dont la figure se contracta, — je souffre horriblement, j'ai le crâne tenaillé, et comme des coups de marteaux qui m'enfoncent des clous dans la tête. Faites-moi une piqûre de morphine, docteur.

— Fuit!

— Je vous en prie, fit doucement M. Ylsée.

— Ce sera la dernière fois, je vous en préviens, — dit le docteur d'un ton maussade. Et prenant dans sa poche un écrin plat, il en tira une mignonne seringue à tige d'aiguille, et dont le verre était gradué de petites stries chiffrées; pompant dans un flacon une petite dose de liquide incolore, il souleva le bras inerte de M. Ylsée, enfonça l'aiguille dans la peau, puis il pressa le piston, posant vivement le doigt sur l'imperceptible piqûre pour empêcher la solution de ressortir. Une grosse ampoule leva sur place. Le docteur, de son pouce mouillé, la frotta, l'aplatit; une enflure, une rougeur gagnèrent le bras :

— Ah!... — soupira M. Ylsée. Ses yeux devinrent brillants; il se mit sur son séant.

— C'est bon, hein? — fit le médecin, ironique, avec une moue de dédain mal déguisé.

— Oui, cette chaleur dans les reins, à la nuque, et puis... Ah ! c'est merveilleux, docteur, la douleur est partie comme par enchantement !

— Oui, oui, et puis un beau jour... Vous n'avez plus besoin de moi. au revoir. — Et revenant : — J'ai vu mademoiselle Frédérique.

Le visage de M. Ylsée se transforma, parut s'éclairer, marqua une anxiété tendre :

— Ah ! et bien ?

— Rien de nouveau.

La face de M. Ylsée s'éteignit ; il regarda la tenture retomber sur le docteur, entendit la porte se fermer derrière lui, puis il sonna : Werner parut.

— Aide-moi à m'habiller, Werner. Tu as vu Frédérique, quelle mine a-t-elle?

— Une pien ponne mine, — dit l'Allemand. Et prêtant l'oreille à une musique étouffée : — C'est les métecins qui tisent qu'elle est malade, pour fendre leurs mauvaises trogues ; mais elle est bas malade, car elle choue du biano comme un rossignol.

V

Le déjeuner tirait à sa fin.

Douché, par les soins de Werner, rasé de frais, les yeux rafraîchis, les cheveux passés au petit fer, rajeuni par une toilette minutieuse, ragaillardi par l'injection de morphine, le repas et quelques verres d'excellent bordeaux, M. Ylsée ne ressemblait plus au viveur éteint, éreinté qu'il était une heure auparavant. Il avait redressé sa haute taille, repris son grand air, son sourire aimable, et, entre les deux couverts vides de tante Zabeth indisposée et de Mitka, absente par caprice, il siégeait, vis-à-vis de Frédérique et de Wilkie.

— Vous êtes-vous amusé, père, à cette fête ? — dit Frédérique.

— Est-ce qu'elles dansaient bien ? — dit Wilkie, faisant allusion à des ballerines espagnoles, que le comité des fêtes avait fait venir de Malaga et qui avaient donné une représentation la veille.

— Bien? peuh ! comme ça, — répondit M. Ylsée.

— Cependant quelques danses locales m'ont intéressé.

Et en lui-même il souriait, se rappelant l'emploi de sa nuit, les plus jolies danseuses emmenées souper, et comme elles mouraient de faim, les pauvres filles ; et il lui revenait des sensations de couleur et de bruit, la fleur rose que la signora Carmen portait dans ses cheveux, le coup de pistolet des bouchons de champagne, des éclairs d'yeux particuliers à cette Carmen, jolie fille après tout, et sa bouche rouge comme un piment, et le goût sauvage de ses baisers. M. Ylsée se sentait heureux comme un collégien de cette escapade. Penser que la petite Alyan serait la première à le savoir, prévoir une scène avec elle, des bouderies terminées par un cadeau, l'amusa. Car s'il avait fait sa maîtresse de cette fille, première danseuse au Grand-Théâtre, et assez drôle et gentille, et s'il l'entretenait en ville, c'était par désœuvrement et régularité physique ; son cœur étant pris d'une tendresse, jusqu'à présent platonique, pour une singulière et charmante Anglaise, madame Price, une des femmes les plus en vue de la colonie anglaise.

Et machinalement, l'œil vague, il traçait des dessins sur la nappe avec la pointe de son couteau à fruits.

— A quoi pensez-vous, papa? — demanda Wilkie.

— Moi, à rien, — fit M. Ylsée surpris dans sa rêverie. Et il eut un drôle de sourire, qu'il s'efforça de dissimuler.

— Pourquoi souriez-vous comme ça, alors ? — insista Wilkie.

— Vous êtes bien curieuse, petite fille.

— Est-ce que vous nous conduirez aux courses, aujourd'hui ? — demanda Frédérique.

— Si, je... ah ! non, j'ai affaire à Alger.

Frédérique n'insista point. Elle n'ignorait pas, Mitka l'ayant appris et répété, que son père avait un ménage en ville ; et la vue, du haut de la loge officielle, de la danseuse pirouettant sur les planches du théâtre, ne l'avait point troublée ; elle savait la vie que menait son père et s'y montrait indulgente.

— Nous irons alors avec Wilkie et tante en voiture, dit-elle. Mais non, Zabeth est malade. Quel ennui !

— Tiens, c'est vrai !

Et pour la première fois, M. Ylsée y fit attention ; tante Zabeth était la parente pauvre et sacrifiée, un de ces êtres doux et timides qui ne tiennent pas plus de place et ne font pas plus de bruit qu'une ombre. M. Ylsée hésita ; et souriant :

— Mais si vous y tenez beaucoup, je me dévouerai.

Il lui semblait, par cette petite compensation, réparer un peu l'injustice de l'abandon où il laissait les siens. Il avait comme cela d'aimables sentiments, des attentions, de menus présents pour ses filles, au lendemain des nuits passées au jeu, ou chez la danseuse, et prétextées à l'hôtel à cause de l'heure trop avancée pour rentrer à la campagne.

Mais Frédérique n'accepta point. Il insista. L'en-

trée de Werner, portant un paquet de lettres et de journaux, coupa court au débat. M. Ylsée fit la distribution, gardant pour lui les journaux et passant à Frédérique une lettre que Wilkie, curieuse, intercepta :

— Ah ! l'écriture de madame Karlsen ! — dit-elle ; — il y avait longtemps qu'elle ne t'avait écrit.

— Donne, — fit vivement Frédérique. Puis secouant immédiatement la tête : — Bête, tu m'as donné une fausse joie : ce n'est pas de Léa, ce n'est que de Marie Anissen — (une de ses amies de pension).

— Mais l'écriture ressemble tout-à-fait, vois plutôt ! — se récria Wilkie.

— Pas du tout, — dit Frédérique, — il n'y a qu'à voir les *t* et les *d*.

— Quoi, les *t* et les *d ?* — fit Wilkie incrédule.

— Eh bien, Léa Karlsen barre ses *t* très fort, ce qui est une marque d'énergie, et Marie ne les marque pas du tout, tandis qu'elle boucle horriblement ses lettres, ce qui est signe d'égoïsme et de prétention, et ses *A* majuscules manquent du sens de la beauté, et ses... — Elle s'arrêta court, dans sa démonstration graphologique, sous le regard malicieux de Wilkie, et faisant une petite moue, se contenta de hausser les épaules. Elle pensait :

« Pourquoi, au lieu de cette sotte Marie, n'est-ce pas une lettre de ma vieille Léa ? Cela m'aurait fait du bien et m'aurait réconfortée. » Elle songea à cette amitié profonde, cette influence tendre et grave de madame Karlsen, et aux phases de leur

affection, d'abord lente à se nouer, puis ardente et réfléchie, et peu à peu, par la force des choses, relâchée à la suite du départ de Frédérique de Copenhague, de ses voyages hors du pays natal, où, depuis dix ans, elle n'était pas revenue. En ce long espace de temps, elle n'avait revu madame Karlsen que trois fois, à Paris, et peu de temps.

Toutefois, malgré l'éloignement, elles continuaient à s'écrire. Mais c'étaient des lettres brèves, où se résumaient sèchement les états d'âme, les événements, le cours des choses. Et à ce moment même, Frédérique gardait à sa vieille amie, sinon rancune, du moins comme un léger ressentiment. Car avec sa franchise ordinaire, elle avait avoué à Léa Karlsen les sentiments que lui inspirait son héros mystérieux, son prince de roman, Daniel d'Ancise, et madame Karlsen avait affecté de ne regarder cela que comme un enfantillage, s'était refusée à prendre au sérieux cette affection sans avenir, sans réalité possible. Frédérique, à cause de cela, la boudait, ne lui avait plus écrit que rarement. Cependant, l'idée que cette lettre aurait pu être d'elle la touchait ; elle en voulait presque à cette amie, Marie Anissen, de la ressemblance d'écriture qui avait trompé Wilkie et lui avait donné, à elle, une émotion, pour rien.

— Qu'est-ce qu'elle t'écrit, Marie Anissen ? — demanda Wilkie.

— Ah oui ! — et machinalement Frédérique déplia la lettre, la lut des yeux, distraitement, en commençant par la fin.

Tout à coup, elle reçut un coup de pied de Wilkie, qui, d'un bref regard expressif, lui désigna leur père.

Absorbé dans un journal. M. Ylsée trahissait un étonnement soudain ; ses cils clignèrent, il se pencha brusquement pour mieux lire et ses paupières s'agrandirent. Frédérique et Wilkie, immobiles et suprises, le regardaient.

— Père, — murmura Frédérique, — qu'as-tu ?

Il leva les yeux ; Frédérique y lut une expression indécise ; elle s'alarma :

— Qu'est-ce que c'est ? Tu as lu quelque chose ?

Il ne répondit pas, encore frappé de la nouvelle, et se consulta, redoutant une émotion pour sa fille, si elle apprenait que le prince...

— Mais quoi donc ? Parle ! qu'y a-t-il? — s'écria-t-elle énervée.

Les mots qu'il avait lus dansaient devant ses yeux. Pauvre prince !... Après tout, Frédérique ne l'avait vu qu'une fois, avait chassé avec lui, il y avait bien longtemps déjà. C'était un indifférent, sans doute oublié. Mieux valait tout dire. Mais près de parler, une méfiance, une peur inexplicable le retinrent.

— Assieds-toi, d'abord ! Assieds-toi ! — ordonna-t-il à sa fille, qui s'était levée d'un bond et qui tentait de lui prendre le journal, devant Wilkie, toute bouleversée.

— Qu'est-ce que tu me caches ? — répétait Frédérique d'une voix douloureuse et stridente. — Tu me fais peur ! Tu me fais mal !

Lui, effrayé de lui causer involontairement une

telle panique, pire que l'émotion qu'il voulait lui éviter, lâcha prise :

— Folle ! — gronda-t-il. — Ne te mets pas dans ces états-là. Tiens, lis ! ça n'est rien. Là, aux dépêches ? Quelqu'un que nous avons connu.

A ce mot, Frédérique, éblouie d'un éclair de vérité, devint très pâle ; le journal tremblait dans sa main. Avec d'effroyables palpitations, la sensation de marcher parmi des décombres croulants, au milieu d'ombres noires et de flammes rouges, elle lut :

« Un affreux accident, que l'heure avancée ne nous permet pas de contrôler, mais qui ne paraît que trop véridique. Le prince d'Ancise est mort. Il naviguait près d'Antibes sur son yacht *Parsifal*, avec son ami M. de Fonbonne, quand une fausse manœuvre l'a précipité dans la mer. Le prince venait de déjeuner. Une congestion cérébrale s'est déclarée. On l'a retiré immédiatement, mais ce n'était plus qu'un cadavre. »

Frédérique lut cela, et son cœur se tordait ; elle voulut relire, mais ne put et sufffoqua.

— Ah ! — geignit-elle, et portant les mains à son cou, elle battit l'air et tomba roide sur le parquet.

LIVRE II

LA CRISE

LIVRE II

LA CRISE

I

Ne pas mourir, en cet instant, fut pour elle la sensation la plus horrible. Même en cette seconde où, les choses tournant autour d'elle, elle s'abattait de son long, les yeux ouverts, la pupille affreusement dilatée, elle se sentit se *survivre*.

Elle distinguait la rosace du plafond. Il lui semblait être suspendue, fixée en l'air, et qu'elle allait choir sur le parquet et la rosace renversés. En même temps, tout cela se passant presque simultanément, elle perçut un bris de cristal, de porcelaines, de chaise tombant, et jusqu'au léger poids de la nappe, entraînée par M. Ylsée, et dont l'extré-

mité vint lui frôler les pieds. Presqu'aussitôt des visages, penchés sur elle, lui communiquent l'obsession de leur épouvante : ceux de son père, de Werner, et de Wilkie dont elle entend les plaintes déchirantes, et qu'elle voudrait rassurer; mais en vain, car la paralysie lui scelle les lèvres et lui cloue les membres.

Une porte s'ouvre : tante Zabeth paraît, en bonnet de nuit, sans son tour de cheveux, sa robe de chambre passée à la hâte et non agrafée; et elle lui semble une apparition d'Hoffmann. Frédérique retient ce nom au passage. Et derrière Zabeth, se précipite, en habit de cheval, Mitka, impérieuse, dont elle entend la voix perçante :

— Eh bien! qu'est-ce qu'il y a donc?

Et la réponse entrecoupée de M. Ylsée :

— C'est... c'est une émotion, en apprenant que le prince d'Ancise s'est noyé.

Ces mots, Frédérique les entend résonner par tout son corps, comme mugis à son oreille par une cloche monstrueuse. Et il lui semble qu'on l'expose nue, sur une claie. Son secret, qu'elle croit découvert, la couvre de confusion. Elle éprouve une horripilation atroce. Il lui semble, mais c'est peut-être une hallucination, que Mitka a éclaté de rire, d'un rire méchant et cruel. Aussitôt elle grince des dents, pousse un affreux cri; ses yeux se convulsent; elle se tend comme un arc, et se détend; ses talons battent le parquet. La crise nerveuse éclate.

Et même alors, Frédérique voudrait mourir, et ne peut; abolir toute conscience de l'être, et ne peut; oublier, se fondre au néant, et ne peut. Une

conscience physique, en quelque sorte, persiste en elle : conscience des mouvements automatiques qu'elle fait, qu'elle voudrait réprimer, et dont elle n'est pas maîtresse. Elle se tord, griffe ses vêtements, porte ses mains à ses dents pour se mordre, crie, d'un affreux cri de louve enragée; et elle sait qu'elle le fait; et tout en le faisant, elle s'en étonne, car la cause, le pourquoi lui échappent.

Pour un instant, elle a oublié sa grande douleur. Mais ce n'est qu'un répit. Et, comme le battant d'une cloche heurtant le bronze, comme un glas immense l'agitant toute de tressaillements nerveux, ce mot tinte en elle : — Mort! Mort! Mort! Et c'est une détresse infinie, une épouvante de cauchemar, des flots d'angoisse qui la submergent et la roulent; car elle ne sait plus qui est ce mort anonyme, redoutable, qu'elle déplore comme un frère, sans le connaître, et dont elle ne sait que ceci, qu'il est mort... mort... mort! — Et le glas sourd et énorme vibre en son pauvre être, comme en un clocher de Notre-Dame.

Ce mot déchaîne l'hallucination.

Voici la nef sombre, les cierges opulents et tristes, un pompeux catafalque, la foule qui dort, et l'orgue. Sous le catafalque repose le mort, l'inconnu. Enfin, elle va savoir! Elle s'approche, écarte les cierges; ses doigts en gardent l'affadissante odeur de cire; et elle soulève le drap noir semé d'étoiles d'argent. Sous l'échafaudage, dont l'envers ressemble à un décor de théâtre : lattes et vieilles toiles, gît un cercueil à moitié cloué. Dessus, les ouvriers ont laissé une pipe, des clous, et

à côté, sur le sol, une chose sans nom, immonde. Qu'importe ! Frédérique se penche, écarte le suaire, et avec l'angoisse de Psyché — (cette association d'idées lui met instantanément un cierge allumé en main) — elle s'accroupit, craignant de laisser tomber une gouttelette de cire. Une curiosité âpre, infinie la dévore. Elle regarde le dormeur. C'est un squelette !

Déçue, une rage la prend. Elle veut frapper, anéantir, incendier. La crise nerveuse redouble, atteint son paroxysme. Frédérique, précipitée hors d'elle-même, ne sent bientôt plus son corps ni son âme.

. . . .

Cependant, autour d'elle, ce n'était que désarroi, tumulte. La voix aigre de Mitka dominait toutes les autres.

— Va-t'en ! — criait-elle à Wilkie, — ta place n'est pas ici, — et à Zabeth : — Laissez donc votre mélisse, vous ! aidez plutôt à la tenir, vous voyez bien qu'elle va leur échapper !

Ce fut elle qui coupa les lacets du corset de Frédérique et qui l'enveloppa d'un châle, car tout le monde avait perdu la tête, et les soins se bornaient à maintenir Frédérique et à l'empêcher de se briser la tête contre les murs : c'est à peine si M. Ylsée, Werner, Zabeth et une femme de chambre y suffisaient.

— Veux-tu t'en aller ! — cria-t-elle de nouveau à Wilkie, qui sanglotait dans un coin, et la prenant par le bras, elle la mit hors de la pièce.

— Un médecin ! — criait M. Ylsée hors de lui, — qu'on aille chercher un médecin !

— Qu'est-ce qu'il y fera, le médecin ! — ricana Mitka en haussant les épaules. — Quand la crise sera passée, il n'y aura plus rien à faire. — Et tout à coup, changeant d'idée : — C'est bien ! j'y vais moi-même !

En quelques sauts, car quoique bossue, elle était agile comme un écureuil, elle fut dans la cour, et criant : — Yousef ! Yousef ! elle pénétra dans les écuries. Sa jument anglaise, sellée pour la promenade et bridée, attendait. Yousef, le cocher, un grand maure à longues moustaches, accourut, et, sur un signe d'elle, la mit en selle. Mitka rassembla les rênes et partit au galop.

Elle maugréait, parlant haut, tout en courant vers la ville, en casse-cou, au risque d'écraser les passants qui, effarés, après un grand saut de frayeur, regardaient bondir l'étrange créature sur le dos de la haute jument baie.

— Qu'est-ce qui me prend, de faire l'officieuse ? — marmonnait-elle. Est-ce que je serais émue, par hasard ? Ah ! ah ! c'est ça qui m'est bien égal. Est-ce que j'aimerais Frédérique ? Une jolie poupée, qui tombe en pâmoison parce que... Hé ! hé ! c'était donc là son secret. Elle aimait le prince. Voilà du joli, un homme marié !...

Elle se tut, suffoquée, et reprit :

— L'aimait-elle ? C'est probable. Est-ce qu'on s'évanouit sans cela ? Bah ! avec sa santé, est-ce qu'on sait ! Gare donc, imbéciles !

Et elle cravacha la jument, qui venait de faire

un brusque écart, en frôlant un couple bourgeois qui barrait la route. Elle continua :

— J'aurais bien voulu le connaître, ce prince dont on parlait tant. Peuh! quelque sot. Est-ce qu'on se noie? c'est bête. Tiens, voilà le docteur! j'ai de la chance!

En effet, le petit cheval et le panier du docteur Simand venaient juste en sens inverse. Il y avait une dame dans la voiture. Mitka arrêta net sa bête, d'un brusque coup de rênes :

— Hé, docteur, je courais chez vous! Ma sœur Frédérique est au plus mal. Fouettez votre bidet.

— Impossible! — grommela le docteur, — il faut que je mette madame chez madame de Seuil, qui attend un enfant tout à l'heure.

— Eh bien, elle l'attendra encore un peu! — dit Mitka. — Quand on vous dit que c'est pressé!

Le docteur se consulta avec la personne, une sage-femme sans doute, puis d'un air furieux :

— C'est bien, j'y vais!

Et sans saluer, il fouetta son cheval, tandis que Mitka, sans remercier, cravachait sa jument et courait vers Alger.

Une curiosité âpre la mordait. Elle eût voulu être arrivée déjà, se voyait, achetant fébrilement tous les journaux, y cherchant des détails plus complets, plus longs, sur le drame dont le prince avait été victime. Et toujours l'idée que sa sœur l'aimait, cet homme, sans quoi elle ne se serait pas évanouie, la lancinait, comme une piqûre venimeuse :

« Cette Frédérique, ce n'est pas pour moi qu'on se serait affligé ainsi! cette petite sotte de Wilkie

pleurait comme une fontaine. Mon père était comme fou. Quant aux têtes de Werner et de Zabeth, c'était à mourir de rire. » Et elle eut un petit rire, forcé. Mais l'irritation, une irritation qu'elle ne pouvait s'expliquer, prenait le dessus. Pourquoi était-elle si mécontente, si ce n'était d'elle-même?

« — Après tout, Frédérique ne m'a jamais fait de mal. Je ne lui en souhaite pas. Et s'il ne tenait qu'à moi, je lui ressusciterais son prince. » Là-dessus, nouveau revirement, nouvelle piqûre au cœur : « Un prince! oui-da, rien que cela. Il lui faut cela, à la Princesse Hamlet! » — Cela fut pensé avec une ironie rageuse. Puis une sorte de pitié lui vint. « Mort! si brusquement! Pauvre fille! mais où l'avait-elle vu? Ah oui, il y a deux ans, chez la vieille Saint-André. Un amour platonique!... La sotte! » Et elle réfléchit : « Que je suis simple, les journaux ne diront rien de plus aujourd'hui, puisque la nouvelle leur a été transmise par dépêche de l'*Agence Havas*. A moins que... mais oui, à l'*Agence Havas* même, on me donnera peut-être des détails ; ils ont dû en recevoir. »

Et comme elle arrivait sur le boulevard de la République, en face de la haute maison où des lettres d'or immenses couvraient le balcon de l'Agence, elle ralentit son allure, jeta les yeux autour d'elle, et avisant un zouave, elle l'appela avec autorité :

— Tenez mon cheval! — dit-elle, et elle se laissa glisser à terre et entra dans la maison. Le zouave interloqué prit machinalement les rênes :

— En voilà une particulière, — murmura-t-il, en s'adressant à un sergent de ville. Autour d'eux, des

moricauds arabes, portant leur boîte à cirage, se pressaient ricanant :

— Tinir li cheval? moucié?

— Cirer les bottes?

Le zouave les dispersa à coups de pied dans le derrière, pendant que le sergent de ville répliquait :

— Je la connais bien. C'est une toquée, mais son père est millionnaire. Ce sont des Angliches. Elle vous donnera cent sous.

— Ah bien alors... — murmura le zouave, et il se mit à caresser le cheval en lui disant :

— Ah bien, mon vieux!

La bossue reparut bientôt. Elle était toute rouge, essoufflée, les yeux brillants, son voile relevé sur une figure si extraordinaire, que le zouave en resta interdit.

— Eh bien, quand vous me regarderez, gros bète, mettez-moi en selle! Pas ce pied-là, le droit, donc!

Et dès qu'elle y fut, sans crier gare, elle partit à fond de train.

— Ah bien alors, — marmotta le zouave déconfit, — ah bien, ma vieille!...

Les moricauds faisant cercle ricanaient. Le sergent de ville clignait de l'œil.

Mais Mitka avait tourné bride; elle revenait au grand trot. — Hop! — cria-t-elle, en lançant au soldat une pièce d'or, qu'il attrapa au vol; et d'un mouvement brusque à se faire désarçonner, elle jeta son cheval de côté, dans une rue voisine, et disparut.

. . . .

Frédérique se débattait toujours.

Bien que cette cruelle scène durât depuis plus d'une heure et demie, rien n'était changé dans la pièce et l'attitude des personnages; M. Ylsée tenait sa fille aux épaules, Zabeth lui maintenait les pieds, et la pauvre vieille femme était forcée de déployer une telle force, que la sueur dégouttait de son front, sous son bonnet de nuit sans cheveux. Werner épuisé avait cédé sa place à Yousef; le maure tenait les bras de Frédérique, tandis que la femme de chambre lui garrottait les genoux. Aucun d'eux ne parlait; les visages étaient contractés par l'effort, et cette expression et ce silence étaient poignants, au milieu du désordre des verres et des assiettes brisés, dont Werner ramassait les éclats. Peu à peu, les spasmes de Frédérique se ralentirent, moins violents. Une expression humaine reparut sur sa face raidie par une sorte de roideur cataleptique. Des plaintes lui échappèrent. Et de grosses larmes d'enfant se mirent à ruisseler sur ses joues.

Ces plaintes et ces larmes, du fond de l'inconscience, elle les percevait obscurément; mais son âme n'y avait point part; cela partait du plus profond de son être physique, de ses nerfs et de sa chair, d'un pauvre être incomplet, aux sensations vagues, et qui ne pensait encore, ni ne voulait. Puis, brusquement, d'un seul coup, Frédérique, traversée d'une grande douleur, ouvrit les yeux et fut prise d'un long tremblement. Elle venait de retrouver son âme, et l'immédiate mémoire de

tout. Ses larmes tarirent. Elle eut un sourire effrayant.

— Frédérique, mon enfant! s'écria M. Ylsée.

Elle tourna les yeux vers lui : puis, de nouveau, ses yeux s'égarèrent, et elle se mit à claquer des dents, comme si elle éprouvait un grand froid. « Etait-ce possible? — se demandait-elle avec angoisse? — Etait-ce vrai? Mort, il était mort, et si affreusement. Ah! — Et elle sentait, comme si elle l'éprouvait elle-même, l'horrible et si courte agonie, l'ignoble étouffement dans l'eau, elle eut, comme si elle se noyait elle-même, les ténèbres glauques dans les yeux, et le glouglou dans les oreilles, et le goût amer dans la bouche des gorgées salées. Son cœur se souleva. Elle se sentait mourir; non, elle devenait folle! »

— Frédérique, c'est nous, ma fille, reviens à toi!

« — Ah! pensa-t-elle, quel cauchemar. Ce n'était qu'un cauchemar, heureusement. Elle n'avait qu'à rouvrir les yeux pour se réveiller ». Elle les rouvrit, regardant les gens, les choses autour d'elle. Mais tout, au contraire, lui confirma la réalité affreuse. C'était vrai! mort! noyé! Ces mots lui causaient une torture si aiguë, qu'elle s'étonnait d'y survivre. Et elle pensait avec désespoir : — Ah! le malheureux, si jeune, et sa femme, ses enfants, ses amis. Et du fond de son âme, en un appel muet, elle poussait cette lamentation : — Daniel! Daniel! oh vous! vous! — Et toujours la litanie revenait : — Mort, noyé!... Son angoisse, sa souffrance, prirent alors une telle intensité, que Frédérique se dit : « Je veux mourir, mourir tout de suite. Assez, je

souffre trop, assez ! » Un transport de rage la souleva, la jeta contre la table, où ses mains tâtonnèrent, cherchant un couteau; elle le saisit, au milieu des horribles clameurs des femmes, puis lutta, mordit, se sentit désarmer, et retomba, râlante, sur le parquet, qu'elle heurta avec une telle violence, que sa tête à grand bruit sonna. De douleur, elle s'évanouit.

On en profita pour la transporter dans sa chambre, sur son lit; son lacet étant coupé, Zabeth et la femme de chambre n'eurent pas de peine à la déshabiller; ensuite elles la couchèrent. Bientôt, l'évanouissement prolongé, ne les servant plus, les inquiéta. Frédérique était devenue d'une pâleur de cire. Ses narines s'étaient pincées, ses orbites cavées subitement. Et elle continuait à grelotter, glacée d'un froid de marbre.

— Peut-on entrer ! — dit M. Ylsée à la porte. Et il pénétra dans la chambre précédant le médecin.

— Eh bien ? fit celui-ci.

— Elle ne reprend pas connaissance, — dit tante Zabeth.

Le docteur tira de sa trousse un flacon, et le fit respirer à Frédérique. Elle eut une détente brusque, ses yeux, spasmodiquement, s'ouvrirent. Et rappelée à la triste conscience, à la vie cruelle, elle repoussa de la main son père et le médecin.

— Laissez-moi, — dit-elle avec angoisse, — oh ! laissez-moi !

Et se retournant vers le mur, mordant son oreiller, elle se cacha la tête sous les draps, pour ne plus voir, ne plus entendre. Mais la pensée affreuse

ne la quittait pas, elle s'enfonçait en elle, comme un couteau dans une blessure, et Frédérique, pour en finir, appuyait sur la plaie : « Eh bien oui, il est mort, c'est fini. Il est mort. Tout est fini. Il n'y a plus rien ! » Et au froid qui la gèle, elle sent succéder une fièvre qui la brûle. Il lui semble que le sang lui jaillit du cœur, à flots, et l'inonde et l'étouffe. Ses tempes battent. Une chaleur effrayante lui monte à la tête. Elle doit être pourpre, elle le sent.

A ce moment, une porte claque, un pas résonne, elle s'entend appeler :

— Frédérique !

Elle ne bouge pas, fait la morte. On crie plus fort :

— Frédérique ?

C'est la voix aigre de Mitka. Et une main nerveuse, de force, arrache les draps qui la masquent ; la même main écarte les doigts dont elle se cache le visage ; Mitka, essoufflée, d'une voix brève, lui crie dans la figure :

— Ton prince n'est pas mort !

Frédérique ouvre les yeux grands, incrédule.

Mitka répète avec plus d'énergie :

— Il n'est pas mort ! je te dis ! Il se porte à merveille. L'agence Havas a reçu une dépêche. J'en viens. On m'a tout expliqué. C'est une erreur des journaux !

Frédérique a souri. Elle referme les yeux. Ce rêve est doux, bien qu'elle n'y croie pas.

Mitka, en colère, crie plus fort :

— C'est son ami, M. de Fonbonne, qui est mort..

Il est tombé à l'eau, près de la plage. Des gens qui étaient là ont cru que c'était le prince. Ils en ont télégraphié la nouvelle. De là l'erreur.

Frédérique a rouvert les yeux, une expression indéfinissable passe sur son visage. Elle regarde fixement sa sœur, et commence à comprendre. Un mouvement extraordinaire, inanalysable, se fait en elle.

—Qu'est-ce que tu as ? — crie Mitka, — quand je te répète qu'il est vivant, vivant, vivant !

Frédérique se lève sur son séant, pourpre, et pousse un éclat de rire fou, puis retombe, délirante. Mitka s'écrie :

— Eh ! docteur ! qu'est-ce qui lui prend ? — Celui-ci la repousse :

— Diables de sacrées histoires ! Le transport au cerveau se déclare !

II

— Bébé n'en veut plus! Bébé a assez de confitures?

Et Wilkie, retirant l'assiette, présenta une timbale de vin sucré à Frédérique, qui la prit, avec un joli geste fatigué de malade, et qui but, gourmande, en renversant la tête. Elle était sur son lit, assise, fraîche de la toilette faite, reposée par un bon somme, et toute jolie, dans sa chemise de soie rouge.

Près de la fenêtre, tante Zabeth brodait, sur une étoffe tendue, de merveilleuses fleurs de soie, des oiseaux envolés. Toute à son œuvre, elle ne voyait ni n'entendait rien.

— Tante Zabeth! — appela Frédérique.

La vieille femme ne bougea point, suivant son rêve intérieur.

— Tante Zabeth!

Elle tressaillit et leva sur Frédérique son visage d'un blanc d'ivoire, ses yeux bleus usés, à l'expression si douce et si triste.

— Apportez-moi votre tapisserie, vite, je veux la voir.

Et quand elle l'eut devant les yeux, pleine d'admiration, Frédérique s'écria :

— Mais c'est très beau, tante Zabeth.

L'autre eut un sourire timide d'enfant.

— Mais où trouvez-vous ces idées, tante? vous êtes poète?

Tante Zabeth secoua vivement la tête, heurtée par une telle supposition.

— Non? Eh bien, vous êtes une vieille fée, tante, voilà ce que vous êtes, retournez à votre place.

La vieille femme obéit, puis, se ravisant, elle revint, se pencha vers Frédérique, lui baisa longuement le front, reçut un baiser tendre en échange, et paisible, regagna son fauteuil, où, penchée sur sa tapisserie, les doigts agiles et les yeux fixes, elle redevint sourde et muette.

— Pauvre Zabeth, — dit tout bas Frédérique, — cela lui a donné un coup de me voir malade.

— Tu nous as fait si peur, dit Wilkie. Tu as joliment déliré, il paraît.

— Oui?... — demanda Frédérique. Et silencieuse, elle se rappela, avec la joie d'y échapper, les cauchemars étranges de la fièvre, les visions sinistres, effrayantes qui l'avaient hantée, les trois nuits de délire, la flore de rêves qui avait germé, poussé et fleuri subitement dans sa tête, comme une forêt de songes, et elle gardait, de cette vie tumultueuse et morbide, un accablement encore. Le grotesque, l'horrible, se mêlant en tableaux intenses, des obsessions ineptes, persistantes,

d'idées ou de mots, et des suggestions répugnantes ou perverses, le tout s'entrelaçant avec une logique de folie, ou s'interrompant avec une incohérence de cauchemar, tout cela Frédérique l'évoquait, et, le regard lointain, à voix basse, elle murmura :

— Je voyais des choses...

— Quoi, — dit Wilkie curieuse, — est-ce que tu te les rappelles ?

— Non, rien de distinct, tout s'efface comme des ombres ; et ce dont je me souviens, je ne trouve pas de mots pour l'exprimer, tant c'est vague.

— Souffrais-tu ?

Frédérique, après un temps, dit avec un sourire :

— Oh ! oui !

— Mais maintenant, — dit Wilkie, câline, — tu ne souffres plus ?

— Non, — dit Frédérique, — je suis heureuse.

— Tu l'aimes donc bien ? — dit Wilkie tout bas.

— Qui cela ? — demanda Frédérique rougissante.

— Ton... le prince...

— Petite folle ! — dit Frédérique en l'attirant.

Et elle lui donna un baiser, en lui disant à l'oreille, comme un grand secret :

— Je n'aime que toi.

Wilkie secoua la tête, rieuse :

— Alors, Mitka avait tort quand elle disait à papa que tu aimais le prince, et que, sans ça, tu ne te serais pas évanouie ?

— Et que disait père ?

— Il lui disait qu'elle était folle, comme tu viens de me le dire.

— Et toi, Wilkie, qu'est-ce que tu penses?

— Je pense que tout ce qu'il te plaît de faire est bien.

— Mais sais-tu que c'est un crime que d'aimer un homme marié?

— Ça se commande donc, l'amour? — demanda naïvement Wilkie. — Moi, je croyais que c'était lui qui vous commandait.

— Bah! Voyez-vous cela!... Mais toi, si tu aimais quelqu'un, qu'est-ce que tu ferais?

— Moi, — dit Wilkie intrépidement, — j'irais le trouver.

— Et s'il était marié?

— Je lui dirais : « Choisissez entre moi et... l'autre. »

— Ce sont des folies, petite chatte, des folies.

— Eh bien! alors, je lui écrirais, — dit Wilkie.

— Quoi? — fit vivement Frédérique?

— Ah! — et Wilkie se consulta — je ne sais pas... des choses d'amour, des choses bien tendres.

Frédérique ne répliqua point, frappée de ce que l'enfant, par intuition féminine, déjà, eût justement l'idée qui, depuis sa convalescence, prenait corps dans son esprit, à elle, se fortifiait de tous les raisonnements pour ou contre, passait déjà presque idée fixe dans son cerveau. Ecrire! oui, elle y pensait, avec une démangeaison au bout des doigts, un désir maladif comme une envie! Ecrire au prince, lui tout dire, et son long amour, et comment elle avait failli mourir de la fausse nouvelle, et que, sans espérer ni attendre

rien, elle le lui disait, courageusement, franchement, risquant son honneur à cet aveu, et parce qu'elle aimait mieux qu'il le sût, dût-il la mépriser ensuite. D'ailleurs, qu'importait? Ne l'avait-il pas oubliée? Se souvenait-il seulement d'elle? de cette unique rencontre où son cœur, à elle, avait sombré? Et les phrases, les mots se pressaient sur ses lèvres, éloquents. Ecrire, oui! Il fallait bien en venir là, puisqu'elle était sans force contre le souvenir, puisque l'amour entré dans sa pensée, ses nerfs et sa chair, était plus fort que toute volonté. Et ce qu'elle n'oserait jamais écrire, Frédérique, du moins, pouvait bien l'espérer tout bas. Si cette lettre le touchait, il viendrait. Un homme à qui s'ouvre ainsi le cœur d'une jeune fille ne peut rester insensible. Il viendrait; c'était certain, trop certain même. Elle le verrait. Et... — mais ce qui pouvait s'ensuivre, elle voulait l'ignorer. Le voir suffisait à son rêve, comblerait ses vœux. Qu'ensuite un terrible inconnu pût résulter de sa démarche, si folle, si blâmable, elle le pressentait, sans approfondir au juste quels dangers, quels malheurs étaient pour elle à craindre. Ecrire, oui, elle le ferait, et dès ce soir même, quand tout le monde serait couché. Mais la gravité, l'énormité en quelque sorte, d'un tel acte, l'effrayaient. Elle craignit d'avoir encore la fièvre, d'obéir à des suggestions de délire.

— Tiens, — dit-elle en tendant son poignet à Wilkie, — tâte; est-ce que j'ai encore la fièvre?

Wilkie lui tâta le pouls.

— Non, ta main est bonne.

— Ah! — fit Frédérique, étonnée.

Et elle ne dit plus rien, fatiguée d'avoir parlé.

— Veux-tu dormir?

— Non, donne-moi les journaux.

— Encore! — fit Wilkie, doucement moqueuse.

Et elle passa à sa sœur un paquet de journaux, où Frédérique, pour la vingtième fois, rechercha et relut les détails du fait-divers d'Antibes : le démenti de la mort du prince, la vérité sur l'accident arrivé au jeune Fonbonne, la douleur de madame de Fonbonne, l'enterrement du pauvre garçon, les contre-coups de la fausse nouvelle : la princesse d'Ancise recevant une centaine de télégrammes de condoléance, le prince assailli de lettres et de visiteurs; un tas d'ennuis ridicules s'ajoutant à la douleur que lui inspirait la mort de son ami, une mort d'accident, bête et tragique.

Frédérique, au milieu des journaux dépliés qui couvraient le lit, retrouvait un peu de sa joie vive des premiers moments, quand elle les lisait pour la première fois. Il lui sembla que le prince ressuscitait à nouveau. La joie de le savoir vivant domina les sentiments complexes que lui inspirait ce ridicule et triste accident de presse. Ensuite, ce sentiment, qui déjà la laissait un peu blasée, fit place en elle à un effort de mémoire, peu compliqué, où elle se répéta tout bas l'adresse du prince : « Villa Kléber, route des Sablons, Antibes. » Puis elle brassa le paquet de gazettes, étalées sur le lit :

— Ouste! Enlève-moi tout ça, Wilkie; mets-le au feu. Je ne veux plus le voir.

— Tu vas dormir, cette fois?

— Oui!

— A la bonne heure!

Et Wilkie arrangea le lit, releva les oreillers; puis, abaissant comme un rideau sa main fine sur les yeux de Frédérique, qui se fermèrent, elle lui souffla à l'oreille, d'un mystérieux accent d'intelligence :

— Fais de beaux rêves

III

Frédérique était lente à se remettre.

Ses oppressions l'avaient reprise. Elle avait de fortes palpitations de cœur. Son état nerveux s'était aggravé. Un peu de fièvre l'agitait tous les soirs.

Elle sortait d'une fin de mois, période maladive, qui, durant une semaine, bouleversait entièrement son caractère, ses idées, ses goûts, décuplait sa sensibilité, la changeait toute, au point qu'elle se découvrait une autre âme : inquiète, agitée, irascible et folle, et un autre corps : énervé, fiévreux, dolent.

Les soirs de ces jours-là, elle s'endormait tard, dormait mal ; et ses pensées étaient troubles et étranges.

Cette fois, la crise de Frédérique touchait à sa fin. Elle sentait en elle comme un sang nouveau, une montée de sève amoureuse ; à ce moment ses actes cessaient d'être libres ; des forces jeunes,

instinctives la dominaient. C'étaient ses heures de folie, où elle se redoutait elle-même.

— « Ecrire! »

Depuis quinze jours cette idée fixe la tourmentait, sans qu'elle pût se résoudre à l'assouvir. Des tentations folles la prenaient de tout avouer au prince; puis elle avait honte. « Mais, pensait-elle, ne puis-je lui écrire de bonne amitié, lui dire seulement combien je me réjouis qu'il soit sain et sauf, et que ma vieille amitié ne l'oublie pas? Il n'y a rien là qui m'engage. Et il sera touché de cette démarche. » — « Hypocrisie, se répondait-elle, il est trop fin pour ne pas sentir le sentiment qui m'a dicté cette lettre. » — « Eh bien alors, reprenait-elle, tant mieux, ou il a conservé pour moi, tout au fond de son cœur, un peu de ce souvenir tendre, qu'on garde aux amours éclos sans fleurir, ou il m'a oubliée. Dans les deux cas, je serai fixée, et je ne me consumerai plus dans une attente stérile. Car que puis-je espérer de cette folie? Qu'elle finisse, n'importe comment! Ce n'est que dans les romans que les héros se rencontrent à point nommé; et la preuve est que, jusqu'à présent, le hasard nous a toujours éloignés. » — « Mais (ajoutait-elle tout de suite après) que lui dirai-je : la vérité, toute la vérité? Mais divulguée avec un tel manque de réserve, par une démarche si contraire à la pudeur convenue, ne perdra-t-elle pas tout son prix? Si au lieu d'être touché, le prince rit et me méprise?

« — Eh bien, c'est qu'alors il n'est pas digne de moi. S'il est un homme supérieur, il me comprendra. Si c'est un sot, qu'ai-je à faire de lui? » —

« Mais il est marié, se répétait-elle avec accablement, il est lié, enchaîné par un serment, par la plus élémentaire probité. — Mais, reprit-elle, je ne lui demande rien, ne puis-je l'aimer sans faire tort à la princesse ? Et puis, — fit-elle traversée d'une mauvaise pensée, — est-ce par les hommes de son monde que le mariage est pris au sérieux ? Un homme qui n'a qu'une femme, c'est encore dans les livres que l'on voit cela ; les meilleurs n'en ont-ils pas deux ou trois, une pour le ménage, une pour le rêve, platonique on non, et une troisième pour... le plaisir? Quel mari reste fidèle à sa femme avant et pendant la maternité, les maladies, une longue absence ? Je suis bien bonne de me préoccuper de cela. C'est l'affaire du prince. Pourquoi serais-je plus scrupuleuse que lui ? — « N'importe, disait la conscience de Frédérique, c'est mal. » — « Mal ? pourquoi ? Ah ! l'éternelle éducation pédante, les vieux préjugés qui tiennent toujours en férule, comme un écolier coupable et honteux, l'enfant libre et sauvage, l'amour ! Et pourtant c'est lui le seul maître des hommes, il est la vie et la vérité ! » — « Non, disait la vieille conscience, il y a autre chose. — Et quoi donc ? — Le devoir. — Ah ! le devoir !... quelle duperie ! Et qui donc le remplit ? Est-ce mon père, qui nous néglige pour ses maîtresses ? Est-ce ?... Devoir, morale, grands mots sous lesquels se cache la philosophie égoïste du monde : « Fais ce que veux, mais sauve les apparences. » « Fais ce que veux, oui, voilà la vérité ! » — Mais l'image d'une jeune femme se dressa entre Frédérique et le prince ; au dicton pha-

risien qu'elle venait de proférer, se substituait dans son esprit la maxime biblique : « Ne fais pas à autrui ce que tu ne voudrais pas qu'on te fît. » Et la vue, imaginaire, de la princesse lésée dans ses droits d'épouse, fit baisser la tête à Frédérique. — Puis l'égoïsme de sa passion l'emporta. Et de nouveau l'idée fixe lui tinta aux tempes :

— « Ecrire ! »

IV

Frédérique écrivait ! Quoi ? elle ne s'en rendait pas compte elle-même ; elle se sentait comme dédoublée ; il y avait une moitié d'elle, la folle, qui, presque inconsciente, livrait au prince son secret, et l'autre, froide et lucide, qui répétait mentalement : « Quelle folie ? Quelle imprudence ! Enfin, tant pis. Où sont les timbres-poste ? Il y en a dans le bureau de père. Ensuite, j'irai jeter ma lettre dans la boîte qui est à cinq minutes d'ici, près de la porte du jardin. Il ne faudra pas qu'on me voie. J'irai au crépuscule. » En même temps, sa plume continuait de courir. Et dans ce grand trouble d'âme, il n'était qu'une chose dont Frédérique fût certaine, c'est qu'elle obéissait à une impulsion irrésistible et qu'elle goûtait à le faire une joie âcre et profonde, avec ce petit froid dans la moelle que cause l'émotion du mal et des choses défendues.

Sa lettre finie, elle la signa et la relut. Au lieu de la déchirer comme elle s'y attendait, elle en fut

contente. Simplement, bravement, elle confiait au prince l'immense douleur que lui avait causée l'atroce fausse nouvelle, la joie qu'elle avait de le savoir en vie ; et bien qu'elle n'en dît pas un mot, sa tendresse parlait entre les lignes. Le reverrait-elle jamais? Elle en doutait. Leur rencontre avait été de celles qui ne s'oublient ni ne se renouvellent. Mais elle avait tenu à ce qu'il sût que, de près ou de loin, un cœur d'amie battait pour lui, qui lui souhaitait le bonheur, et que rien de ce qui pouvait lui arriver, d'heureux ou de malheureux, ne laissait indifférent. » Il y avait même, en cette lettre rapide, éloquente et simple, un accent de dignité, dont Frédérique fut satisfaite. Elle cacheta la lettre et la glissa dans son corsage. Puis elle alla l'affranchir, dans le cabinet de M. Ylsée.

Le soir tombait; elle descendit sur la terrasse.

Longtemps elle regarda la mer, qui la séparait du seul être qu'elle eût aimé. Elle était d'un saphir merveilleux, teintée du charme et de la mélancolie des fins de belles journées. Les voiles des pêcheurs rentraient au port, comme un vol d'oiseaux blancs. Et les montagnes de la baie se découpaient, lumineuses, dans un dernier rayon de soleil. Une douceur infinie d'hiver exotique, une tiédeur de serre baignait les êtres et les choses. Le vent était si faible que les feuilles des grands eucalyptus bougeaient à peine, avec un murmure si léger qu'il fallait prêter l'oreille pour l'entendre. Alger au loin s'enfonçait comme en une gaze de brume ; c'était l'humidité qui montait. Et tout était si doux, si triste et si charmant, que le cœur de Frédérique

apaisé cessa de désirer rien. Un rêve la prit et la berça. Mélancolique, elle eut conscience que les choses ne valent que par le désir, la crainte ou l'illusion qui les voile, qu'agir était inutile, puisque l'imagination, traversant l'espace, se substituait à l'action et en donnait l'illusion parfaite, et que la sagesse peut-être, était de créer son bonheur en soi-même, par la seule volonté et le rêve tout puissant. Deux ans, elle avait vécu ainsi, toute à une fiction, un souvenir, une ombre. Amour réel ou chimérique, n'avait-elle pas eu les joies de la réalité la plus intense? A quoi bon se jeter maintenant aux aventures, et, si elle vivait d'un mensonge, risquer de l'anéantir? Pourquoi briser le divin prisme aux couleurs changeantes à travers lequel lui apparaissait l'amant idéal. Elle le concevait beau, intelligent, supérieur? Ne risquait-elle pas de le trouver en réalité vulgaire, avec des goûts et des vices grossiers? Car, hélas! ce n'était après tout qu'un homme. Ne regretterait-elle pas ses longues rêveries, ses évocations pareilles à de beaux songes nocturnes? — Et elle eut envie de déchirer la lettre, de renoncer à l'acte décisif d'où pouvait sortir tout ou rien, c'est-à-dire en tout cas la mort de son rêve. Une angoisse peu à peu l'envahit, le doute la harcela. Que faire? Et soudain paralysée, voilà qu'elle n'osait agir ni dans un sens ni dans l'autre.

— « L'heure avance, se disait-elle. Père peut rentrer, Wilkie prend sa leçon de piano, et va avoir fini. Dois-je déchirer ma lettre? Dois-je la porter? » Et elle éprouvait un malaise véritable, une douleur

physique de cette indécision poignante. Mais soudain elle en reconnut la cause — : « Eh non, c'est mon oppression du soir qui commence ! » Et énervée de la sentir persistante à ce point, Frédérique sentit s'agiter en elle des pensées vagues, non formulées, et embrassant du regard le grand paysage de ciel et d'eau, les montagnes s'estompant dans le crépuscule, les ravins et les prés d'où montaient des parfums d'herbe, elle tendit longuement les bras, associant ce merveilleux décor à son amour, murmurant : « Ce serait si doux, si doux !..... » Puis des images d'amour passèrent devant ses yeux, troublant son rêve, enfiévrant son sang. — Allons ! se dit-elle ! »

Mais, en dépit de l'injonction, ses pieds restaient cloués au sol. — « Eh bien, pensa-t-elle, puisque je n'ai pas assez de volonté pour me décider, je vais m'en remettre au sort, — et tirant de son tablier une pièce de monnaie : — si c'est pile, j'enverrai ma lettre. » Elle jeta en l'air la pièce qui retomba avec un tintement clair ; Frédérique se précipita : « Face ! j'ai perdu ! » Déçue, très contrariée, elle répéta en chantonnant : « Perdu ! perdu ! » Puis soulevée par une contradiction violente : — « Que je suis enfant ! C'est par trop bête ! » Et enlevée, poussée comme par quelqu'un, elle descendit les marches de la terrasse en courant, alla d'un pas rapide au bout du jardin, franchit la grille, côtoya un joli chemin étroit, déboucha sur une route, arriva au carrefour des Oliviers. C'étaient trois vieux arbres, si vieux que des plaques de fer leur faisaient comme des ban-

dages, et que des pieux les soutenaient sous les bras. Le plus vieux portait une boîte en fer, solidement cadenassée, où le facteur, deux fois par jour, faisait les levées.

Frédérique tira la lettre de son corsage, regarda de nouveau l'adresse, puis l'envers, s'assura que l'enveloppe était bien fermée, ensuite n'ayant plus de prétexte pour hésiter, d'un mouvement brusque, elle jeta, par la fente étroite, la lettre dans la boîte, où elle sonna d'un léger coup sec qui se répercuta dans le cœur de Frédérique.

Elle s'éloignait, maintenant, d'un pas lent et hésitant, avec la sensation de quelque chose d'irréparable, et que cette lettre, qui une seconde avant lui brûlait les mains, déjà ne lui appartenait plus. Elle ne pouvait plus la reprendre. Elle s'en irait, cette lettre, que Frédérique le voulût ou non, à son but. Le facteur poudreux la prendrait de ses gros doigts et l'enfermerait dans sa boîte noire. A Alger, des employés la trieraient et la jetteraient au fond d'un sac goudronné scellé de grands cachets de cire. Elle voyagerait sur mer comme tant d'autres lettres, portant sous leur enveloppe aux destinataires, des paroles d'amour, des paroles d'affaires, des mensonges, des confidences, des promesses et des trahisons. Du bateau elle passerait en wagon, traverserait des villes et des paysages, courant à toute vapeur, sans que rien ne puisse l'arrêter, devenue un dépôt sacré, sauvegardée par la loi et les gendarmes. Puis, de nouveau, à Antibes, un facteur poudreux la recevait, la mettait dans sa boîte, et d'un pas régulier de piéton mouillé

sous la pluie ou courbé sous le soleil, il la portait le long de son itinéraire quotidien, de haltes en haltes, à l'adresse indiquée : — Villa Kléber, route des Sablons; et quelques instants après un domestique la remettait, sur un plateau d'argent, au prince d'Ancise. Il la prenait distraitement, regardait l'écriture, ouvrait : les premières lignes lues, il passait à la signature, relisait; un étonnement joyeux, un trouble, une émotion passaient sur sa figure...

— Ah!!... — Frédérique, effrayée, poussa ce cri à la vue d'un homme brusquement surgi devant elle. Il s'était découvert, s'excusant. Elle le reconnut à sa grande taille et à sa voix; c'était Sam Eburton, son amoureux évincé, Samy, comme elle l'appelait familièrement avant qu'il se fût déclaré. Il revenait de la chasse, suivi d'un chien, et portait son fusil en bandoulière.

— Excusez-moi, miss, vous avez été souffrante?

— Oui, vous êtes venu prendre de mes nouvelles, je le sais. Merci.

Il y eut un silence. Frédérique éprouvait une pitié. Elle devinait, dans l'obscurité qui tombait, le trouble du jeune homme.

— Vous êtes guérie? — balbutia-t-il avec effort.

— Oui, dit-elle; et après une pause : — Et vous, vous avez fait bonne chasse?

— Ah! non, un lièvre.

Un nouveau silence. Frédérique se décida.

— Au revoir, dit-elle doucement.

— Adieu, dit Sam.

Ils ne se tendirent pas la main.

Rapide, elle poursuivit sa route, tandis qu'il restait immobile, le cœur gros, la regardant s'évanouir dans le crépuscule.

V

De ce jour, une angoisse sans nom étreignit Frédérique. Cette lettre, envoyée sous une influence presque irrésistible, dans la fièvre d'une fin de crise, maintenant que Frédérique était revenue au calme, à son état ordinaire, elle y pensait continuellement, avec terreur, sinon avec remords. Elle avait calculé le jour où le prince la recevrait. La nuit qui le précéda, elle ne dormit point. Puis, comme si cela eût pu donner du répit à ses craintes, elle pensait : « Peut-être ne l'a-t-il pas reçue encore, ou était-il absent. Il ne l'aura que demain, ou dans huit jours. » Ensuite, plus brave, elle se disait : « Eh bien, mettons qu'il l'ait reçue. Qu'en pense-t-il ? » Et à l'idée qu'elle lui aurait déplu, qu'il la jugerait mal, ou que seulement il sourirait, comme d'une chose légèrement ridicule, elle se sentait une sueur froide. Une terreur profonde lui donnait des élancements par tout le corps. Elle eût préféré, s'il devait en rire,

être morte, cachée sous la terre. Alors elle revenait à elle, se répétait toutes les phrases, tous les mots de sa lettre, les trouvait pauvres, inexpressifs. « Ah ! pourquoi ai-je eu peur de moi-même ? » se demandait-elle. Mais du moins cette demi-réserve gardée sauvegardait sa dignité. Bientôt, à l'idée que le prince répondrait peut-être, sans doute, une curiosité impatiente dévora Frédérique. Elle compta les jours, les heures. Elle guetta, au bout de sa lorgnette, l'arrivée des paquebots. Elle alla au-devant du facteur, les après-midi. Et quand il continuait sa route, sans lui avoir remis la lettre attendue, elle se disait : « Ce sera pour demain ».

Elle déploya des efforts de dissimulation surhumains, afin qu'aucun changement dans sa façon d'être et dans son humeur n'attirassent l'attention sur elle. Son père ne lui avait plus parlé du prince. L'évanouissement de Frédérique et sa courte maladie semblaient mis sur le compte d'un saisissement brusque, justifié par son état nerveux. Mitka, il est vrai, seule avec elle, une fois avait fait allusion au prince, mais Frédérique, très froide, avait feint de ne pas comprendre. Depuis, Mitka, irritée et regrettant le bon mouvement qui l'avait fait courir chercher le médecin et des nouvelles, la boudait. Mais ce que Frédérique ne redoutait pas moins, c'était la pénétration de Wilkie. Et pouvait-elle prendre pour complice l'enfant, lui corrompre l'âme? Non ! Quant à Zabeth, repliée sur elle-même, elle n'était pas à craindre.

Frédérique eut une grosse émotion. M. Ylsée, un soir, lui dit :

— Je suis étonné de n'avoir pas reçu du prince d'Ancise un mot, ne fût-ce que sur une de ses cartes.

— Comment, — dit Frédérique saisie, — vous lui aviez donc écrit ?

— Sans doute, quelques lignes tout de suite après la nouvelle, je ne te l'avais pas dit ?

Frédérique éprouva un malaise complexe : un regret que son père eût écrit, avant elle, et une anxiété, de ce silence du prince.

— Il est vrai, — dit M. Ylsée, — qu'il a dû tant en recevoir de lettres. Tu as vu, dans le journal, rien qu'à son hôtel, à Paris, il s'est inscrit des centaines de personnes. Et puis, il nous a peut-être oubliés.

Frédérique hocha la tête et se pinça les lèvres, avec une envie de pleurer.

Un dépit enfantin lui venait. Pourquoi son père avait-il écrit ? Ces lignes banales, il lui semblait, amoindrissaient, vulgarisaient d'autant sa lettre à elle. Puis elle pensa avec une ironique amertume : « Bah, cela l'aura préparé, au contraire, cela lui aura rappelé notre nom. Mais alors, pourquoi ce silence envers mon père ? Le prince est courtois, un mot de remerciement sur une carte, est-ce si long et si fatigant ? » Et de ce fait insignifiant, elle tirait de mauvais augures, pour elle-même.

Quinze jours se passaient, sans qu'elle vît rien venir.

VI

— Mademoiselle, — dit Werner en paraissant sur la terrasse, — il y a là un Arabe qui arrive de la ville ; il dit que mademoiselle doit y aller tout de suite pour voir quelqu'un qui l'attend.

Frédérique rejeta le livre qu'elle lisait, et frappée de surprise :

— Qu'est-ce que vous me contez-là, Werner?

— Mademoiselle peut s'assurer. Je ne comprends rien au baragouin de ces gens-là.

Sur un signe de la jeune fille, il alla chercher et ramena l'homme, un Arabe dépenaillé qui souriant, montra ses dents blanches et dit :

— Bounjour !

— Qui est-ce qui t'envoie ? — demanda Frédérique.

Il sourit plus fort, faisant signe qu'il ne comprenait pas et répéta :

— Bounjour !

— Où est Yousef? — dit Frédérique, — il servirait d'interprète.

— Il a conduit monsieur en ville, — dit Werner.

— C'est bien moi que tu demandes? — fit Frédérique en se retournant vers l'Arabe.

Il articula avec effort, en pesant sur les mots :

— On m'a dit : — Oune dame, Ouédrique Ilché. Si toi, la dame? Vinir Alger, tout de suite!

— Où çà?

— Houtel Orient. On m'a donné une lettre à border.

— Donne-la donc! — s'écria Frédérique.

L'Arabe se gratta la tête, ricana et dit :

— Berdue!

— Comment, tu as perdu la lettre?

— Oui, berdue.

— Mais où cela? comment? qui te l'avait donnée?

L'Arabe eut un geste vague. Werner intervint, et répétant sa phrase, avec son accent allemand :

— Gui a donné la leddre à toi?

L'Arabe restait bouche bée ; soudain, il prit son élan avec une volubilité désespérée :

— Gens di bateau venus Houtel, Houtel Orient. Dit moi border la lettre à une dame, bour qu'il vienne à Alger. Berdu la leddre! Macache comprendre! Bounjour!

— Emmenez-le, Werner! — dit Frédérique impatientée, — et attelez!

— Mais, mademoiselle, monsieur a pris le coupé.

— Eh bien, attelez mes poneys ; vous m'accompagnerez.

Le cœur battait à Frédérique, devenue pourpre. Tout de suite l'idée lui était venue que cette lettre... — Au diable le sot qui l'avait perdue!... — Cette lettre!... Et qui donc pouvait lui écrire, si ce n'était *lui*? Mais non. Impossible! Est-ce qu'il se serait permis de lui écrire ainsi, de l'envoyer chercher? Mais alors, qui donc? D'ailleurs cet Arabe n'avait rien compris. Il était impossible de s'en rapporter à ses paroles. Certainement, la lettre expliquait tout. Et il l'avait perdue! L'idiot! l'idiot! l'idiot! Et Frédérique jura presque, entre ses dents serrées de colère. Un regret lui vint. Elle aurait dû le questionner encore, lui arracher les paroles. Mais à quoi bon, elle allait savoir! Et fébrilement, remontée dans sa chambre en grimpant quatre à quatre, elle ajustait son chapeau et sa voilette devant la glace. Elle se trouva laide, eut peur de déplaire! Mais si ce n'était pas lui, pourtant? Allons donc! est-ce que son trouble ne le lui annonçait pas? Sans doute, il y avait quelque chose qu'elle ne pouvait comprendre, mais tout allait s'expliquer; et brûlée d'impatience, elle trouvait que Werner était bien lent, bien vieux, elle aurait eu le temps d'atteler dix fois, à sa place.

« Hôtel d'Orient! Mais, réfléchit-elle, rien ne prouvait qu'elle fût attendue là! Comment supposer que le prince eût osé lui fixer un rendez-vous dans cet hôtel. Quel air aurait-elle à y venir ainsi? — Mais cette réflexion, sitôt formulée, s'évanouit. Il s'agissait bien de cela, en vérité, quand elle allait le revoir, le revoir!... Sentait-elle assez

ce qu'il y avait d'immense en ce mot? Etait-elle assez heureuse. jouissait-elle assez de cette joie si rêvée, si attendue? Non, et il lui semblait qu'elle n'était pas assez ravie, assez enivrée. Sans doute, cela tenait à la surprise, à l'inquiétude, au vague où elle était. Alors elle devint triste, affreusement. — « Est-ce que je ne l'aimerais plus? » se demanda-t-elle. Et une seconde, elle resta comme le cœur vide. déchirée par une angoisse amère. Mais aussitôt elle fut emportée comme par une vague, un grand flot. Son cœur se soulevait tumultueusement. Elle se sentit pleine de lui. « Oh! que je l'aime! que je l'aime! » balbutiait-elle avec des yeux humides, une voix d'enfant. Et quelque chose de grand et d'infini lui passait dans l'âme.

— Ah, enfin!

Descendre précipitamment l'escalier, prendre place dans la charrette anglaise, s'emparer des guides et du fouet, enlever les poneys, fut pour Frédérique l'affaire d'un instant, tandis que Werner, assis derrière, les bras croisés, immobile dans la pose classique du valet de pied, murmurait avec une familiarité de vieux serviteur :

— Toucement! Toucement donc!

Frédérique n'en tenait compte. La grille franchie, elle fouetta les poneys, qui partirent grand train, secouant leurs clochettes. Les arbres, le bord de route, les fossés verts, tout courait en sens inverse. On rencontrait des Arabes poussant de petits ânes, qu'ils faisaient ranger précipitamment à coups de matraque. Et par éclaircies, on voyait la mer, houleuse encore d'une tempête éclatée, la

veille. Frédérique ne raisonnait plus, ne pensait même pas. Elle était comme ivre. Des sensations violentes, fugaces comme celles d'une griserie se succédaient en elle. Elle n'était plus maîtresse d'elle, ne tentait même plus de se reprendre, vaincue d'avance. Elle ne s'appliquait qu'à bien conduire, les mains hautes, le haut du corps renversé et excitant par instants les poneys d'Ecosse, d'un clapement de langue. Quand on fut aux faubourgs d'Alger, il fallut ralentir l'allure, se faufiler entre les voitures et les tramways. A mesure qu'elle approchait, Frédérique sentait croître son impatience. Elle essaya, pour gagner du temps, de fixer sa pensée sur l'Hôtel d'Orient. Elle le connaissait bien; c'était là qu'ils étaient descendus, en arrivant, comme au meilleur hôtel. Un instant, quelques secondes, Frédérique en oublia celui pour qui elle venait. Elle s'en étonna, y vit un indice, eut l'intuition que ce n'était pas lui, qu'elle ne le verrait pas; et en même temps, au fond d'elle, quelque chose lui disait : « Si, c'est lui; ne cherche pas, tu vas comprendre. » Mais cette certitude lui causa une appréhension inexplicable, profonde. A la vue du square de palmiers, sur lequel donnaient les fenêtres de l'hôtel, elle faillit rebrousser chemin, puis elle rougit de sa lâcheté : « Est-ce que je recule déjà? » pensa-t-elle. Et elle lança les poneys et les arrêta court devant l'immense seuil; puis bravement, jetant les guides à Werner, elle s'y engouffra seule.

Le maître de l'hôtel, un homme à gros favoris blonds, accourut et, la reconnaissant, salua

jusqu'à terre. Elle lui parla d'une voix brève :

— Vous m'avez envoyé un Arabe, avec une lettre?

— Oui, mademoiselle. C'est une personne qui désire vous voir, qui vous connaît. Si mademoiselle veut prendre la peine de monter...

Le trouble de Frédérique fut si grand qu'elle craignit qu'on s'en aperçût ; aussi n'eut-elle pas la force d'en demander plus. Sans parler, machinalement, elle suivit les gros favoris blonds. — « Est-il possible, se demandait-elle, est-il possible que ce soit *lui*? Mais est-il donc malade? Est-il donc blessé? » Et dans l'escalier tournant, elle sentit le cœur lui manquer. Une sueur perla à son front; un malaise infini, fait de honte et d'angoisse, l'étreignit.

— C'est ici, — dit le maître d'hôtel.

Il frappa à une porte, ouvrit et laissa entrer Frédérique. Elle entendit se refermer la porte, distingua, dans la demi-obscurité des rideaux fermés, quelqu'un étendu sur une chaise longue.

— Qui est là? — demanda-t-elle d'une voix étranglée.

Elle ne reçut aucune réponse. Alors, dans un brusque affolement, elle courut au canapé, écarta les rideaux, fit le jour.

La personne qui dormait se souleva. Frédérique poussa un grand cri :

— Léa, est-ce vous?

Madame Karlsen lui tendait les bras.

VII

Frédérique, d'un grand élan, s'était précipitée; et, à moitié agenouillée, enlaçant son amie, elle l'embrassait longuement, à perdre haleine. Puis, d'une voix suffoquée par l'émotion :

— Est-ce que c'est possible? Est-ce bien vous? Mais quelle surprise! Comment se fait-il que vous soyez ici? Que je vous embrasse encore! que je vous regarde!

Et elle prit, par le regard, possession d'elle.

Aussitôt, un sentiment indéfinissable, un malaise, une appréhension lui vinrent. Etait-ce parce que madame Karlsen lui paraissait très vieillie? Oui; mais il y avait autre chose dans l'expression du visage, quelque chose de douloureux et d'altier qu'elle ne s'expliqua qu'en entendant la vieille femme lui dire :

— Attendez, ma mignonne, je vous entends mal : je suis presque sourde.

Sourde! Frédérique eut un élancement au cœur,

ses yeux se mouillèrent. O pauvre vieille chère amie !

— Et je ne vous vois guère non plus, — dit madame Karlsen — ma vue a tant baissé ! Je suis une ruine. Frédérique.

Et répondant à la pression de main par laquelle la jeune fillle, émue, protestait silencieusement :

— Si, mon enfant, une ruine. Mais ne vous affligez pas. Je suis résignée. Les plaintes ne servent de rien.

En entendant cette voix bien connue, à l'accent si ferme, Frédérique se disait : « Est-ce que vraiment elle ne voit ni n'entend? Oui, ce n'est que trop vrai, » se dit-elle, en voyant les mains de madame Karlsen tâtonner dans le vide.

Elle demanda avec vivacité, en haussant la voix :

— Que cherchez-vous?

— Mes yeux, dit madame Karlsen. Ah ! les voici, — dit-elle en mettant la main sur de fortes lunettes qu'elle ajusta sur son nez ; et mes oreilles, les voilà, — dit-elle en saisissant une sorte de plaque vibrante, noire et recourbée, dont elle mit l'extrémité entre ses dents. — Là, fit-elle, je vois et j'entends, à présent. Vous m'avez surprise en déshabillé, ma chère, je dormais ! Que je vous regarde à mon tour. Vous êtes encore plus jolie qu'autrefois, ma petite Frédérique. Allons, parlez-moi vite, que j'entende le son de votre voix !

Le malaise de celle-ci avait cessé, en voyant que son amie avait recouvré, quoique artificiellement, la vue et l'ouïe ; et maintenant, revenue de sa sur-

prise, elle se jugeait bien folle d'avoir cru que le prince aurait pu... Et cependant, elle regrettait que cette folie ne fût pas vraie. Malgré l'affection qu'elle éprouvait pour Léa, elle avait presque peur de sa présence. Il faudrait déjouer sa perspicacité, mentir. Déjà elle devait parler, déguiser son trouble.

— Mais comment êtes-vous venue ici? Je vous croyais à Hambourg.

— Je vous raconterai tout cela, ma chérie.

— Que je suis heureuse ! — dit Frédérique avec effusion. — Vous nous restez longtemps ?

— Cela dépendra, comme je vous le disais dans ma lettre...

— Votre lettre! — s'écria Frédérique, — ah! bien oui, l'Arabe qui la portait l'a perdue!

Madame Karlsen laissa retomber ses bras, en signe d'étonnement.

— Je suis accourue sans savoir que c'était vous, dit Frédérique; — vous jugez de ma surprise! Mais vous paraissez fatiguée. Est-ce que vous seriez souffrante? Pourquoi ne m'avoir pas prévenue? Vous seriez descendue directement chez nous. Mais, dès demain, vous entendez, dès demain vous viendrez vous installer à la campagne; je viendrai vous prendre. Vous n'allez pas rester dans cet affreux hôtel!

— Bien, bien, nous verrons. Dites-moi, chérie, c'est à moi de vous demander cela : comment vous portez-vous, *vous?*

Et son regard, devenant perçant sous les lunettes, plongea dans les yeux de Frédérique.

— Mais... bien, — fit celle-ci avec trouble.

— Avez-vous un bon médecin? Indiquez-le-moi, au cas où j'en aurais besoin.

— Vous êtes donc malade? — répéta Frédérique alarmée.

Madame Karlsen éluda la question d'un geste bref :

— Nous en reparlerons! — dit-elle de sa voix ferme. — Il s'appelle?...

— Le docteur Simand. C'est le meilleur d'Alger.

— Simand, bien.

Il y eut un silence, où Frédérique s'étonna qu'après une si longue séparation, elle éprouvât si peu le besoin de s'épancher avec sa meilleure amie. N'avaient-elles donc déjà plus rien à se dire?

— Parlez-moi de *vous*, dit madame Karlsen. Comment allez-vous? J'entends de *là*?...

Et elle mit la main à son front.

— Mais bien, — fit Frédérique, en craignant de rougir de son mensonge.

— Les vôtres, votre père, vos sœurs, toujours la même chose? — dit madame Karlsen, en accentuant les mots d'une façon significative.

— Oui, — dit Frédérique avec la même intention, — toujours la même chose.

Madame Karlsen haussa les sourcils, avec un soupir.

— Triste milieu. Je serai heureuse de vous voir mariée.

— J'ai été demandée par un jeune homme, — dit Frédérique.

— Ah! — Et madame Karlsen sourit. — Eh bien?

— J'ai refusé : il ne me plaisait pas.

Madame Karlsen redevint grave; et avec une nuance indéfinissable de regret :

— Vous êtes difficile, je le sais.

— M'en blâmez-vous?

— Non, à une condition.

— Laquelle? — dit Frédérique inquiète, avec un vague pressentiment de la réponse.

— C'est de ne pas préférer à la réalité, si médiocre qu'elle soit, des chimères, autrement dangereuses.

— Oh! — dit Frédérique d'un ton tranchant ; et elle s'étonna de son hypocrisie, — je ne crois plus aux chimères.

— Bien vrai?

— Bien vrai! — dit Frédérique.

« Comme je mens bien! » pensa-t-elle. Puis elle eut gros cœur en songeant qu'elle trompait sa plus vieille amie.

— Tant mieux, — dit madame Karlsen. — A ce propos, savez-vous de qui j'ai fait la connaissance, sur le bateau?

Tout le sang de Frédérique lui reflua au cœur, tant sa pensée fixe la hantait.

— Non... Et qui donc? — balbutia-t-elle.

— Devinez.

— Je ne sais pas, — dit Frédérique d'une voix faible.

Et un immense espoir se levait en elle,

— Quelqu'un dont on a beaucoup parlé ces

temps-ci... quelqu'un que vous connaissez!... A moins, — fit-elle malicieusement, — que vous ne l'ayez tout à fait oublié? — Donnez-vous votre langue?

Fredérique fit un signe de tête. Il lui sembla qu'un siècle s'écoulait.

— Le prince d'Ancise, — dit madame Karlsen.

— Ah!... — dit Frédérique, sans même s'en étonner. Et elle baissa la tête, pour cacher sa joie rayonnante. Elle trouvait cela tout naturel. Depuis une heure, elle vivait dans le rêve, comme un oiseau vole dans le ciel. Puis elle sentit qu'il fallait parler :

— Quand donc ètes-vous arrivés?

— Hier au soir, avec vingt heures de retard.

— Vous avez eu le mal de mer? — demanda-t-elle machinalement.

— Horriblement, au point d'ètre frappée pendant la tempète de convulsions et de paralysie passagère. Et précisément, savez-vous qui m'a soignée? Vous en serez aussi étonnée que moi?

— Ce n'est pas le prince? — dit Frédérique avec un faible sourire. Et une joie folle, délirante la transportait. Elle eut voulu sauter, courir. Il était là. Il était là! Son cœur ne l'avait donc pas trompé!

— Le prince? non, mais madame d'Ancise, qui m'a veillée, durant toute une nuit. C'est une sœur de charité, la princesse.

Frédérique tressaillit. La princesse à Alger! Les murs, le plafond dansèrent, tournèrent autour d'elle. Son rêve tournait au cauchemar.

— Expliquez-moi... balbutia-t-elle.

— Notre rencontre? C'est tout une histoire, — dit madame Karlsen. — En deux mots, la princesse a une petite fille de trois ans, malade, pour laquelle elle vient en Algérie. Cette petite fille est si délicate, si nerveuse, qu'elle m'a fait peine quand je l'ai vue arriver sur le bateau, portée par une femme de chambre, derrière le prince et la princesse. Une nourrice les accompagnait. J'ai compris, à quelques mots échangés en passant près de moi, qu'elle ne les suivait pas dans leur voyage. On eût dit que la petite fille le comprenait, car dès qu'elle fut sur le pont, elle se mit à pousser des cris déchirants en tendant les bras à la nourrice qui dut la prendre sur elle. L'enfant se calma. Tout allait bien, quand la cloche du départ a sonné. La nourrice dut descendre. Alors, si vous aviez vu cette pauvre petite fille : elle se tordait dans des convulsions, elle appelait cette femme, elle poussait des cris affreux; ce n'était pas une douleur d'enfant, c'était un désespoir de grande personne. Le cœur m'en saignait. On l'avait descendue dans la cabine, et de la mienne, qui était voisine, j'entendais encore cette voix, toute sourde que je suis, tant elle était perçante. Je n'y tins plus. Vous savez que j'ai quelque pouvoir sur les enfants; je m'avançai : la porte de la cabine était ouverte, la princesse tenait l'enfant sur ses genoux, luttait avec lui, car cette frêle petite créature se tordait dans des convulsions terribles.. Je suis entrée, sans parler, j'ai pris la petite fille dans mes bras, je lui ai parlé, je l'ai regardée d'une certaine façon ; enfin je n'y ai aucun

mérite : quoi qu'il en soit, au bout de quelques minutes elle s'est calmée et endormie dans mes bras. Le prince, à ce moment, est entré, et nous avons fait connaissance. Votre nom est venu bientôt dans la conversation. Que sais-je, mes idées ne lui ont peut-être pas déplu ; ce qui est certain, c'est que de six heures du soir à neuf heures, nous avons causé comme si nous nous étions toujours connus. Le prince m'a beaucoup plu; il est très simple, très artiste, très charmeur.

Frédérique pressa la main de son amie, instinctivement.

— Attendez la fin, — dit madame Karlsen. — Tout allait bien, et je me promettais un agréable voyage, quand en entrant dans le golfe de Lion nous trouvons une mer houleuse, un vent fou, une tempête comme on avait rarement vu. Me voilà malade, mais malade à faire peur au médecin du bord. Une vraie paralysie, mon enfant, et les membres comme de la glace. Ma vieille Minna perdait la tête, elle me voyait déjà morte. J'étais au plus mal, quand la porte de ma cabine s'ouvre, et la princesse vient s'installer à mon chevet. Elle m'a soignée toute la nuit et toute la matinée du lendemain. Dans l'après-midi, j'allais mieux. Nous pûmes causer. Et croyez-vous que nous avons beaucoup sympathisé, une vieille libre-penseuse comme moi et une jeune dévote comme elle? — Nous devons nous revoir, du reste.

Frédérique écoutait à peine, n'entendait presque plus; tout cela était si nouveau, si étrange; elle en restait troublée, bouleversée. Elle se disait :

« Pourvu que le prince n'ait pas été pendant mon absence à la villa Clives. » Puis elle se rassurait : « Déjà — quelle apparence! » Mais la présence de la princesse, de l'enfant, l'inquiétait, l'irritait... Ce n'est pas ainsi que Frédérique espérait, attendait sa venue, à lui. Elle en éprouvait un serrement de cœur, une angoisse. Mais quoi! Il était là. Elle allait le voir. Qu'importait le reste ? Et toute son ivresse revint. Elle fut prise d'un tremblement, à l'idée qu'elle le verrait apparaître, bientôt.

A ce moment, une vieille bonne à coiffure étrange entra. Frédérique la reconnut ; depuis vingt ans, elle servait madame Karlsen. Elle aussi avait vieilli.

— Ma bonne Minna! — s'écria Frédérique, les mains tendues.

La vieille la regarda, hésitante, puis sa face s'éclaira :

— Mademoiselle Frédérique! que je suis donc bien contente!

Et ses rudes mains pétrirent celles de la jeune fille.

— Qu'est-ce que tu veux, Minna? — dit madame Karlsen.

La vieille servante se pencha à son oreille.

— Fais entrer — dit madame Karlsen. Et avec un petit geste mystérieux, elle fit signe à Frédérique de se rasseoir et de rester.

La servante ouvrit la porte et dit à mi-voix :

— Si vous voulez prendre la peine d'entrer, madame.

On entendit un frou-frou de jupes. Frédérique,

avant qu'elle entrât, devina et, dès qu'elle la vit, reconnut, par une certitude mystérieuse, bien qu'elle ne l'eût jamais vue auparavant, celle qu'elle redoutait et brûlait de connaître : la princesse d'Ancise.

VIII

— Je vous présente ma petite amie, dont je vous ai parlé, Frédérique Ylsée — dit madame Karlsen.

La princesse salua gracieusement la jeune fille, qui, devenue pourpre, la dévisagea, d'un de ces brefs regards intuitifs où les femmes se jugent. Elle ne trouva rien à reprendre à la beauté pure de la princesse et à la simplicité de sa mise.

— Comment va la petite Alyette? — demanda madame Karlsen.

— Mieux, — fit la princesse. — Quel méchant moment, quand il a fallu la séparer de sa nourrice! Et sans vous, chère madame, je ne sais... Mais comment allez-vous? J'ai tenu à prendre de vos nouvelles aujourd'hui, car demain je ne...

— C'est bien à vous de vous souvenir encore de la vieille femme, — dit madame Karlsen. — J'ai raconté à ma Frédérique ce que vous avez fait pour moi.

La princesse rougit beaucoup, confuse :

— Cela ne valait pas la peine... Mais je ne veux pas vous déranger. Je ne fais qu'entrer et sortir; le prince m'attend en bas.

A ce mot, qui lui partit aux oreilles comme un coup de fusil, Frédérique se leva brusquement, par une impulsion irrésistible, avec on ne sait quel fou désir, quel espoir de voir le prince, de lui parler sur l'heure.

— A demain, dit-elle, chère amie!

— Vous partez!

— Il se fait tard. Je demeure loin. Demain, à onze heures, je viendrai vous enlever.

— A demain donc, chère enfant.

Frédérique salua la princesse, avec l'angoisse que celle-ci ne sortît en même temps qu'elle; mais madame Karlsen disait, en prenant les mains de madame d'Ancise :

— Que je vous garde encore un peu.

Et celle-ci s'était rassise.

Frédérique ne descendit pas l'escalier; elle vola jusqu'en bas, tant elle se sentait légère et heureuse! Pourvu qu'il fût là? Où donc? Elle passa la porte, et l'aperçut.

A l'entrée du square, en habit de voyage, ganté et d'une élégance discrète, il semblait guetter sa sortie, car il la reconnut aussitôt, et jetant le cigare qu'il fumait, il fit un pas vers elle, tandis que délibérément elle venait à sa rencontre. Leurs yeux s'attiraient longuement. Un sourire forcé masquait leur mutuelle émotion. Ils se joignirent.

— Vous m'aviez reconnue? — demanda Frédérique d'une voix, malgré elle, altérée.

— Est-ce qu'on peut vous oublier? — répondit-il simplement.

Ce mot la rendit toute rose, l'épanouit comme une fleur, pâmée d'une joie si douce qu'elle avait presque envie de pleurer :

— Je craignais... fit-elle.

Ils étaient à l'entrée du square; ils s'arrêtèrent, n'osant y pénétrer. Les palmiers frémissaient dans la brise de mer. Personne ne passait dans le jardin vide. Il y eut un silence, où tous deux élevèrent leurs regards l'un vers l'autre, puis lentement les abaissèrent vers la terre.

— Vous non plus, — dit-il avec une gratitude profonde, — vous n'oubliez pas.

— Oh moi!... — dit-elle émue. Et faisant un retour sur ses angoisses passées et sa joie présente, elle sourit, mélancolique.

Charmé, il sourit aussi. Et elle reconnut ce sourire, comme elle le reconnaissait, lui, tel qu'elle l'avait gardé, vivant, dans son souvenir, avec sat jeunesse calme, ses mouvements sobres, ses yeux bleus du Nord. Il lui disait d'une voix grave :

— Entre les lettres que j'ai reçues, il en es une... j'en sais par cœur tous les mots, et je ne les oublierai de ma vie. Un si précieux souvenir ne pouvait venir que d'une âme bien rare.

— D'une amie, rien de plus, — dit Frédérique très troublée, et rapidement :

— Il est temps que je vous quitte, au revoir.

Et elle se dirigea vers la voiture.

— Déjà, fit-il.

Ils n'en dirent pas plus, sentant déjà l'amertume

de la première séparation. Elle monta en voiture, prit les rênes.

— A bientôt, dit-il.

Elle fit signe que oui; et retirant la main gantée qu'elle allait tendre au prince, elle lui offrit, d'un geste spontané et charmant, son autre main, qui était nue.

LIVRE III

L'OMBRE DU BONHEUR

LIVRE III

L'OMBRE DU BONHEUR

I

« *Monsieur Reynolds, Villa Kléber,*
rue des Sablons, Antibes.

» Bonjour, Reynolds. Nous avons fait une horrible traversée, mais ni la princesse ni moi n'avons été malades. Venez vite nous rejoindre, mon cher ami; vous terminerez le buste de la princesse, et vous pourrez même, si le cœur vous en dit, commencer celui d'une belle jeune personne que je ne vous nomme pas, mais que vous devinez. Nous vous trouverons un bel atelier, soit à Alger, soit à la villa

Hastings, où vraisemblablement nous nous caserons, car notre installation actuelle est toute provisoire et sent la villa meublée pour parvenus, ce dont j'ai horreur. Les propriétaires d'ici sont d'horribles voleurs, et écorchent les Français autant que les Anglais. Dieu sait cependant que je ne lésine pas et que je me suis laissé voler toute ma vie, mais cela passe les bornes. La ville est curieuse, infestée qu'elle est d'une populace arabe qui sent horriblement mauvais, et qui grouille dans les rues, en haillons pouilleux. Le climat est, paraît-il, détestable ; la pluie, le vent y font de continuels changements de température. Ce pays me déplaît. Notre petite Alyette ne se portera pas mieux ici qu'à Antibes ; et c'est une fâcheuse inspiration qu'a eue la princesse en s'obstinant à vouloir m'accompagner en Algérie. Cependant je ne pouvais guère m'y opposer ; un refus de ma part aurait excité sa jalousie, et ravivé des soupçons, qui, depuis l'aventure de Clara Bellie, ne se sont jamais dissipés complètement.

» Que les femmes sont étranges ! Vous qui me connaissez à fond, mon vieux Reynolds, et qui avec votre indulgence de grand artiste jugez les choses de haut, vous savez si j'ai éprouvé pour Clara Bellie autre chose qu'un engoûment passager, qu'un caprice sensuel. Notre petit roman se serait donc terminé naturellement au bout de quelques semaines, comme tous nos romans se terminent avec ces demoiselles, par une liquidation à l'amiable. Pourquoi a-t-il fallu que la princesse découvrît la chose? Mon Dieu, quoiqu'on apprenne

maintenant tant d'inutilités aux jeunes filles, je sais bien qu'on ne peut décemment leur faire un cours de physiologie masculine, et les initier aux déceptions de la première nuit du mariage, suivies de tant d'autres, et les préparer à toutes les petites trahisons charnelles du mari. Cependant cela ne vaudrait-il pas mieux? Voyez la princesse, avec son éducation mystique, sa pureté d'âme native? N'avait-elle pas fait de moi une sorte d'être idéal, de vertueux chevalier de la Table-Ronde? Aussi, quand elle sut qu'après trois ans de mariage, j'avais pu lui préférer, à elle si noble, si digne, si parfaite, qui? une cascadeuse en renom, une ignoble et délicieuse fille, Clara Bellie enfin; quel écroulement pour ma pauvre princesse!

» Eh bien, je l'ai admirée, vraiment. Oui, à ce moment où son cœur saignait le plus, où son orgueil, son amour étaient si cruellement blessés, elle ne m'a adressé ni une plainte ni un reproche. Le divorce, une sorte de divorce moral, s'est élevé entre elle et moi comme une barrière. Elle n'a rien voulu entendre, ni protestations de repentir, ni serments d'affection, mais elle n'a rien voulu dire, et rien d'amer et de blessant n'est sorti de ses lèvres. Pauvre Clotilde! Comment lui faire comprendre cependant que la fidélité du mari est matériellement impossible? Vous n'êtes pas de mon avis, Reynolds, je le sais ; mais d'abord vous n'en parlez qu'en théorie, puisque vous êtes resté garçon, et ensuite vous êtes chaste, comme tous les grands travailleurs; votre œuvre immense de statuaire absorbe vos forces vives, cérébrales et

musculaires, vous êtes un homme de génie, mon cher; mais je vous récuse comme arbitre des questions amoureuses. Eh non, un mari ne peut rester fidèle à sa femme. La morale n'a rien à voir là; tout au plus l'hygiène et la médecine, tant au point de vue moral que physique. Une femme n'est pas une maîtresse, et on ne peut la traiter ainsi, au moins passés les premiers mois du mariage, et dissipée la première ivresse de la possession. Alors... Mais allez donc faire entendre cela aux femmes. Et si, pendant que la princesse avait tiré le verrou de la chambre conjugale, au lieu de prendre un air contrit et marqué une respectueuse déférence à sa volonté, je lui eusse avoué que de même que mon estomac réclamait plusieurs repas par jour, de même ma santé exigeait certaines dépenses physiques et me forçait à de régulières visites aux... gymnases de l'amour, ne m'aurait-elle pas jugé de nature bien grossière et bien vile? Et cependant?...

» Ah! sans la mort de ce pauvre Fonbonne, et sans l'émotion qu'a eue la princesse, sans le retour qu'elle a fait sur elle-même en recevant toutes ces dépêches de condoléance mortuaire, en se disant : « Si cependant ç'avait été lui, comme on l'annonce, qui fût mort, » elle ne m'aurait, je crois, pardonné de sitôt. Mais le pardon n'est pas l'oubli. Et la princesse n'oubliera jamais l'injure que je lui ai faite. Quelque chose de mélancolique et de méfiant s'est glissé dans son affection pour moi; et, sous son sourire même, je devine la préoccupation et la crainte d'arrière-pensées qu'elle ne peut parvenir à dissimuler entièrement.

» Je ne laisse donc pas que d'être inquiet, car j'aime la princesse, et il m'en coûte de la voir souffrir. — Alors, me direz-vous, pourquoi être allé à Alger, pourquoi courir une nouvelle aventure, et autrement dangereuse celle-là, puisque l'honneur d'une jeune fille est en jeu, et que tout accident serait irréparable pour elle? — Cher Reynolds, vous n'êtes pas un féministe. Autrement vous me comprendriez. Mon âme est singulièrement complexe, et toutes les formes, toutes les nuances du sentiment y trouvent leur place. Oui, j'aime la princesse, j'ai pour elle une estime inaltérable, une affection profonde et tendre, qui me font trouver doux le charme d'être son mari, de la couvrir de mon nom, de l'entourer de ma vie et de mon luxe, de chérir en elle la mère de mon enfant ; je ne puis oublier qne je l'ai épousée par amour, quoique cet amour se soit changé peu à peu en amitié. Mais j'aime aussi cette charmante enfant, Frédérique Ylsée, la jolie Danoise que ma marraine appelait « la princesse Hamlet ». Je l'avais presque oubliée, m'avez-vous dit, quand je vous parlai d'elle? Croyez-moi, mon ami, il faut se méfier de ces tendresses. qui dorment si longtemps en nous, comme ces fleurs qui poussent au fond de l'eau et un beau jour émergent. Songez que l'impression que m'avait faite Frédérique il y a deux ans, avait été si vive! Je la revois encore, en amazone noire et veste rouge, je la revois au jardin, puis galopant à mes côtés en forêt, puis gisante à terre, dans une pose charmante d'alanguissement, après sa chute ; mais je vous ai raconté cela vingt fois. Eh

oui, sans doute, brusquement rappelé le lendemain par une dépêche de la princesse, après n'avoir rêvé pendant huit jours que de Frédérique, peu à peu je n'ai plus pensé à cette fille, au charme exquis et bizarre qu'elle exhalait, que comme on pense à ces amours d'une heure que le hasard empêche de grandir, et qui meurent en bourgeon; mais ces amours-là, on les oublie au point de ne plus retrouver dans sa mémoire le visage de celles qui l'avaient inspiré, tandis que Frédérique, même en s'effaçant comme les couleurs d'un portrait, gardait cependant, tout au fond de moi, ses fins contours, au point que d'y penser trop m'induisait à une étrange nostalgie. Et tenez, la preuve certaine que même éloigné d'elle je l'aimais, ne fût-ce que d'un amour vague et comme décoloré, d'un amour de souvenir, de poésie et de rêve si vous voulez, c'est que j'évitai de la revoir. Je ne cherchai aucun des moyens possibles, comme si j'avais peur de moi-même. Il est vrai qu'à cette époque, j'étais encore fidèle à la princesse, et que maintenant, bien que réparée, la fêlure de notre affection reste entre nous deux. Là-dessus, la lettre de Frédérique est arrivée, sa lettre si fière, si simple, si touchante, que vous-même en la lisant, avez été ému, Reynolds. J'ai éprouvé une émotion singulière, un doux et douloureux frisson : jamais amour de jeune fille n'était venu à moi si franchement, si bravement, en des conditions pareilles. Me retenir eût été impossible, arrêter mon départ pour Alger a été l'affaire d'un instant; la venue de la princesse a seule retardé mon impatience. Enfin nous sommes

partis, et le hasard, me servant bien, m'a mis en face de Frédérique, le lendemain même de mon arrivée.

» Elle n'a pas déçu mon souvenir. Elle est charmante, cent fois plus charmante que je ne le supposais. Et vous le devinez bien, je ne vous ai écrit cette lettre qu'afin de vous parler d'elle.

» Qu'arrivera-il ? Je ne veux pas y penser et veux vivre de l'heure présente : si vous saviez ce que j'éprouve et quelle ivresse un peu orgueilleuse peut-être, me donne cet amour de jeune fille silencieusement gardé comme un secret pendant deux ans, et qu'elle ne m'aurait jamais dit sans l'atroce peine de la fausse nouvelle de ma mort. Ah ! tant pis, l'amour ne connaît que lui-même, et j'aime cette enfant, Reynolds. Je l'ai bien senti dans notre courte entrevue ; nous n'avons échangé que trois paroles, un regard, mais tout l'irréparable de l'amour était dans ce regard et ces paroles.

» Venez donc vite, mon bon : je veux que vous éternisiez dans le marbre sa figure charmante ; vous en ferez un chef-d'œuvre, et en échange elle vous sourira de ses lèvres rouges, et de ses yeux couleur de mer. Mais vous n'êtes pas amoureux, vous !

» Votre ami,

» Daniel d'Ancise. »

Sa lettre cachetée, le prince alla à sa fenêtre et l'ouvrit ; la nuit était douce et mystérieuse, la

mer calme comme un lac étendait ses nappes d'ombre. Daniel d'Ancise renversa la tête en arrière, et se vit entouré de milliers d'étoiles. Elles scintillaient d'un éclat si vif, que l'azur du ciel prenait la transparence d'une mer éclairée jusque dans ses profondeurs. Elles vacillaient d'un mouvement perpétuel, et jetaient les feux glacés du verre et du cristal. Les plus lointaines poudroyaient comme un sable de diamants. Toutes ces pierreries infinies palpitaient d'une vie pleine de mystère, et leur splendeur surnaturelle, dépassant l'entendement et les sens, plongeait l'âme dans un trouble mêlé d'angoisse.

Le prince se rappela toutes les nuits pareilles qu'il avait vues, et le sens différent qu'elles présentaient à ses yeux d'enfant, ou d'adolescent, ou d'homme. Tout petit, il avait adoré les étoiles. Il ne voulait s'endormir que les rideaux ouverts, afin de les voir s'éteindre en ses yeux clos et se rallumer aux vitres, s'il s'éveillait. Elles jouaient un très grand rôle dans ses rêves. Il voulait savoir comment elles s'appelaient ; et son imagination travailla sur leurs noms bizarres : Vénus l'étonnait, confondue dans son esprit avec la déesse belle entre toutes des Grecs; la grande Ourse l'inquiéta, il chercha le fauve invisible traînant le lumineux chariot; il eût voulu voir l'anneau de Saturne, et pensait souvent à l'Étoile polaire, guide des voyageurs perdus.

Une ère d'indifférence avait succédé à cette période rêveuse. Mais comme aux jours d'adolescence, pendant la crise de la puberté, elles étaient ren-

trées dans sa vie, les étoiles ! Quand il étouffait de désirs et de honte, et qu'il cachait comme un mal l'amour qui le dévorait, quand sa timidité auprès des femmes le torturait, et qu'il parlait comme un bègue, en rougissant ; quand il cherchait la solitude et s'enivrait de beaux visages et de formes nues s'évanouissant comme des ombres, que de fois, dans ces transports où l'âme des fleurs, l'eau qui coule, la robuste terre lui semblaient faire partie de lui-même, et que les sentant belles, adorables, il était comme ébloui de vivre, que de fois, dans les nuits douces, avait-il senti sur ses yeux la caresse amie des étoiles !

Elles lui apparaissaient radieuses et non plus loin, tout près, telles que du haut des montagnes il eût pu les toucher. Il les baisait souvent des lèvres, à travers l'espace. Rien qu'à les voir, certaines fois, il éprouvait une extase qui lui gonflait le cœur et lui tirait les larmes. Mais d'autres fois il les haïssait, trouvant le monde vide et la vie atroce d'ennui : c'est qu'alors il craignait de n'être jamais aimé. Puis son culte se fit solitaire, et il n'aima plus, entre toutes les étoiles, que Cassiopée, parce qu'une jeune femme lui avait dit, au hasard, que c'était celle-là qu'elle préférait. Beaux, doux, grands enfantillages d'alors ! Brume de songe et de rêve où l'on vit ! Époque heureuse !...

Comme il en était loin, à présent ? Ils s'étaient évanouis, les mirages. L'illusion qui le faisait vivre en harmonie avec les choses avait cessé. L'abîme s'était creusé entre le monde extérieur et l'homme. La réflexion constante, la redoutable analyse

l'avaient peu à peu rendu distinct des êtres, retranché et isolé au centre de la création.

Aussi maintenant se sentait-il seul, affreusement. Les fleurs, l'eau, la terre, le ciel et les étoiles, les bêtes familières, les créatures les plus chères, tout ce qui existait dans la nature existait en dehors de lui, avec indifférence. Qu'il vécût, qu'il mourût, qu'importait? Tout lui était étranger, et il était étranger à tout. Les froides étoiles pouvaient brûler limpides dans l'éther bleu, elles ne l'attendrissaient plus. Peut-être encore, par une vieille habitude, les associait-il à de passagères émotions, à de creuses et stériles rêveries; qu'il se crût amoureux, et pour quelques instants renaissaient le mirage, la communion divine entre lui et le reste du monde; mais c'était pour s'évanouir bientôt, lui rendant plus cruelle la sensation de l'isolement, l'isolement atroce d'un être pensant qui chemine à travers l'inexplicable Vie.

Il songea alors à la princesse qui, dans sa chambre éclairée d'une veilleuse, reposait, le berceau de sa fille près de son lit. Pourquoi, si bonne, si pure, ne pouvait-elle le comprendre, ne pouvait-il tout lui dire? Pourquoi ne remplissait-elle son cœur qu'à demi? Et il sembla alors au prince que cette lettre, qu'il avait écrite à Reynolds pour s'épancher, ne contenait pas la millième partie de ce qu'il sentait et de ce qu'il eût voulu exprimer. Ah! tout dire à quelqu'un qui comprendrait, ami ou amie. Être deux et non plus seul!

Il devait être tard; tout dormait: on n'entendait aucun bruit. Et dans ce silence et ce sommeil des

êtres, le prince se sentit plus cruellement, plus amèrement seul. Le fait d'exister et le poids de son âme consciente, pensante et sentante, l'écrasa de tristesse.

« Ah! pensait-il, pourquoi les étoiles me laissent-elles si indifférent? Pourquoi éprouvé-je ce sentiment affreux d'isolement? Pourquoi ai-je acquis une lucidité cruelle sur moi-même et les autres? Où sont les illusions de ma jeunesse? Quelle triste chose d'avoir dépouillé le rêve à travers lequel la vie m'apparaissait comme en un mirage! Autrefois, l'idée d'être aimé par une jeune fille comme Frédérique m'eût grisé l'âme; elle me serait apparue comme un être surnaturel et suave, je n'eusse osé rêver d'effleurer le bas de sa robe. Et aujourd'hui, tout en l'aimant, certes! je ne puis oublier qu'elle est femme; je pense comme un libertin, à la finesse de sa taille, à la rondeur de sa gorge, à ses hanches vierges, à son ventre d'enfant, à ses jambes, qui doivent être longues et fines comme celles d'une statue grecque. Ma pensée la dévêt, dénoue les lacets de sa robe, fait tomber la blancheur des batistes intimes qui voilent sa nudité, et elle m'apparaît, blanche, cachant de ses bras pudiques ses beaux seins, et tremblant toute, en un divin frisson épeuré. Pourquoi suis-je obsédé par ces images charnelles? Pourquoi mon rêve se matérialise-t-il? Le sentiment se serait-il usé en moi, et mon être ne vibrerait-il plus qu'aux sensations physiques et nerveuses? Serais-je devenu un jouisseur? »

Alors le prince pensa à son adolescence, à sa jeunesse austère, surveillée et comprimée, puis à

la brusque réaction de jeunesse, qui, à sa majorité, l'avait jeté aux folies et aux scandales; mais ce n'avait été qu'un feu de paille, le temps de jeter sa gourme. Et il avait pris, au grand étonnement de sa famille, qui le taxait d'originalité choquante, un genre de vie tout particulier. Se lier avec les plus grands artistes, faire ses amis de quelques-uns, s'entourer de chefs-d'œuvre, se jeter furieusement dans la musique, meubler son hôtel et ses maisons de campagne de rares et luxueuses antiquités, voyager beaucoup, peu fréquenter le monde, ne voir que qui lui plaisait, vivre, au dedans d'intimité et de recueillement, au dehors, de la vie intellectuelle et artistique de Paris, fut l'existence adoptée par le prince. En même temps, par une dualité curieuse, en cette nature éprise de hautes et nobles préoccupations, se manifestaient une sentimentalité et une sensualité ardentes; le prince était un féministe, un nerveux et impressionnable tempérament, que troublait la femme. Ses amours avec Louise de Vertumes, Rosa Lear, son mariage, l'aventure avec cette fille, Clara Bellie, son amour actuel pour Frédérique, sans parler de tant d'amours d'une semaine, d'une nuit ou d'une heure, de tant de rencontres brèves du cœur et du corps, étaient le contre-coup de cette nature amoureuse et passionnée. Seulement, le phénomène constaté par lui, avec un certain effroi, s'accomplissait réellement.

Les illusions et les mirages de la jeunesse envolés, peu à peu, il se dépouillait de sa sentimentalité rêveuse et troublée; une sensualité égoïste et

aiguë commençait à en prendre la place. En cela, de bonne heure, le prince vieillissait, blasé tôt, grâce à son immense fortune, sur toutes les joies coûteuses de la vie.

— « Ah ! pensa-t-il, ce qui s'est développé en moi outre mesure, c'est mon égoïsme, non l'égoïsme banal qui prend le meilleur morceau à table, joue des coudes et s'affiche dans la conversation avec un cynisme ingénu, mais l'égoïsme intellectuel, qui ramène toutes les pensées de l'individu sur lui-même, qui fait que l'homme s'analyse constamment, note tous les phénomènes de sa vie intérieure, se dissèque l'âme et borne là son horizon. C'est ce qui explique ma lassitude et mon ennui de moi-même. Je me connais trop et je me suis à charge. Et maintenant l'habitude prise de me regarder et de m'écouter penser, je ne puis plus y échapper, comme ces gens qu'une gastrite contraint à suivre, avec l'angoisse d'une obsession, la marche et les incidents de leur mauvaise digestion. Le seul remède serait de sortir de moi, de m'intéresser aux autres. Mais pour cela il faudrait avoir une volonté que je n'ai pas. Et même, est-il si facile de se changer, à trente-quatre ans ? Sortir de soi, oui, voilà le seul remède, mais rien n'est plus difficile. J'ai voyagé, mais au bout de quelques mois, les paysages les plus beaux m'ont lassé comme une suite d'images coloriées. La musique, un temps, m'a bercé de ses vagues douces ou furieuses ; mais mon manque d'abnégation, même alors, ne parvenait pas à me faire sortir de moi-même, complètement ; et mon *moi* insidieux se recoquillait alors,

comme un ver indestructible. L'amour? mais dépouillé d'émotion et de cette illusion qui rend la nature complice de vos joies et de vos tristesses, qui agrandit en quelque sorte la passion de la splendeur du ciel, de l'éclat des étoiles, de la beauté de la terre et des bois, de tout ce qui existe, parfums, chants, couleurs; l'amour, réduit à de charnels désirs, à une possession vide et désespérée, à ce qu'a de stérile et de torturant la sensualité morale et physique, est-ce assez?

» Est-ce assez pour que je fasse le malheur de la princesse, pauvre femme, qui dort sous le même toit que moi, près du berceau de notre petite souffreteuse? Est-ce assez pour compromettre et perdre à jamais cette charmante Frédérique?

» Mais je l'aime? — Oui, mais pas pour elle. Car je ne supporterais pas l'idée qu'elle fût heureuse avec un autre. Ah! triste égoïste! Je l'aime pour moi! pour moi! pour moi! »

Cette nuit fut longue au prince d'Ancise; il dormit peu, et mal.

Le lendemain, il s'éveillait avec le spleen.

Il faisait un temps radieux. Le soleil se levait sur la mer qu'il incendiait d'or rouge. La pureté de l'air était admirable. Une brise très légère soufflait. Des oiseaux traversaient le ciel. D'autres, dans les arbres, chantaient. Des maçons, élevant une maison, et dont les silhouettes se détachaient sur l'azur, sifflaient et riaient. Toute créature se sentait heureuse de vivre. Et le prince n'éprouvait qu'une détresse infinie.

Ce recommencement de la vie, cette répétition monotone des actes et des habitudes de chaque matin, lui inspira un ennui horrible. Il se dit, avec angoisse, qu'il lui faudrait, comme hier, subir l'obsession de son propre visage, de ses propres paroles; et jusqu'à l'idée de voir sa femme et d'embrasser son enfant, le rendit plus triste. Ce qui ne l'effrayait pas moins était de savoir qu'il allait ressasser invariablement ses pensées, que rien de neuf, d'imprévu, ne jaillirait dans son vieux cerveau, qu'il resterait le même homme toujours ; et ainsi condamné à se subir lui-même, à s'entendre penser et à se sentir vivre intolérablement, il se prenait en haine et dégoût. Il eût voulu s'endormir des semaines, des mois, d'un sommeil de néant, ou mourir, ah ! mourir tout de suite, tant la souffrance lui était atroce, de ce cancer de l'âme, qui le rongeait.

Et le pis est qu'il ne trouvait point de causes, dans son état moral ou physique, qui l'expliquassent, ce mal. Il venait par accès, s'en allait de même, laissant une impression si forte, que tout l'être en restait longtemps saturé d'amertume. Et il n'était point d'hygiène pour l'éviter, de médecine pour le guérir. Le seul remède eût été de ne point penser, et le prince, dans ces crises, recourait parfois aux stupéfiants du cerveau, bromures, chloral et morphine ; mais le plus souvent ils étaient sans force contre la pensée vive , exaspérée , térébrante, douloureuse comme un nerf mis à nu.

Ah ! penser alors, c'était bien le pire supplice ! Avec une effrayante lucidité, Daniel d'Ancise voyait, à la lueur de sa conscience, la vanité de sa vie et

l'inutilité de ses actes. Sa misère morale lui apparaissait, incurable. Qu'était-il ? Et que valait-il, lui, un des grands du monde par le nom et la richesse, un des princes heureux que la foule envie ?

Formé dès l'enfance à toutes les délicatesses et à toutes les élégances, ayant reçu une éducation et une instruction excellentes, dont il n'avait su qu'à demi profiter, néanmoins supérieur au commun des hommes par les dons brillants, l'assimilation prompte de son esprit, toutefois qu'était-il de plus qu'un pauvre dilettante, incapable, si raffiné, si intelligent qu'il fût, de créer quoique ce soit, une peinture dont on se souvient, une figurine animée de vie, une page de musique originale, un de ces vers qui vibrent dans le cœur ?

— « Je n'aurai rien fait, rien laissé de moi, pensa-t-il, je n'aurai été d'aucune utilité à personne. Un impuissant, voilà ce que je suis. Je suis incapable de créer une œuvre. Ah ! du moins, si je n'ai pas vécu pour les autres, que je vive pour moi-même, que je sois homme et que je sente, que j'agisse, que je vive ! Mais ce spleen me paralyse, et je n'ai de force et de goût à rien... »

Alors l'image de Frédérique lui apparut ; et la face douloureuse, dans un grand étirement énervé, il tendit les bras, tant qu'il put, comme pour la prendre à travers l'espace.

II

Le lendemain, dans l'après-midi, la famille Ylsée était groupée dans le salon et sur la terrasse : Frédérique et Wilkie, en amazones, prêtes à monter à cheval, celle-ci assise aux côtés de madame Karlsen et lui parlant, celle-là nerveuse, jouant du bout des doigts sur le piano. M. Ylsée, en culotte et jambières, des éperons aux pieds, se renversait dans un grand fauteuil de paille en lisant son journal. Mitka jouait avec son singe familier Kali, une microscopique bête, au poil semblable à de la peluche verte ou à de la mousse, et dont la petite tête humaine, pas plus grosse qu'une noix, avait une expression de rêve douloureux et troublant. Zabeth brodait, dans un coin.

— N'est-ce pas que vous nous resterez, — dit Wilkie à madame Karlsen.

Celle-ci caressa les boucles blondes de l'enfant et répondit :

— Juste le temps de trouver à Alger un logement qui me convienne.

— Mais pourquoi ? — insistait Wilkie ; — vous seriez très bien ici, je vous assure : la maison est si grande. Dis-le lui donc, Frédérique !

Celle-ci eut un geste vague d'approbation, cependant que Mitka, avec un sourire d'ironie qui pouvait s'adresser à Kali, continuait à agacer le petit singe, qui poussait d'aigres petits cris. Elle n'aimait pas madame Karlsen.

— Non, — disait celle-ci en souriant, — j'ai trop mauvais caractère ; j'ai mes habitudes, voyez-vous. Et ma vieille Minna aussi. Nous vous gènerions ou vous me gêneriez. D'ailleurs j'aï mes raisons pour habiter Alger.

— Vous êtes une cachottière, — dit Wilkie en boudant, — et quand vous serez malade, on vous laissera toute seule, dans votre trou. N'est-ce pas, Frédérique ?

Mitka parlait tout bas au singe, en ricanant. Soudain, avisant tante Zabeth absorbée dans sa tapisserie, elle s'approcha sournoisement et lui mit le singe dans le cou. La vieille femme poussa un cri et sursauta, toute pâle ; elle avait une horreur instinctive de cette bête. Alors Mitka, taquine, éclata de rire comme d'un tour excellent.

Wilkie devint rouge, ses jolis yeux enflammés d'indignation ; Frédérique énervée joua plus fébrilement, couvrant du bruit du piano le rire de Mitka.

Cependant M. Ylsée avait jeté un coup d'œil inquiet par dessus son journal, et il annonça, pour faire diversion :

— Lord Lindsay est mort hier.

Le piano se tut.

— Il avait à peine trente ans, — dit Wilkie à madame Karlsen ; — nous le connaissions bien, il était très malade.

— Qu'est-ce que? — fit celle-ci qui avait mal entendu.

— Il est mort.

Il y eut un silence, au milieu duquel s'éleva une petite toux sèche; c'était Frédérique, qui, un mouchoir devant ses lèvres, était prise d'une quinte brève, comme quelqu'un qui a avalé de travers. Une chaleur rose monta à ses pommettes.

Son père, Wilkie et madame Karlsen la regardèrent. Cette dernière dit :

— Vous êtes enrhumée, Frédérique?

— Rien, j'aurai pris un peu froid avant-hier en revenant de vous voir.

— Et le docteur qui ne vient qu'après-demain, — dit Wilkie, les visites du docteur Simand ayant lieu deux fois par semaine.

— Ce n'est rien ! — répéta Frédérique d'une voix sèche. Et en même temps, elle se sentit énervée, irritée à pleurer, par cette oppression éternelle, qui lui cerclait les côtes comme un corset d'acier;. et elle avait peur de passer pour malade, car il lui semblait qu'alors le prince ne l'aimerait plus

Depuis avant-hier, elle ne pensait qu'à lui. Elle ressassait le souvenir de cette brève et douce rencontre, leur première. Elle en reprenait un à un tous les détails, s'en répétait tous les mots, en entendait toutes les intonations, en revoyait tous les

gestes; et son cœur bondissait. Elle sentait la tête lui tourner. Sa joie l'enivrait, une joie immense, traversée d'inexplicables amertumes, de craintes sans cause, de défiances non formulées, puis cette joie seule la soulevait, comme grisée de vin; alors il lui semblait que sa vitalité était décuplée, mais d'une façon morbide, et son exaltation ressemblait à celle qu'on a dans certains cauchemars. Elle s'étonnait aussi :

« Comme cela, se disait-elle, ressemble peu aux entrevues de roman. Nous ne nous sommes pas même dit : — Je vous aime. — Seulement les mots les plus simples prenaient un sens intense! L'étrange émotion que j'éprouvais à voir devant moi, en chair et en os, le héros de mon rêve : il n'a pas changé! Mon cœur l'a reconnu tout de suite, et a couru au-devant de lui.

» Et cependant je ressentais en le voyant un malaise étrange, qui venait sans doute de l'impossibilité de parler, de dire ce que j'éprouvais, de le questionner, de savoir s'il m'aimait, de nous épancher sans réserve. Mais ce moment ne tardera pas, puisqu'il est venu, lui! Et pour qui serait-il venu si ce n'est pour moi? La santé de la petite fille doit être un prétexte pour la mère. Ah! encore ces étouffements! »

Et, malgré ses efforts pour se contraindre, Frédérique de nouveau toussa. Elle rencontra le regard de madame Karlsen, fixé attentivement sur elle, et pensa :

« Pauvre Léa, elle aussi est malade, elle n'a pris que du lait et n'a pas déjeuné. Comme elle a vieilli.

Elle a eu une sœur qui est morte d'une affection de matrice, d'une tumeur, je crois. Est-ce que? Non, ce serait trop horrible! Elle n'aurait pas ce calme, ce sang-froid! Mais pourquoi me regarde-t-elle ainsi?... »

Et de son côté, madame Karlsen, mécontente, réfléchissait, frappée du son étrange de la toux de Frédérique. Puis elle la vit si jeune, si éclatante de fraîcheur et de beauté, qu'elle se dit : « Non, je suis folle, c'est bon pour une vieille comme moi, la maladie. » Et elle sourit à Frédérique, avec une gêne, de la façon dont celle-ci la regardait.

Toutes deux craignirent que l'autre n'eût lu dans sa pensée. Simultanément, elles détournèrent la tête. Mais il leur resta une tristesse, de cette mutuelle intuition, qui avait traversé leur âme comme un double éclair.

A ce moment, Werner monta par l'escalier de la terrasse, et présenta à M. Ylsée une lettre, en disant à demi-voix :

— On attend la réponse.

Un instinctif regard jeté sur l'enveloppe par Frédérique et Mitka leur fit reconnaître le papier satiné dont se servait la danseuse. Frédérique baissa immédiatement les yeux, prise cette fois — pourquoi aujourd'hui plutôt que les autres jours? — d'une petite honte à voir leur père recevoir et lire ainsi devant elles une lettre de sa maîtresse.

— Bien, — dit M. Ylsée, — dites qu'il n'y a pas de réponse.

Cela voulait dire qu'il irait. Frédérique, qui en avait l'habitude, vit leur promenade à cheval

écourtée, ou compromise. Mais M. Ylsée dit :

— Nous irons vers Alger, où j'ai affaire; puis vous reviendrez seules, Werner vous suivra.

A ce moment l'attention de tous fut attirée par Mitka, qui avait donné à Kali un bout de papier plié en forme de lettre, et qui se renversait, prise d'un fou rire, en voyant le singe, avec une gravité comique, parodier la façon dont M. Ylsée avait ouvert la lettre et l'avait lue.

M. Ylsée devint rouge, puis il préféra rire, et il se leva, un peu honteux. Frédérique était devenue pâle ; une haine subite, violente contre Mitka lui serra les dents. Wilkie haussa les épaules, sans avoir compris, comme d'une bêtise.

M. Ylsée, penché à la terrasse, regardait et écoutait, par contenance ; et justement, coïncidence inattendue, un pas de cheval sonna. M. Ylsée, reconnaissant le cavalier, s'écria :

— Voilà le prince !

— Le prince ! — s'écria Mitka, — et elle courut pour le voir, avec une sorte de curiosité brutale. Wilkie aussi s'était levée, et avait jeté un coup d'œil, mais sa délicatesse aussitôt la ramena à sa place, rouge et confuse, et regardant Frédérique. Celle-ci, immobile, ressentait un grand malaise et une mauvaise honte, à l'idée que le prince allait la voir là, au milieu des siens, en famille.

III

Eh bien non, tout s'était passé de la meilleure grâce, et très simplement. Le prince monté, M. Ylsée et lui s'étaient fait un cordial accueil. Mitka avait été gracieuse et spirituelle, comme elle savait si bien l'être quand elle voulait se faire pardonner sa laideur et son infirmité.

— Vous alliez sortir, — avait dit le prince, — que je ne vous dérange pas.

De là à les accompagner, il n'y avait eu qu'un pas : et maintenant, ayant pris congé des autres, et supporté sans rougir le regard perçant de madame Karlsen, déjà méfiante, Frédérique montait sa jument blanche Frieda, et c'était le prince qui, *comme autrefois*, lui avait tenu l'étrier. Lui maniait un superbe cheval noir, tandis que M. Ylsée, sur un pur-sang syrien, et Wilkie sur une ponette alezane, trottaient à côté d'eux.

Frédérique était heureuse!...

Ce qui se disait autour d'eux, elle l'entendait comme en rêve et elle n'était pas bien sûre que ce

fût vrai. Cependant il lui sembla que le prince lui adressait la parole :

— Vous sortez souvent à cheval, mademoiselle?

— Presque tous les jours, — répondait-elle.

Et il ajoutait :

— J'aurai l'honneur, si votre père y consent — M. Ylsée fit un geste empressé — de vous accompagner quelquefois, en voisin. J'ai loué la villa Hastings.

— Ah! les voleurs! — s'écria M. Ylsée, sans lien apparent; c'est qu'il songeait aux propriétaires algériens, dont il avait subi, comme tous les étrangers, les exactions exorbitantes.

Frédérique n'en put croire sa joie : si près! car les jardins de la villa Hastings étaient tout proches du leur, qu'ils côtoyaient, en un endroit; et même un pavillon, à mi-distance des deux villas, s'élevait, sur un chemin de servitude commun. Frédérique savait bien ces choses, car au moment de leur installation, ils avaient visité les deux villas et loué de préférence la villa Clives, plus petite et moins ruineuse. Aussi se réjouit-elle, quoique troublée bien davantage.

Et la conversation reprenant entre son père et le prince, elle examinait à la dérobée celui-ci, avec de ces regards qui paraissent ne pas voir et qui détaillent tout. Elle admirait son élégance à cheval, son air simple et son sourire. Puis elle entendit que son père annonçait pour le surlendemain une visite avec ses filles à la princesse, à laquelle il serait heureux d'être présenté. Peu après, il invitait le prince à

venir sans cérémonie déjeuner avec eux, dans la semaine. Et tout cela se faisait simplement, naturellement, sans rien de romanesque, et cependant avec une grâce singulière, une facilité de vie qui enchanta Frédérique. Bientôt comme le passage d'un enterrement les forçait à se dédoubler, et que M. Ylsée et le prince étaient restés en arrière, Frédérique, qui avait l'ouïe très fine, entendit son père dire au prince :

— Irez-vous au théâtre?...

Elle n'entendit pas la réponse, et ce que dit son père ensuite, elle le perçut confusément. Cependant elle crut deviner que M. Ylsée parlait de sa danseuse au prince, et elle s'imagina qu'il devait lui proposer de souper avec eux, un soir. Elle se retourna vivement et vit le prince sourire; elle ne sut s'il avait accepté ou non. Puis la gêne, le sentiment pénible qu'elle venait d'éprouver cessa. Cela ne devait-il pas arriver, tôt ou tard, entre hommes? Et n'était-ce pas son intérêt que le prince et son père devinssent amis, ou au moins se liassent par cette vague franc-maçonnerie de plaisir qui, elle le pressentait, est celle qui unit le mieux les hommes; car elle était, hélas! à la fois très instruite et très ignorante du mal. Mais à la pensée de ces choses, une brusque réaction lui vint, elle eut comme un dégoût de la vie, et elle méprisa son père. Puis une lassitude singulière l'envahit, et elle se sentit toute triste.

On était arrivé à une hauteur, d'où l'on voyait la mer et Alger, tout étincelant aux rayons du soleil. M. Ylsée s'arrêta et dit :

— Je vous quitte. Venez-vous aussi à Alger, prince?

— Mais... dit celui-ci, si vous le permettez, je raccompagnerai ces demoiselles.

— Eh bien, je vous les confie. Rentre tôt, mon enfant, — dit-il à Frédérique avec une attention tendre, — et prends garde à la fraîcheur.

Deux signes de main, deux jolis :

— Au revoir, adieu, père! — Un shake-hand entre le prince et M. Ylsée, et celui-ci, au grand galop, s'éloigne.

— Vous êtes souffrante, — demande le prince à Frédérique avec intérêt.

— Non, rien, un petit rhume, — répond-elle avec un ton dont elle perçoit la nuance de sécheresse et d'énervement; et aussitôt elle sourit, toute détendue et amollie subitement :

— Ce beau soleil m'a déjà guérie, dit-elle.

Et le prince comprend que le soleil n'y est pour rien.

Ils s'en reviennent lentement, suivis de loin par Werner; et tous deux éprouvent un plaisir singulier à être ensemble, et cependant séparés par la présence amicale de Wilkie. Car le prince, lui aussi, a senti et partagé la communion qui existe entre les deux sœurs, et l'enfant lui plaît, avec la jolie crânerie dont elle cravache sa bête sur l'épaule, et les regards tendres qu'elle jette à sa grande sœur.

— Tenez! dit Frédérique.

Et elle montre au prince un merveilleux chemin, bordé d'oliviers lumineux, d'agaves épineux,

d'étranges fleurs d'aloès, et tout jonché de taches de soleil et de feuilles d'ombre. Ils s'y engagent.

— J'aime ce pays! — dit-elle, en aspirant avec une sorte de sensualité ardente l'odeur des plantes échauffées.

— Oui, — dit le prince, qui avait éprouvé la veille une impression contraire et hostile, — la campagne est belle! — Et il le pensait, sincère dans sa contradiction, convaincu par la joie d'aimer.

A deviner la langueur et l'enivrement de la jeune fille, il éprouvait un plaisir de sympathie très grand, heureux lui aussi de ce moment si doux, où ils n'avaient même pas besoin de parler pour se comprendre, bercés au rythme de leurs chevaux au pas, caressés par la même lumière et les mêmes ombres, sentant confusément l'un et l'autre, sous ce chaud soleil d'hiver, le parfum tiède des plantes et la beauté exotique des choses.

Et cependant, dans l'instabilité de leurs désirs, ils eussent voulu s'entendre parler, parler eux-mêmes, agir, précipiter le cours de la vie, bien qu'un instinct secret les avertît que ce silence et ce calme charmant étaient ce qu'il y avait de meilleur.

Mais nulle puissance au monde n'aurait pu les empêcher d'échanger leurs regards et leurs sourires. Tout en servait de prétexte innocent, une caresse sur le col blanc de Frieda, un bondissement du cheval noir sous l'éperon, la rencontre d'un mendiant à qui l'on jetait une pièce d'argent, et même rien, point de motif, que le bonheur d'être ensemble.

Et les paroles vaines que l'on dit, impressions échangées, réflexions banales, étaient une cause de joie pour le prince et Frédérique, car elles se répercutaient d'échos en échos dans leur cœur, éveillant mille sensations qui bourdonnaient à leurs oreilles.

Et Wilkie? Wilkie, d'un air très grave, conduisait sa ponette, ne détournant pas les yeux des oreilles pointues de l'alezane, comme quelqu'un de recueilli qui ne voit et n'entend rien; mais elle devinait que le prince et Frédérique s'aimaient, que leur silence était plein d'amour, et Wilkie eût voulu ne pas leur être importune. Si elle avait osé, elle eût piqué des deux en avant. Et par moments, la crainte de les gêner amenait des bouffées de chaleur rose à ses joues; elle avait peur alors qu'on ne s'aperçût qu'elle rougissait, et elle en devenait plus rouge encore. Puis elle se rassurait, elle avait un projet, et en attendant elle regardait, d'un air indifférent, d'un autre côté que les deux cavaliers. Il s'élevait dans son petit être d'étranges, de troubles réflexions : le prince lui paraissait très bien, puisqu'il plaisait à Frédérique; et cependant, il lui semblait qu'elle le préférerait plus jeune, sous les traits d'un bel adolescent. Mais peut-être qu'elle ne savait pas au juste ce qu'elle pensait, tant d'obscures, d'indéfinissables sensations passaient en elle. Elle prêta l'oreille. Sa sœur et le prince parlaient d'Antibes. Le prince disait :

— Ah! j'ai pris ce pays en horreur depuis la mort de ce pauvre Fonbonne.

— C'était votre ami? — demanda Frédérique

avec une inflexion de voix qui aime et qui plaint.

— Mon ami ? Oui, quoique ce fût un enfant, dix-huit ans à peine. Et la plus belle intelligence, un cœur exquis, une âme merveilleuse, pleine de songes et de rêveries, un poète. Son nom, j'en suis sûr, aurait survécu : les vers qu'il a laissés sont les plus beaux entre ceux que je connais. La mort stupide a anéanti tout cela.

— Mais, — demanda Frédérique, non par une vulgaire curiosité, mais devinant qu'il serait triste et doux au prince de parler de ces choses, — comment cet affreux malheur... un accident, a-t-on dit?

Daniel d'Ancise remua la tête.

— Non? — dit Frédérique.

— Pour tout le monde, oui; pour nous, non.

Et plus bas :

— Fonbonne s'est tué.

— Ah!... — dit Frédérique, — le malheureux! Et sa voix s'émut, s'altéra, pendant qu'un éclair passait dans les yeux de Wilkie et qu'une expression de pitié glissait sur son visage.

— Oui, tué, — reprit le prince, — et la vie aurait pu lui être si belle, l'avenir s'ouvrait devant lui; il était jeune, beau et riche, il avait, plus que le talent que tout le monde a aujourd'hui, l'étincelle du génie, et il s'est tué! le pauvre petit!

— Pourquoi ? — demanda Frédérique, angoissée.

Le prince baissa encore la voix.

— Pour une femme, qui ne l'aimait pas.

« Ah! — pensa Wilkie révoltée, — la mé-

chante créature! » — et ingénue, dans un cri du cœur :

— Mais, sa mère l'aimait, lui, n'est-ce pas, comment a-t-il pu?...

Le prince ne répondit pas tout de suite, repris aux douloureux souvenirs, revoyant les scènes de désespoir où madame de Fonbonne se tordait les mains, lui criant : — « Rendez-moi Henri ! Rendez-moi Henri ! »

Et s'arrachant à ce passé, il répondit avec un sourire triste :

— Sa mère l'adorait, mais il était comme fou, il ne s'appartenait plus ; le sentiment qu'il éprouvait avait tout détruit en lui.

— Et... cette femme, — articula Frédérique avec une certaine répulsion, — qu'a-t-elle dit en apprenant sa mort?

— Rien, dit le prince, elle allait au bal, elle y a dansé toute la nuit; jamais elle n'avait ri ni causé plus gaiement.

— Elle n'avait donc pas de cœur! — s'écria Wilkie.

Le prince la regarda et sourit :

— Pas plus que votre dernière poupée, miss Wilkie.

— Oh ! mes poupées, — dit Wilkie piquée, puis elle rougit et se mit à rire.

— Ah! — dit Frédérique souriant, avec un frémissement dans le dos, — je ne peux penser sans souffrir à cette affreuse erreur! Penser que des parents, des amis, ont pu croire que c'était vous, vous qui étiez mort! Et la légèreté avec

laquelle les journaux annoncent de pareilles nouvelles !

— Vous m'avez pleuré? — demanda le prince avec une tendresse cachée sous l'ironie du ton.

— Oui, — dit gravement Frédérique.

— Pauvre Fonbonne ! — dit le prince.

Et il y eut un long silence très doux, que scandait seul le martèlement des fers des chevaux sur la route, et où Frédérique et le prince sentirent, d'une façon aiguë et pénétrante, le bonheur de vivre, et plus délicieusement encore, quand ils se représentaient le mort, retourné à la terre, et ne voyant, ne sentant, n'entendant plus rien de tout ce qui existait si beau, si radieux, si divin.

Un vent frais passa, le soleil disparut sous un nuage. Frédérique toussa. Le prince, se rappelant les recommandations de M. Ylsée, dit :

— Vous n'avez pas froid?

— Faisons un temps de trot, — repondit-elle. Et rassemblant leurs rênes, ils partirent, s'enlevant sur la selle où ils retombaient, d'un mouvement élastique et cadencé. Pendant cinq minutes, personne ne parla. Frédérique, la première, ralentit l'allure et reprit le pas. Des palpitations l'étouffaient, son cœur lui faisait mal.

— Ah ! cela fait du bien, — dit-elle en souriant. Et elle se roidissait, toute rose, pour qu'on ne vît pas sa douleur.

Alors, Wilkie, que son projet tourmentait, se décida.

— Nous ne serons pas rentrés avant une demi-

heure. Je suis en retard. Je vais galoper jusqu'à la maison.

Et elle appela Werner de la main.

— Qui te presse? — demanda Frédérique étonnée, sans comprendre.

— Mais tu sais bien, miss Fowler m'attend, ma leçon de musique! au revoir. Allons, Werner!

Et saluant gentiment le prince, elle disparut au premier tournant; le galop des deux chevaux s'éloigna, tandis que le prince et Frédérique se regardaient, étonnés. Alors, s'apercevant qu'elle était seule avec lui, Frédérique rougit et pensa à rejoindre sa sœur, puis elle devina, subitement, la manœuvre de Wilkie et par quelle attention osée et touchante elle les laissait seuls; et les sentiments complexes qu'elle en éprouva se peignirent si vivement sur son visage que le prince lui demanda :

— Qu'avez-vous?

Elle en prit son parti et s'efforçant de rire :

— Savez-vous pourquoi Wilkie est partie?

— Non, dit-il, une leçon de musique?

— Elle n'en a pas, ce n'est pas vrai, elle est partie pour nous laisser seuls.

— Quoi, si femme déjà? — demanda le prince souriant et trouvant le procédé joli.

— C'est qu'elle m'aime, — dit Frédérique pensive; — allons!

— Vous avez donc peur de moi?

— De vous, non? — dit-elle en hésitant, troublée. Et elle appuya le pommeau de sa cravache sur son cœur, où un point douloureux élançait.

— Alors, pourquoi nous presser tant? N'avons-nous donc rien à nous dire?

Frédérique ne répondit pas, tout émue.

— N'avons-nous rien à nous dire ?

Elle secoua lentement la tête, avec un doux, un étrange sourire au coin des lèvres.

— Frédérique!... — murmura le prince.

Ce seul mot renoua l'enchantement ancien. Elle sentit que son âme n'était plus à elle, et avec une expression de langueur, elle regarda son maître, qui l'appelait.

Mais aussitôt quelque chose de bizare et d'indécis passa sur sa figure : une subite, une atroce douleur physique lui crispait le cœur.

Le prince lui saisit la main et la sentit glacée :

— Vous souffrez ?

Elle eut l'air un peu égaré, comme une enfant.

— Moi, je ne sais, non.

— Qu'avez-vous donc ?

— Moi! — et elle sentait en elle un vide immense, comme si son cœur n'avait plus de sang, et elle était prête à s'évanouir : — Rien, dit-elle, seulement, quelquefois, j'ai mal...

— Où donc ?

— Là, — et elle montra son cœur. — Ah! j'ai peur!...

— Peur de quoi?

— Peur!...

Et une étrange angoisse dilatait ses yeux, comme si elle voyait quelque chose d'effrayant; puis, sentant que le prince lui secouait le poignet, elle lui prit et lui serra violemment la main.

— Cela passe... — dit-elle au bout d'un instant.

Il crut comprendre, devina presque, avec la peur de la vérité :

— Frédérique, parlez donc ! que sentez-vous ?

Elle paraissait sortir d'un rêve et ne répondit pas.

— Frédérique ! — et il l'enlaça comme s'il avait eu peur qu'elle ne tombât, — qu'avez-vous ? de quoi avez-vous peur?

Alors, sans répondre, elle baissa la tête et se mit à pleurer.

Des associations d'idées, imprévues et singulières, vinrent au prince : il se rappela que cette colonie étrangère d'Alger compte presqu'autant de malades que d'hiverneurs ; une immense pitié le saisit. Que pouvait avoir Frédérique? une de ces maladies presqu'invisibles, qui couvent longtemps et soudain éclatent à la poitrine, au cœur, et dans les nerfs peu à peu faussés et détraqués ? Ah ! la pauvre enfant. Et il lui sembla que quelque chose de terrible avait passé, et que la vierge, dans la fleur de sa jeunesse et de sa beauté, se flétrissait entre ses bras.

Alors, se penchant avec une volupté amère, il but sous les baisers les larmes qui coulaient de ses yeux.

— Chère, ne pleurez plus, vous me déchirez le cœur. Quelle folie ! vous vous imaginez être malade? vous ! allons donc ! est-ce possible !

Elle se redressa ; et nerveuse et irritée :

— Moi, je me porte très bien, moi ! je le sais ; ce sont eux qui sont toujours après moi. Qu'est-ce qu'ils ont donc à me tourmenter, à m'examiner, à

me soigner? Ce sont eux qui me feraient croire des choses... — Ils me rendent malade, — dit Frédérique d'une voix brisée.

— Qui, eux?

— Les autres!

Les autres : c'étaient son père, sa sœur, tous les siens, et le docteur Simand avec ses visites régulières.

— Avez-vous confiance en moi? — dit le prince. — J'ai pour ami le docteur Roger. — Frédérique connaissait le nom de l'illustre praticien, dont la renommée était européenne. — Voulez-vous que je lui écrive de venir? Il vous examinera, et mieux que personne il vous rassurera.

— Non! — s'écria Frédérique, — non, je vous en prie, non!

Et on eût dit qu'elle avait peur, et qu'elle sentait déjà fixé sur elle le regard incisif et scrutateur de quelqu'un qu'on ne trompait pas.

— Je vous remercie, — ajouta-t-elle plus doucement, songeant à la grâce généreuse de cette offre, qui eût dérangé pour elle un médecin, qui ne se déplaçait que pour les rois et les millionnaires.

Puis elle eut peur que tous deux ne fussent allés au delà de la vérité, tant s'effare vite la pauvre âme humaine, et avec une gaîte feinte :

— Je suis folle, je crois ; j'étais si heureuse, je ne sais pas ce qui m'a pris. Vous devez me trouver ridicule. J'ai eu des contrariétés aujourd'hui. C'est la faute de Mitka, de mon père! Si vous saviez comme certains jours je suis énervée au milieu des miens!

Je n'ai pas de mère, ma sœur aînée n'aime personne, mon père vit chez sa maîtresse, ma tante Zabeth est une pauvre créature qui ne voit et n'entend rien. Il n'y a que Wilkie qui m'aime. Et je suis toujours seule.

— Et moi, Frédérique, ne suis-je pas là ?

— Vous ?... oh si ! mais tout cela ne vous intéresse pas, pardon !

Alors elle s'aperçut qu'il lui soutenait la taille de son bras, et ayant honte, elle dénoua doucement l'étreinte.

— Pourquoi croyez-vous que ce qui vous touche ne m'intéresse pas ? Vous ne m'aimez donc pas, Frédérique ?

Elle le regarda éperdûment, et soudain se pencha toute en arrière, renversant la tête sur son épaule, afin qu'il l'abritât et la protégeât. Ému, il lui prit la tête et lui baisa la bouche. Défaillante, elle lui rendit ce baiser.

Alors lui, collant avidement leurs lèvres, respira et mordit sa jeune chair, but son haleine chaude, cherchant, avec une horrible et cruelle crainte, s'il sentirait en elle, hélas ! discrète ou aiguë, l'odeur de la maladie et de la mort.

Mais elle ne sentait que la vie fraîche et saine, le souffle de ses lèvres était pur.

« Illusion ! » pensa-t-il. Et il lui dit les douces, les éternelles paroles d'amour, celles qu'on a lues dans les livres et celles que le cœur le moins inventif trouve en ces instants. Et quand ils ne parlaient plus, ils s'entre-baisaient, pour oublier ce court et amer instant d'angoisse.

Ils se berçaient de l'illusion du bonheur, de l'oubli de la vie et de tout, au son de ces paroles vaines et au goût de ces baisers fugitifs.

Le Rêve les enivrait de son mensonge.

Cependant, leurs chevaux, flanc à flanc et d'un rythme égal, les ramenaient vers la maison.

IV

L'impression morbide que Frédérique et le prince avaient ressentie, un instant, dans cette promenade, ils l'éprouvèrent moins vive, le lendemain. Le docteur Simand, à qui seul elle se confia, l'ayant auscultée, ordonna du bromure pour les palpitations ; et les douleurs brusques dont Frédérique avait souffert ne se renouvelant pas, elle cessa momentanément d'y penser, et se livra toute au bonheur d'aimer et de sentir qu'elle était aimée. Sans doute, quand elle se représentait, dans tous ses détails de geste et de parole, leur entrevue, elle éprouvait un malaise à se rappeler l'intervention de la douleur physique et de l'angoisse au milieu de leur idylle amoureuse ; mais ce sentiment désagréable que causent les accidents, vulgaires ou bêtes, se perdit dans l'ivresse confuse de l'amour qu'elle éprouvait.

En allant avec son père et Wilkie, deux jours après, rendre visite à la princesse, elle avait un tel éclat de jeunesse, une blancheur de teint

si rare, de si beaux yeux à l'expression si vive, que le prince, en la revoyant, pensa que c'était folie à lui d'avoir pu croire, un instant, qu'elle fût sérieusement atteinte. Sans doute elle était délicate ; des rhumes négligés exigeaient peut-être des soins et du soleil, mais de là à une de ces affreuses maladies qui ne pardonnent pas, quelle distance ! Quant au court instant d'angoisse et d'hallucination qu'elle avait eu, il le mit sur le compte de la nervosité féminine. Pour en avoir le cœur net, profitant d'un moment où la princesse emmenait Frédérique et Wilkie afin de leur montrer la petite Alyette, couchée et malade de nouvelles crises nerveuses, il demanda à mi-voix, et à brûle-pourpoint, à M. Ylsée :

— Mademoiselle Frédérique paraît souffrante ; qu'est-ce qu'elle a?

— Mais rien, — dit simplement M. Ylsée, — une certaine délicatesse de bronches, et puis des palpitations : elle est si nerveuse, si sensible. Le docteur Simand, qui la soigne, m'a assuré que c'étaient des troubles fréquents chez les jeunes filles et que le mariage ferait passer cela.

M. Ylsée paraissant sincère, le prince se rassura. L'idée que M. Ylsée, par amour paternel, pût se faire illusion, ne lui vint pas ; car le docteur, s'il trompait la jeune fille, aurait-il déguisé la vérité au père? Le souvenir de ce que la scène de la veille avait eu de pénible s'atténua donc dans sa mémoire, et quand, suivant la princesse, Frédérique rentra dans le salon, le prince l'admira et ne pensa plus qu'au plaisir de la voir, si gracieuse, et

d'une simple et charmante distinction dans sa robe qui lui allait à ravir.

Et le prince comparait la beauté pure, chaste et calme de la princesse avec la joliesse éclatante de Frédérique, la vie frémissante qui couvait en elle, ce quelque chose de doux et d'ardent, de rêveur et de passionné qui était son charme. A travers les propos polis de la conversation, la dînette d'un thé accompagné de sandwichs, il suivait à la dérobée les sourires qui montraient les dents de Frédérique, les expressions mobiles qui glissaient comme des nuages ou des coups de soleil sur sa physionomie changeante, les paroles aux inflexions caressantes qu'elle prononçait ; et il était tellement sous le charme qu'il oubliait parfois que la princesse pouvait s'apercevoir et s'inquiéter de l'attention qu'il prêtait à la jeune fille.

Pour trouver un moyen de l'entretenir, il prétexta le désir de montrer à M. Ylsée deux chevaux qu'il voulait acheter, — en attendant qu'il eût fait venir les siens de France, — et qui étaient à l'essai dans son écurie. M. Ylsée et lui descendirent au jardin, accompagnés de Frédérique qui, arguant de son goût pour les chevaux, saisit la balle au bond, voulut voir aussi, tandis que la princesse et Wilkie, restées à la fenêtre, regardaient sortir de l'écurie les deux bêtes, que des palefreniers tenaient en main.

Et pendant que M. Ylsée, très attentif, en arbitre, examinait les chevaux à l'encolure, au garrot, à la croupe et aux pâturons, et les regardait marcher et trotter, le prince et Frédérique échangeaient, sans

en avoir l'air, de brefs propos, en coupant leurs apartés à voix basse, de réflexions à voix haute.

— Comment allez-vous aujourd'hui? — demandait le prince.

— Très bien, — disait Frédérique. — J'ai été bien folle, l'autre jour.

— Vous m'avez fait peur, — dit le prince en souriant.

— Cela ne m'arrivera plus.

— Quand ressortirons-nous ensemble? dit-il.

Ils convinrent d'un jour, et M. Ylsée les entendant, rappela au prince sa promesse de déjeuner. Il consentit pour ce jour-là, à venir, sans cérémonie, à cheval et seul, car la princesse ne voudrait pas quitter l'enfant malade.

Puis M. Ylsée ayant conseillé l'achat des chevaux, jugés bons, il remonta prendre congé.

La voiture qui les avait amenés les mena, sur l'ordre de M. Ylsée, jusqu'à la porte du Cercle, où elle le déposa, disant qu'il ne dînerait pas, et là il quitta ses filles, que la voiture ramena à la campagne.

— Eh bien, chérie, — demanda Wilkie, dès qu'elles furent seules, — es-tu contente?

— Ah! Wilkie, — répondit Frédérique, — pourquoi me demandes-tu cela? Je ne devrais pas te répondre. J'ai honte. Tu es si enfant encore.

— Quel mal y a-t-il à cela? — dit Wilkie avec une absence ingénue de sens moral, — c'est tout simple.

— Le prince viendra lundi, — dit Frédérique, — déjeuner à la maison; ensuite nous monterons à

cheval, et tu voudras bien ne plus te sauver comme la dernière fois.

— Moi? — dit Wilkie faisant l'étonnée ; — mais pourquoi ne veux-tu pas me croire? Je t'assure que je m'étais trompée de jour : je croyais que c'était mercredi, et que miss Fowler m'attendait.

— Bien, bien, — dit Frédérique, — on vous connaît, petite menteuse.

— Ah ! Frédérique, est-ce que tu étais si fâchée que ça de rester seule avec lui, là, sincèrement ?

— Parle d'autre chose, — dit Frédérique, — c'est mal.

Mais un haussement d'épaules insouciant et un sourire moqueur de Wilkie lui répondirent. L'enfant terrible se blottit contre elle ; Frédérique sentit la douce chaleur de sa chair. Et Wilkie lui dit d'un petit air rêveur :

— Tu ne sais pas, Rika, je crois que je suis amoureuse aussi ?

Frédérique sursauta, effarée :

— Qu'est-ce que tu dis là !

— Oui, comment est-on quand on est amoureuse ? On pense continuellement à quelqu'un ; on voudrait savoir tout ce qu'il pense, tout ce qu'il faisait. Eh bien, c'est cela que j'éprouve ; seulement, — dit-elle avec mélancolie, — jamais je ne connaîtrai mon amoureux.

— Pourquoi ? — dit Frédérique stupéfaite.

— Parce qu'il est mort, — dit Wilkie en baissant la voix. — C'est M. de Fonbonne que j'aime.

— Comment, mais es-tu folle ?

— Non, — dit Wilkie en secouant gravement la

tête, — il était beau, jeune, c'était un poète, — fit-elle avec une certaine emphase ; — et il a été dédaigné par celle qu'il aimait, et il en est mort. Eh bien, moi, je l'aime pour cette femme qui ne l'aimait pas. Hier, tu n'as pas remarqué, j'étais toute en noir, même que Mitka s'est étonnée. Je ne l'ai pas dit, mais je portais le deuil de M. de Fonbonne, oui, pour cette femme qui ne l'a pas porté et qui est allée rire et danser au bal.

Frédérique dirigea sur l'enfant un regard long et pénétrant, et s'effraya en pensant à ce qui attendait dans la vie cette précoce amoureuse, ce joli être qui ne savait qu'aimer, qui n'avait que l'intelligence du cœur. Puis, sous le regard clair de l'enfant, elle se sentit rougir. Aimer un mort, était-ce beaucoup plus déraisonnable que d'avoir, comme elle Frédérique, aimé deux ans une ombre, un souvenir ? Et n'était-ce pas moins dangereux que cet amour, réalisé aujourd'hui, qui, elle le sentait, l'emportait toute sans résistance vers l'inconnu ?

V

C'était le soir, dans la maison que le prince et la princesse occupaient provisoirement, en attendant que la villa Hastings fût prête : le prince y avait mis les tapissiers afin d'en compléter l'ameublement riche et banal de villa meublée, par des tentures et des tapis de prix, qui y missent un sentiment de propriété et de chez soi.

Le prince et la princesse se tenaient dans la chambre de leur petite fille malade.

Tous deux regardaient l'enfant, — dont l'étrange physionomie vieillotte portait la ressemblance du prince, — sa figure d'une pâleur de cire, le cerne énorme de ses yeux, et son sommeil, ce lourd sommeil des êtres que la maladie abat, après les veilles et les insomnies fiévreuses. Une grande douleur se marquait sur le visage de la princesse, et une pitié mêlée de mécontentement et d'ennui sur le visage du prince, comme s'il éprouvait une

sorte de mauvaise honte devant ce petit être de fin de race, énervé et débile, alors qu'il eût rêvé des enfants forts, beaux et nombreux, et que la princesse, après une fausse couche, ne lui avait pu donner que ce triste rejeton.

Le docteur Simand venait de sortir, après s'être fait attendre toute la journée, bien qu'on l'eût envoyé chercher deux fois.

— Ce médecin me déplaît, — dit le prince. — Si vous voulez, Clotilde, nous en changerons.

— Il a l'air d'un honnête homme, dit celle-ci.

— Oui, mais il est mal élevé. Je sais que certains médecins affectent une indépendance plébéienne envers les clients riches ou titrés ; mais ceux-là je les renvoie aux malades pauvres. Nous prendrons le docteur Harwel, qui soigne la colonie anglaise.

— Comme il vous plaira, — dit la princesse. La femme de chambre étant rentrée, la princesse sortit et passa dans le petit salon où elle se tenait ordinairement. Le prince la suivit. Au ton de sa femme, à son attitude, à quelque chose d'indéfinissable et de subtil qu'il devinait plus qu'il ne le sentait, une intuition lui disait que celle-ci n'était pas dans son état de calme ordinaire, et que d'autres causes que la santé de l'enfant provoquaient chez elle cette sorte de tension nerveuse qu'il connaissait bien, pour la lui avoir vue aux mauvais jours, lors de l'incident Clara Bellie.

Il pensa bien que la princesse avait quelque léger motif, de vagues soupçons de jalousie, et pour qui, sinon pour Frédérique Ylsée, qu'elle avait vue deux fois en cinq jours, assez, avec son ins-

tinct de femme, pour éprouver à son égard une sympathie ou de la méfiance, et à qui elle savait que son mari, dès le lendemain de son arrivée, avait rendu visite. Cependant était-ce suffisant pour l'induire en méfiance? Il voulut savoir à quoi s'en tenir, et s'assit auprès de la princesse, qui, sous l'abat-jour lumineux, s'était mise à tricoter de ses blanches mains des brassières de laine pour les enfants pauvres. Cette habitude, dont l'intention généreuse ne sauvait pas ce que l'exécution avait d'un peu puéril, déplaisait cordialement au prince, ce soir plus que d'habitude. Cependant, d'un air très aimable :

— Qu'avez-vous, ma chère Clotilde?

Elle leva la tête, sans que ses doigts cessassent leur travail, et, ses beaux yeux étonnés, ses lèvres souriantes, mais mélancoliques, elle dit :

— Moi, rien!

— Si, vous êtes triste, inquiète, Traitez-moi en ami, dites-moi franchement ce qui vous préoccupe.

La princesse avait baissé les yeux sur son ouvrage; il sembla au prince que ses doigts tremblaient légèrement.

— Clotilde, n'avez-vous plus d'amitié pour moi? n'avons-nous pas convenu qu'aucun malentendu à l'avenir ne s'élèverait entre nous, que vous auriez toute franchise pour me dire ce qui peut vous déplaire?

La princesse déposa son ouvrage sur la table, et regardant son mari en face :

— Je ne vous comprends pas, — dit-elle paisible-

ment; mais sa voix douce s'était, un rien, altérée. Le prince perçut l'invisible fêlure du cristal.

Il prit les mains de la princesse; elle les dégagea.

— Vous voyez bien que vous avez quelque chose !

— Pourquoi vous le dirais-je ? — dit la princesse; gardez vos secrets, moi les miens.

—Moi, des secrets, Clotilde ? j'en ai si peu que je vais vous dire ce qui vous tourmente.

— Je ne vous demande rien, — fit-elle vivement.

— Mais moi, moi qui n'ai pas de secrets, je veux vous le dire, Clotilde, et vous gronder. Pourquoi manquez-vous de confiance en moi ? Pourquoi êtes-vous jalouse?

— Moi! — fit-elle avec une hauteur blessée, un : — Moi ! qui fut comme une explosion.

Puis avec un accent glacé :

— Vous vous trompez étrangement, mon ami, de croire que je sois jalouse aujourd'hui. J'ai pu l'être, je ne le serai plus.

— Et cependant vous souffrez, Clotilde ?

— Que vous importe? dit-elle.

— Enfant, enfant que vous êtes, — et le prince lui passant les bras autour de la taille, lui baisa les yeux et le front; mais des pleurs, sous ces caresses, jaillirent des yeux de la princesse, et d'une voix basse et enflammée :

— Je ne devrais pas être traitée comme une maîtresse, pourquoi m'avilissez-vous?

Le prince alors se mit à protester, et ses baisers se faisaient plus tendres. Il reprit tout ce qui

avait pu, depuis leur arrivée, motiver la jalousie de la princesse, et il lui démontra à l'évidence que ses soupçons à l'égard de cette jeune fille étaient vains, ne reposant sur rien, et par conséquent injustes. Et il lui répétait :

— Je vous aime, Clotilde, vous êtes ma plus chère et ma meilleure amie, vous êtes ma femme, celle que mon cœur a préférée à toutes. Chère, pourquoi empoisonner votre vie? pourquoi craindre et suspecter? N'est-il pas plus digne de vous et de moi de ne mettre en commun que ce qu'il y a d'élevé et de noble dans la vie? Laissons ces querelles aux bourgeois, la princesse d'Ancise ne devrait pas être jalouse hors de propos.

Et il lui disait tendrement cent autres choses, quand la princesse, ayant essuyé ses yeux, lui dit, avec beaucoup de dignité.

— Vous parlez bien, Daniel, mais vous me convaincrez mal. Laissons cela. Si je me suis plainte une fois, croyez que je ne vous importunerai plus. Vous êtes libre!

— Allons, Clotilde, vous êtes folle! — Et un peu d'impatience et d'irritation venait au prince, de cette obstination résignée.

— Daniel, je vous en prie, finissons. Je vous le répète, vous êtes libre, — dit-elle en se dégageant et en se levant. Et comme il insistait : — Tenez, — dit-elle, avec un accent amer, — brisons-là, je vous dirais ce que je ne veux pas dire. Vous faites votre métier d'homme en me trompant avec des mots, mais si vous continuiez, je sens que...

— Dites, — fit le prince avec un sourire.

— Je vous mépriserais, — dit-elle tout bas.

Il s'inclina, et alla prendre son chapeau et ses gants. Une séparation après une querelle a toujours quelque chose de poignant, il semble qu'elle sera éternelle. La princesse le sentit, et elle eut peur, sans savoir de quoi. Si ses soupçons, dont elle ne put dire ce qui les motivait, étaient faux? Si elle avait calomnié le prince? Mais non, un secret pressentiment l'avertissait que cette étrangère, Frédérique Ylsée, serait la cause d'un grand malheur.

— Bonsoir, Clotilde, — dit le prince avec un ton d'indifférence aisée, — la nuit porte conseil. A demain.

Elle faiblit, et une expression de pardon passa sur son visage; il devina et s'approchant d'elle, les lèvres près de son oreille, et lui mettant son haleine dans le cou, son beau cou d'une blancheur de lys :

— Clotilde, murmura-t-il, songez donc que je vous aime!

Et elle se sentit étreinte, mais se raidissant, inflexible, avec une amertume vengeresse :

— Laissez-moi, dit-elle, je ne suis pas de celles qu'on trompe avec des caresses.

Et pudique et fière, avec un air de reine, de ces reines vierges que l'on voit sur les vitraux des primitifs, elle sortit.

— Taratata! taratata! — chantonna le prince entre ses dents, avec un dépit enfantin; et il s'en fut au théâtre, où il rencontra M. Ylsée, qui le présenta à sa maîtresse. Tous deux soupèrent chez la danseuse, avec une de ses amies, qu'il ramena chez elle. Et le prince rentra chez lui, à trois heures du

matin, ayant, par un de ces mille adultères d'une heure où la chair seule est en jeu, trompé à la fois la princesse et Frédérique Ylsée.

« Demain, pensa-t-il, ma femme sera plus calme, et je la persuaderai. »

C'est en effet ce qui eut lieu; mais la princesse fut-elle dupe de ces mensonges dorés? ou fut-il dupe lui-même de l'attitude calme et rassérénée de la princesse? — Ils ne le surent ni l'un ni l'autre, ce soir-là.

VI

Le hamac de Frédérique se suspendait entre deux arbres, tout au fond du jardin, en un rond-point ombreux et solitaire, où une table et des fauteuils de jardin s'offraient aux lectures, aux rêveries et aux siestes. Frédérique, par cette belle après-midi s'en venait seule, en robe blanche et en cheveux, s'arrêtant pour cueillir des roses, dont sa fine main, gantée de suède jusqu'au coude, brisait d'un coup sec la tige armée d'épines. Elle se protégeait du soleil avec une ombrelle rouge dont les reflets baignaient sa figure d'une lueur rose. Arrivée au hamac, elle ferma l'ombrelle, la déposa avec les roses sur la table, et, se hissant avec agilité dans un renversement du corps qui montra, le temps d'un éclair, ses bas de soie noirs, elle s'étendit dans le hamac, au milieu de ses jupes sur lesquelles elle ramena, d'un mouvement de pudeur, sa robe jusqu'aux chevilles; après quoi elle se laissa bercer aux oscillations de pendule du hamac, les yeux au ciel, à demi pâmée dans la

tiédeur du jour, sentant, avec un plaisir d'enfant et un léger et agréable malaise, le filet, dont les mailles l'enserraient prisonnière, peu à peu se tendre et s'immobiliser.

Frédérique ferma les yeux, avec une vague envie de dormir. En elle-même, mentalement, elle chantait : « Demain! Il viendra demain! Je le verrai demain! » Et elle pensa que si elle était fée, elle ordonnerait qu'il lui parût là, tout à coup, par enchantement. Elle ouvrit les yeux, comme si elle avait pu croire que son enfantin désir se fût réalisé. Ne voyant personne, elle les referma et se dit : « Dormons, afin de rêver de lui! » Peu à peu elle tomba dans une sorte de rêverie qui n'était ni le sommeil ni l'éveil, mais une sorte de langueur exquise où elle ressassait ses souvenirs; ils lui tintaient dans l'âme comme un son de cloche obsédante et douce; et les bruits mourants du vent et des êtres, des choses, les parfums des fleurs, lui arrivaient vagues et plus subtils. Elle éprouvait un bien-être infini, une détente de tout son corps, cette légèreté que l'on a dans les jours purs qui succèdent aux pluies et aux orages. Et l'évocation de son ami, de sa personne, de sa présence non loin d'elle, la certitude de le voir, la conscience de leur amour, se mêlaient à tout ce qu'elle éprouvait, au point que cette sorte de pensée fixe semblait contenir toutes les autres. Parfums et bruits doux, couleurs qui se reflétaient en ses yeux clos, étaient autant de nuances, de formes de leur amour. Bientôt il lui sembla, son souhait se réalisant, sentir auprès d'elle une présence invisible.

Sans doute il pensait à *elle* en ce moment, et c'était sa pensée à *lui* dont elle sentait la caresse sur son front. Et elle descendait peu à peu en des limbes heureuses, elle ne sentait plus son corps, elle n'était plus qu'une âme qui rêvait, en une sorte de lueur, en cette sorte d'ombre lumineuse, où vaguent sans voir les yeux fermés au soleil. — Dans cette paix, un très léger, léger bruit de pas, lentement, lentement frôlait le gravier : une présence se devinait. Ah! si c'était lui? Et Frédérique se gardait d'ouvrir les yeux, afin que la vue de Wilkie ne détruisît pas son rêve. Et elle s'immobilisait, pour lasser l'attente de celle qui était là. Mais cette présence s'imposait; Frédérique devinait des yeux fixés sur elle ; et quelque chose d'indéfinissable, une intuition lui firent penser : « Non, ce n'est pas Wilkie, mais qui donc? » Brusquement, elle ouvrit les yeux et poussa un petit cri.

Le prince était là, devant elle.

Elle devint toute rouge.

— Je vous ai fait peur? — demanda-t-il souriant.

— Non, vous m'avez surprise; mais comment êtes-vous là? Qui vous a dit...

— Personne, — dit gaîment le prince, — je suis entré comme un voleur.

— Par où donc?

— J'ai passé de mon jardin dans le vôtre.

Frédéric le regarda étonnée comme s'il eût passé par dessus le mur, et dit :

— Mais comment avez-vous fait?

— Devinez?

Aussitôt elle se rappela que les deux jardins de

la villa Hastings et de la villa Clives communiquaient, elle l'avait oublié, par une petite grille en fer, perdue au delà d'un dédale et cachée derrière des massifs touffus, le long des plates-bandes où jamais personne ne passait, depuis qu'on y avait découvert et tué une vipère noire.

— Ah! — dit-elle, — la porte verte, mais elle est condamnée?

— J'ai sauté par dessus, — dit le prince, — comme un écolier, mais rassurez-vous, je sortirai par la grande porte.

Il vit Frédérique rougir excessivement, non de cela, mais parce qu'enfermée dans le hamac, elle se demandait comment elle pourrait en descendre sans indécence; et en même temps, par convenance, elle n'osait y rester étendue; elle jeta sur le sol un regard de détresse que le prince comprit.

— Vous voulez descendre? — dit-il, — c'est bien facile.

Et avant qu'elle eût fait un geste ou dit un mot, il la prit à deux bras sous la taille et sous les genoux, l'enleva comme une plume et la déposa à terre; d'un mouvement effrayé elle s'était cramponnée à lui, et il sentit la douce chaleur de son corps.

— Merci, — dit-elle confuse, en portant instinctivement les mains à ses cheveux, dont elle rajusta le peigne d'écaille. — Mais tout cela ne me dit pas comment vous m'avez trouvée ?

— C'est bien simple, je vous ai cherchée. Je faisais en moi-même le vœu de vous rencontrer tout d'un coup, au détour d'une allée, et ce vœu s'est

réalisé; je vous ai vue posée en l'air comme un oiseau, et j'ai eu peur de vous réveiller. Car vous dormiez!

— Oh! non, — dit Frédérique, songeant que son vœu, à elle aussi, de le voir apparaître soudainement, venait de se réaliser, et tout heureuse de cette rencontre de leurs désirs.

— Vous n'étiez pas triste ? ni fatiguée?

— Non ! non ! — fit Frédérique en secouant longuement la tête, avec un sourire.

— A quoi pensiez-vous alors? — demanda-t-il, n'osant dire : — à qui?

Elle rougit de nouveau et, sans répondre, elle lui tendit la touffe de roses qu'elle avait cueillies.

Il les respira, les baisa et les lui rendit silencieusement; elle les porta à ses lèvres, les respira longuement et y prit le baiser qu'il y avait mis. Ému de ce joli geste :

— Ah! que je vous aime, Frédérique, — murmura le prince. Et avec une effusion soudaine :

— Votre charme est tout de bonté vraiment; tout ce que vous faites est gracieux; votre beauté a quelque chose de si doux qu'elle attendrit. Rien qu'à vous voir, on devine combien vous êtes bonne, intelligente, ouverte à toutes choses...

Elle le regardait avec une expression singulière, des yeux charmés, comme surprise ou incrédule; mais il devinait qu'elle ne l'était pas ; et il reprit, presque bas, en la regardant bien les yeux dans les yeux, comme s'il priait une madone:

— Je n'ai jamais vu de jeune fille qui vous ressemblât. Toutes celles que je connais, on dirait

que leur âme ne s'est pas ouverte, tandis que vous..... pardonnez-moi si je vous offense, vous avez la grâce virginale d'un enfant, et avec cela je vous devine si femme, si vraiment femme, par le cœur et l'esprit, et si tendre aussi, si frémissante, une sensitive en fleur. Mais je ne puis exprimer mes pensées, car ce que je ressens est infini comme vous; je sais seulement que je vous aime tout entière et que je voudrais mourir pour vous le prouver. Je vous aime, Frédérique!

Elle tenait les yeux baissés.

— Puissé-je vous plaire! — dit-elle en les levant avec timidité. — Je ne suis qu'une pauvre fille qui n'ai plus pensé qu'à vous, depuis le jour où je vous ai vu.

— Chère!... Chère!... — dit-il ému.

Et il lui prenait les mains, n'osant, comme l'autre jour, à cheval, lui baiser le visage; la gravité de leurs paroles donnant comme une pudeur à ses lèvres et lui inspirant un respect plus grand pour elle. Il éprouvait aussi un sentiment nouveau : de la pitié pour sa faiblesse, la sachant de santé si fragile.

— Marchons, dit-elle.

Et par les allées, lentement, elle au bras du prince, ils allèrent; les arbres très touffus, les massifs les abritaient en cette partie du jardin où personne n'allait jamais; et peu à peu, il la conduisit devant la petite porte verte, qui séparait les deux jardins, et qui, depuis longtemps qu'elle ne servait pas, s'était rouillée.

— Voyez, — dit le prince en étendant le bras,

— ici commence mon empire, là finit le vôtre. Apercevez-vous ce pavillon, tout près ? c'est là que j'installerai ma bibliothèque et mon Erard : ce sera mon cabinet de travail ; à côté, sera l'atelier de Reynolds, le statuaire. Ne viendrez-vous pas m'y voir? j'aurais tant de joie à vous entendre chanter, car vous aimez la musique, comme moi : nous jouerons du Wagner ; vous l'aimez, n'est-ce pas ? Oui, je le sais.

— Qui vous l'a dit? — demanda vivement Frédérique.

— Quelqu'un qui vous aime bien, dit-il.

Et après un temps :

— Madame Karlsen, sur le bateau. Et elle m'a dit bien d'autres choses. Chère intelligente, je vous connais mieux que vous-même, à présent. N'est-ce pas que vous viendrez?

Frédérique dit :

— Vous parlez comme si nous étions seuls au monde.

— Eh bien?

— J'ai des parents, et... vous aussi!

— Que craignez-vous donc?

— Oh! rien, — fit-elle avec mélancolie, — pas même de perdre mon honneur aux yeux des autres et de passer pour votre maîtresse ; car tout le monde le dira. Mais que m'importe? Nous n'avons rien à nous reprocher, nous ne faisons pas de mal. Et cependant, — dit-elle avec une tristesse prophétique, — sans le vouloir nous ferons souffrir les autres, et ils nous feront souffrir.

— Ne pensez point cela, dit-il. Laissons les

autres. Est-ce qu'ils nous comprennent? Que nous sont-ils? Il n'y a que nous, — dit-il avec un égoïsme d'amoureux, — il n'y a que vous et moi au monde!

— Vous ne direz point cela à madame d'Ancise, — dit Frédérique en hochant pensivement la tête. — Ne sera-t-elle pas jalouse? Ne l'est-elle pas déja? A sa place, je le serais.

— Quand elle le serait, Frédérique, cela ne m'empêche pas d'être auprès de vous, — dit le prince avec un sérieux mêlé de réflexion. — Ne vous préoccupez pas de cela. C'est la vie! Laissons dire et laissons faire. Nous pouvons, croyez-moi, nous faire dans notre amour un bonheur assez grand pour réparer l'injustice des autres, et des heures assez douces et un abri assez sûr pour oublier tout le reste. Si j'avais la clef de cette porte, — dit-il d'un ton plus léger, — je vous offrirais de vous conduire jusqu'au pavillon et de vous le montrer; car je veux l'orner afin de vous plaire. Voyez comme les visites vous seront faciles : il est tout près de nous et loin des deux villas; personne n'y viendra que vous. Ce sera notre paradis, et Reynolds nous gardera comme un gros bon chien. Allons, souriez, belle amie. A quoi pensez-vous donc?

— Il me semble que tout cela est un rêve, — dit Frédérique. — Etes-vous bien là? Est-ce que je suis moi? Combien durera cette illusion? Oh! — fit-elle en voyant le prince faire un geste, — ne croyez pas que je regrette rien ou que je calcule l'avenir. Seulement, je suis une songeuse; j'ai vécu longtemps

avec mon rêve, et la réalité me trouble. — Je m'y ferai, — dit-elle après une pause.

Et elle tendit sa main afin que le prince y mît la sienne. Alors, elle étreignit cette main, et avec une gratitude et une tendresse charmantes, elle la porta à ses lèvres.

— Que faites-vous? — fit-il, remué tout au fond du cœur, dans sa vanité d'homme et sa réelle tendresse. — C'est à moi à me mettre à vos genoux!

— Chut! — dit Frédérique, un doigt sur ses lèvres; et un bruit se fit entendre.

Le prince, d'un bond, avec l'agilité d'un sportmann assoupli à toutes les gymnastiques du corps, s'enleva des poignets et franchit la grille; puis, riant, ce qui ne lui arrivait jamais, et donna une expression toute jeune à sa physionomie, il questionna des yeux Frédérique. Un trot de cheval sonnait dans la grande allée.

— C'est Mitka qui rentre. A demain, dit-elle.

— A demain.

Et comme les princesses prisonnières, elle passa sa main à travers les barreaux, et il la couvrit de baisers qui brûlaient Frédérique, comme s'il l'eût baisée par tout le corps.

VII

Quelques jours s'étaient écoulés. Le prince et la princesse s'étaient installés à la villa Hastings, avec un train de maison fort simple; car ils ne comptaient pas recevoir et ne voulaient voir personne. Un chèque de dix mille francs que la princesse, le lendemain de son arrivée, envoya aux pauvres de la ville et de l'archevêché, fut le seul trait qui signala leur présence.

Dans le pavillon d'été, qu'entourait un grand bouquet d'orangers en fleur, de faux poivriers et d'oliviers, après le déjeuner, le prince et Reynolds, arrivé de la veille au soir, fumaient leurs cigares.

La pièce du rez-de-chaussée où ils se trouvaient assis dans de grands fauteuils de paille, était tapissée de nattes de Chine; des divans en faisaient le tour, un grand piano d'Érard en coupait le fond, des étagères portaient des bibelots précieux ou des livres choisis, et quelques tableaux se suspendaient au mur. Une portière se relevait sur la chambre voisine, derrière laquelle une tenture pendante

masquait une pièce où était un lit, et un cabinet de toilette, s'il convenait au prince d'y coucher ou d'y installer un ami. L'atelier de Reynolds était à côté, dans un hall vitré; mais le statuaire avait son logement dans la villa. Par la fenêtre ouverte entrait le parfum des orangers.

Il régnait, entre le prince et Reynolds, un de ces longs silences d'amis qui ont trop de choses à se dire, ou qui en retardent, par un secret plaisir silencieux, la confession.

Reynolds était un homme court, large, aux épaules et aux bras de lutteur. Sa tête énorme, bossuée au front, avait des traits comme déformés et grossis; une barbe de fleuve lui coulait sur la poitrine. Il ressemblait, en plus humain, au *Moïse* de Michel-Ange. En cette face austère, profonde, deux grands yeux bleus d'enfant rêvaient. Le prince, qui, à l'encontre des gens riches et titrés, protecteurs et Mécènes plus ou moins snobs, plaçait bien ses admirations, et qui avait tout un groupe d'amis parmi les écrivains et les artistes, non tant les plus célèbres que les plus rares et les plus exquis, avait autant d'amitié pour Reynolds que d'enthousiasme pour son génie; car le sculpteur en avait; et depuis, sa gloire l'a confirmé.

Reynolds, pensant que c'était peut-être à lui de rompre le silence, se tourna vers le prince, et lui dit, en secouant la cendre de son cigare :

— Eh bien? comment se porte votre Ennui.

— Je ne m'ennuie plus, — dit le prince, — j'ai bien changé; c'est à croire que je redeviens enfant et amoureux, comme à quinze ans. Ah! la charmante

fille, Reynolds, elle vous plaira, j'en suis sûr. J'espère qu'elle viendra tout à l'heure, vous la verrez. Elle a je ne sais quoi qui émeut, qui charme, qui pénètre, un éclat de vie et d'âme qui inquiètent presque, comme ces belles choses fragiles, dont la durée est incertaine. Ce qu'elle m'inspire est indéfinissable : il y a là de l'ivresse et de l'angoisse, quelque chose qui me brûle le sang et me donne des envies de violences, et en même temps un sentiment inanalysable qui me serre le cœur et qui fait que j'ose à peine la prendre dans mes bras. J'ai comme l'impression d'un amour fugace, rapide, de quelque chose d'ardent, d'éphémère comme une flamme. Mais me comprenez-vous, Reynolds? je me comprends à peine moi-même.

— Vous pouvez la voir souvent? et facilement?

— Oui, nous sortons à cheval; son père, ou le plus souvent sa sœur Wilkie l'accompagne, mais nous nous voyons aussi dans son jardin, à un passage que je sais, et dont j'ai la clef; nous nous voyons encore à Alger, où elle va voir une vieille amie malade.

— Et personne n'a de soupçons? Sa famille?

— Oh! je suis au mieux avec son père; c'est un viveur dont la conscience est engourdie par l'ivresse, — car chez sa maîtresse il se grise comme un Anglais, — et surtout par la morphine. Elle a une sœur, une assez vilaine bossue à qui je fais la cour en plaisantant et qui me fait assez mauvais visage; quant à la petite sœur et à la tante, j'en fais ce que je veux. D'ailleurs, Frédérique est

étrangère, elle vit très librement, elle flirte sans que cela choque. Et puis, nous sommes à une heure d'Alger, en pleine campagne, et nous ne recevons pas d'indiscrets.

— Mais... la princesse? — dit Reynolds.

A ce moment, une femme à pas furtifs se glissait près de la fenêtre, où, cachée par un massif, elle pouvait entendre la conversation; elle se tenait immobile et le haut du visage caché dans sa main, comme si elle avait honte d'écouter là.

— La princesse, — dit le prince, — elle est fort occupée avec Alyette, l'organisation de la villa et ses visites à l'archevêché, car elle s'occupe avec Monseigneur des missions religieuses en Afrique et du rachat des esclaves. — Et une nuance presqu'insaisissable d'ironie accompagnait le ton de cette phrase.

— J'aurais cru la princesse plus méfiante, dit Reynolds.

— Elle l'a été tout d'abord, — dit le prince, mais je l'ai rassurée — et cela fut dit avec une grâce de cynisme qui sauvait ce qu'avait de trop choquant la duplicité maritale du prince. — D'ailleurs, dit-il d'un ton calme, je suis décidé à ne plus sacrifier mes sentiments à la jalousie de ma femme. Elle comprendra que tout en ayant beaucoup d'amitié et de respect tendre pour elle, je puisse aimer d'autres femmes, sinon... — il parut hésiter, mais il reprit aussitôt : — elle comprendra ou elle pliera.

— Madame d'Ancise ne pliera pas, — dit le statuaire, d'un ton où perçait le regret de ces luttes probables.

— Elle pliera, mon cher ami, elle fera comme les femmes de son monde, elle sourira à Frédérique, elle la recevra, tout en la détestant peut-être, mais elle n'empoisonnera pas, comme une bourgeoise, ma vie de tous les instants, par des silences, des allusions ou des querelles. J'ai été trop faible lors de l'aventure de Clara Bellie. Je ne sacrifierai pas Frédérique, non ! — dit le prince, en élevant un peu la voix, avec une certaine chaleur irritée, — je ne la sacrifierai à personne ! — D'ailleurs, — fit-il d'un ton froid, en homme à qui pèse la rancune d'une situation fausse — en mettant les choses au pis, si l'*on* m'ennuie, si l'*on* me pousse à bout, j'enlèverai Frédérique et je partirai avec elle !

Le prince n'en avait pas l'intention, mais il est des forfanteries qu'on se permet, même devant son meilleur ami.

— Et votre femme ? — dit Reynolds avec reproche.

— Il y a le divorce — dit le prince, qui n'y songea qu'en inventant cette réponse, et non sérieusement.

Mais le mot imprudent fit balle ; et la femme qui écoutait derrière la fenêtre le reçut en pleine poitrine ; elle chancela et se cacha le visage dans ses mains.

— Et l'enfant ? — reprit après un silence Reynolds, qui n'était dupe qu'à demi.

— L'enfant ?... Eh bien, l'enfant... — et le prince se levant alla et vint par la chambre — Après ?... il lui restera sa mère. Tenez, Reynolds, penser à cela

m'énerve, il sera toujours temps ; parlons plutôt de Frédérique.

— Quelqu'un nous écoute ! — dit Reynolds.

Le prince se jeta vers la fenêtre, mais il ne vit rien :

— Quelque chat sauvage, — dit-il. Cependant il ferma la fenêtre.

Celle qui écoutait s'était sauvée derrière le mur ; lentement elle s'éloigna, trébuchant comme blessée ; elle gagna un banc à l'écart, perdu au milieu des feuilles ; et là, s'y laissant tomber, la princesse d'Ancise sanglota, comme une pauvre femme.

Là-bas, la conversation simple et cruelle continuait : le prince allait et venait, Reynolds se rongeait les ongles.

— A quoi pensez-vous ? — dit le prince, agacé par ce geste.

— Je crois que cela vous mènera loin, — dit Reynolds, — vous perdrez cette pauvre fille.

— Oh ! mon cher, à une certaine hauteur de rang et de fortune, on ne perd personne ; c'est bon pour les filles pauvres que leur père maudit, dans les feuilletons du *Petit Journal !*

Reynolds secoua la tête d'un air de doute.

— D'ailleurs, nous parlons là comme si Frédérique était ma maîtresse ; elle ne l'est pas, elle ne veut pas l'être, je ne lui demande pas de l'être — (en cela, le prince ne disait pas la vérité, car âprement il désirait posséder Frédérique). — Tant, reprit-il, qu'elle n'est pas ma maîtresse, où est le mal ? et puis quand même, y a-t-il un bien et un

mal? C'est bon pour les niais! — dit le prince, en qui l'hérédité princière avait mis, bien qu'il le cachât, un sentiment de supériorité sur les autres hommes, et qui ne reprochait point au chef de sa famille, Napoléon le Grand, d'avoir aimé incestueusement ses sœurs.

— Oh! — dit Reynolds, — cela ne se discute point. Vous aimez, vous sentez, vous vivez avec toute la concentration d'une idée fixe. C'est comme cela, il n'y a rien à dire ; ce n'est pas à moi ni à personne de vous conseiller, car vous savez ce que vous *devez* faire, et cependant vous savez, et moi aussi, que vous ferez tout le contraire. Au moins, tâchez d'être heureux, puisque c'est ce genre de bonheur que vous poursuivez.

— Mais vous, Reynolds, n'avez-vous donc jamais connu ce bonheur?

— Je n'ai connu que le travail, — dit le statuaire, d'une voix simple et grave. — Mais moi, je suis un primitif, — ajouta-t-il en souriant, — je n'entends rien à vos complexités modernes.

— Ah! Reynolds, la seule joie, la seule est d'aimer et d'être aimé.

— C'est fort possible, — dit le sculpteur pensif. Il ajouta : — Il me tarde de déballer mes outils, le sang me tourmente quand je reste les bras croisés.

— Eh bien, passons chez vous, dit le prince.

La princesse ne pleurait plus. Les yeux fixes, raidie dans sa douleur, elle songeait à sa vie définitivement brisée cette fois.

« Je l'ai trop aimé, se disait-elle avec accable-

ment. Cela devait arriver. L'homme qui m'a trompée pour une fille; une fille ! — se répéta-t-elle, avec l'horreur pour tout ce que ce mot lui représentait d'ignominieux, — ne devait pas s'en tenir là ! A présent, il aime cette jeune fille, il ajoute à l'adultère la séduction d'une enfant, à qui il ne pourra donner aucune réparation. Ah ! si ! — pensa-t-elle en frissonnant — il peut l'enlever et l'épouser, après un divorce. Un divorce ! se dit-elle, et à l'idée de son nom traîné par un scandale public dans la boue, de l'affront que lui ferait le prince la répudiant, elle et son enfant, elle se sentit mourir de désespoir et de honte.

» J'aurais dû paraître à ce moment, fit-elle, me montrer devant lui. Eût-il osé les répéter, ces mots affreux ? Mais c'était mal à moi de l'écouter, de surprendre, en collant l'oreille aux murs, la confirmation de mes soupçons, et comme je sentais que je faisais mal, j'ai eu honte et me suis enfuie. Mais aurait-ce été à lui, aurait-il eu le droit de me faire des reproches après son indigne conduite ? Non, non, ce n'est pas pour moi, c'est pour *lui* que j'avais honte !

» Ah ! penser qu'un être si bon, si intelligent, se comporte ainsi. Quelle boue y a-t-il dans les hommes, pour que la luxure les rende pareils aux brutes ! — et songeant aux baisers que le prince lui avait donnés, elle frissonnait comme si elle eût, en les rendant, partagé un grand péché...

» Et elle, une jeune fille, comment n'a-t-elle pas honte ! Elle ne croit donc pas à l'enfer ? Et lui, séduire une vierge !... Et après, ce sera d'autres

femmes. Et cela durera jusqu'à ce que la vieillesse ait séché son sang. Mon Dieu, implora mentalement la princesse, ne le punissez pas trop cruellement, mon Dieu, — dit-elle avec un effort de détachement sublime, — pardonnez-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font !

» Que me reste-t-il, à présent ? ma fille, ah oui, ma fille, — pensa-t-elle avec une énergie sauvage, et elle se leva, pour courir à l'enfant, la serrer sur son cœur, pleurer sur son pâle petit visage. — O vierge Mère ! avoir dit que si *on*, qui *on ?* moi, sa femme devant Dieu et devant les hommes, l'ennuyait, — *l'ennuyait !* — fit-elle avec une ironie amère, il enlèverait cette fille, et que s'il le fallait, il divorcerait. Non, jamais ! Plutôt tout souffrir. Même une séparation, je n'en supporterai pas l'idée ; les hommes ne peuvent délier ce que Dieu a joint. Nous sommes unis pour la vie et la mort. Il veut que je plie, je plierai ! Enseignez-moi l'humilité, Jésus, vous qui avez porté, le long du calvaire, la lourde croix, vous qui avez pardonné à vos bourreaux et béni votre supplice ! Que le monde me jette la pierre ; je couvrirai leur adultère de mon manteau. Ils se verront, ils s'aimeront, ils s'embrasseront à l'abri de mon nom et de ma maison ; oui, je recevrai sa maîtresse, je lui sourirai comme il le veut, je n'empoisonnerai pas par des querelles de bourgeoise la vie heureuse du prince d'Ancise. Ah ! — fit-elle en se tordant les mains, — je souffre trop, je voudrais mourir ! »

Et crispée dans une tension nerveuse de tout son être, elle tordait, elle broyait sa bouche contre son

mouchoir trempé de larmes, de peur qu'on ne l'entendît sangloter et crier. Puis elle se dit que l'enfant la réclamait toute désormais, et une sorte de calme descendit sur son visage. Elle s'arrêta, fit le signe de la croix, et ses lèvres, silencieusement, agitèrent les mots d'une prière ; puis un nouveau signe de croix, un grand soupir ; et résolument elle marcha vers la villa.

Mais au détour d'une allée, elle tressaillit, se trouva face à face avec Frédérique Ylsée. La princesse pâlit horriblement. La dure épreuve commençait.

Frédérique était devenue pourpre, et toute troublée, de cette rencontre imprévue.

— Vous cherchez mon mari ? — dit la princesse avec un sourire ; et sa voix peu à peu s'affermit — il est dans le pavillon, avec M. Reynolds.

— Merci, madame, — balbutia Frédérique ; — je rapportais au prince les vers de M. de Fonbonne, qu'il m'a prêtés.

La princesse fit signe que c'était très bien, et comme le sentier était étroit, elle se rangea, disant :

— Passez, mon enfant.

VIII

De ce jour, des heures heureuses commencèrent pour le prince et Frédérique dans le petit pavillon, où nul ne les gênait. Leur amour s'y épanouissait à l'aise, soit chez le prince, où ils causaient et faisaient de la musique, soit dans le hall de travail où Reynolds avait commencé le buste de Frédérique. Déjà sa tête charmante sortait du bloc de glaise informe, et de ses rudes mains le sculpteur pétrissait les traits exquis, sans parler et sans voir, tandis que Frédérique et son ami échangeaient de prompts et tendres regards.

Pendant ce temps, la princesse, avec des efforts d'âme surhumains, se forçait à la dure tâche qu'elle avait entreprise ; la foi la soutenait, et les pratiques constantes ; elle se confessait à l'archevêché, communiait tous les dimanches. Elle faisait des visites aux pauvres. Elle donnait aux couvents. L'habitude de l'effort quotidien lui donna une sorte de courage plus facile et adoucit en quelque sorte sa douleur. Il lui en coûta moins de sourire,

de se montrer aimable pour les Ylsée, lorsqu'elle ne pouvait éviter leur présence. Et jamais un reproche, une allusion ne sortirent de sa bouche, pour inquiéter la sécurité du prince ou pour irriter son amour-propre. Elle se renfermait en une douleur plus profonde, seulement, lorsqu'elle le voyait, avec une grâce aisée et souriante, un air de mensonge, lui parler affectueusement, comme avant. Quand il lui baisait la main, elle se contraignait pour ne pas la retirer de sa main déloyale, à lui... Du moins elle évita des caresses plus intimes dont elle se fût sentie irrémédiablement souillée, et avec l'autorisation de son confesseur, un Jésuite, elle se dit souffrante. Le prince témoigna de vifs regrets, sincères chez ce tempérament complexe, et de nature amoureuse, mais en galant homme, n'insista pas. Et le divorce charnel s'accomplit sans rupture, en souriant. Mais la princesse pleura amèrement dans le lit où son mari n'entrerait plus, car elle aimait le prince, elle l'avait aimé, elle l'aimait encore dans le souvenir et peut-être — mais elle n'osait avouer cet espoir — dans l'avenir.

Et elle implorait Dieu, dans les longues insomnies, en écoutant la respiration courte de la petite Alyette.

Le prince, qui veillait fort tard, couchait souvent au pavillon. Presque tous les jours Frédérique venait le voir, dans l'après-midi, quelquefois seule, plus souvent avec Wilkie. Alors le prince s'amusait à voir l'enfant croquer des dragées, il lui servait des collations de biscuits et de vin d'Espagne,

et l'on appelait l'ami Reynolds, qui arrivait, boueux comme un maçon, avec de la sueur sur son large front. Une fois ou deux, Mitka vint, et gaîment proposa au statuaire de la faire elle aussi, en buste et vue de dos. Mais ces plaisanteries qu'elle faisait sur elle-même ou sur les autres, avaient toujours quelque chose de cruel ; et son départ soulageait tout le monde. Les meilleurs moments pour le prince étaient quand Frédérique venait seule le surprendre, non plus en visiteuse, mais en voisine, par la petite porte verte dont il lui avait offert une clef d'argent, toute petite, qu'elle portait toujours sur elle.

Quand elle ne posait pas dans le hall, ils causaient, dans le cabinet du prince, intarissablement. Et ce n'était pas seulement de leur amour, mais de tout ce qui pouvait intéresser deux êtres pensants, les arts, les livres, les événements de leur vie, leurs caractères, leurs goûts, tout ce qui de près ou de loin les touchait. Puis c'étaient des heures passées au piano ; Frédérique, excellente musicienne, sentant fortement et très suffisante exécutrice, bien que depuis trois ans elle eût négligé son piano, Frédérique jouait au prince des oratorios de Haëndel, des fugues de Bach. Là se révélait son excellente éducation musicale ; mais leur goût commun les portait plutôt vers Wagner. Elle lui chantait la romance de l'*Etoile* et des parties de *Parsifal* et des *Maîtres Chanteurs*. Elle avait une voix pure et vibrante qui résonnait dans le cœur de ceux qui l'écoutaient, et des ardeurs de grande amoureuse passaient, inconsciemment,

aux cris de passion de cette musique sensuelle. dans sa voix.

Et cependant, si profond, si sincère, si libre que fût l'amour qu'elle éprouvait pour le prince, elle était restée vierge, intacte sous les baisers ardents qu'il lui faisait, quand ils étaient seuls, et qu'elle ne lui refusait pas. Ignorait-elle, devinait-elle trop au contraire que ce serait se perdre entièrement? Elle savait, quand il l'étreignait trop ardemment, dénouer d'un mot ses bras en disant : « Vous me faites mal, mon ami! » Et il n'osait alors lui dire : — « Je vous veux, soyez à moi! »

Mais elle voyait bien le feu de ses regards, et son teint animé par une fièvre, elle voyait bien qu'il y avait au delà du bonheur de s'aimer et de se le dire, au delà des baisers même, quelque chose de terrible et doux, d'inconnu et d'irréparable. Elle sentait bien que si elle s'abandonnait à lui sans défense, un acte irrévocable, qu'elle pressentait, sans le préciser, les unirait comme mari et femme. Et se défiant d'elle-même, elle évitait de rester trop longtemps seule avec le prince. Il l'avait suppliée de venir une fois, la nuit, au pavillon. Elle y consentit, à condition que Reynolds vînt avec le prince la chercher et la raccompagner. En cela elle n'obéissait qu'à un scrupule de pureté morale, une sorte de pudeur qui lui faisait compendre qu'elle était l'objet d'un désir ardent, qu'elle pouvait réaliser si elle le voulait, mais qu'après elle se serait irrévocablement donnée. Et elle trompait les désirs du prince par des baisers, ne faisant au contraire que l'enfiévrer davantage.

Bientôt elle le pressentit malheureux; elle sentait qu'elle seule pouvait lui donner le bonheur. Elle l'eût voulu et ne l'eût pas voulu à la fois. Aucun calcul, aucune coquetterie ne bataillaient en elle. Elle ne se marchandait pas, elle tâchait seulement de reculer sa défaite. Cependant elle aussi peu à peu sentait, dans les longues nuits, s'allumer son sang et se tordre nerveusement sa chair.

IX

Trois semaines après, par une chaude journée d'orage où, malgré les menaces de pluie, Frédérique avait tenu à sortir à cheval, elle et le prince mirent pied à terre à la porte de la maison qu'occupait madame Karlsen, tout en haut d'Alger; le groom du prince qui les suivait, tint les chevaux par la bride, tandis qu'ils sonnaient et demandaient à la vieille Minna si sa maîtresse pouvait les recevoir.

C'était un caprice de Frédérique, cette visite; et malgré la légère résistance du prince, elle avait tenu à ce qu'il l'accompagnât chez sa vieille amie : — « Si ! — avait-elle dit, — il y a longtemps que je ne suis venue la voir, au moins dix jours. Elle m'a écrit trois fois. En venant avec vous, elle ne me retiendra pas ; nous ferons une courte visite et nous nous sauverons ! »

Frédérique cependant aimait bien sa vieille amie, mais tel était l'égoïsme de son amour qu'elle deve-

nait indifférente à tout ce qui n'en faisait pas partie; et puis elle avait peur de la clairvoyance de madame Karlsen et craignait sa sévérité.

Minna les fit monter ; la présence du prince semblait l'étonner et la scandaliser un peu. Dans la chambre où ils pénétrèrent, madame Karlsen, étendue sur sa chaise longue, lisait un livre de philosophie, qu'elle déposa sur la table, où son titre en or brilla.

La présence du prince ne parut pas l'étonner, et les explications préparées de Frédérique la trouvèrent indulgente.

Elle dit seulement :

— Vous n'avez pas été souffrante, au moins ?

— Un peu fatiguée, — dit Frédérique qui ne mentit qu'a demi, car depuis quelques jours elle avait des suffocations assez fortes, dont la soulageaient seules des aspirations de nitrite d'anyle, dont elle aimait, par un goût un peu pervers, l'odeur de pomme sûrie.

— Mais vous, Léa ? vous paraissez plus souffrante.

— Moi, — dit celle-ci, — telle que vous me voyez, j'attends messieurs les médecins, pour une consultation.

— Vous êtes donc plus malade que vous ne voulez l'avouer ? — dit Frédérique émue ; — mais qu'avez-vous donc ?

Madame Karlsen ne repondit pas directement.

— Qu'y faire ? dit-elle. Il faut se résigner à ce qu'on ne peut empêcher. J'ai vu la princesse hier, — dit-elle en se tournant vers le prince.

— Je l'avais priée de vous recommander le docteur Harvell, — dit celui-ci, comme s'il était au courant, par sa femme, de l'état de santé de madame Karlsen.

— Je vous remercie, — dit-elle. Et avec un ton d'indifférence : — Je pense qu'il viendra avec les autres. Avez-vous lu ce livre ? — dit-elle à Frédérique en le lui tendant.

— Non ?

— Et vous, prince?

— Non, madame.

— A quoi vais-je penser? dit-elle ; à votre âge on ne lit pas ces livres sérieux. Sérieux ? — répéta-elle avec une nuance d'ironie. — Ah! tous ces systèmes de philosophie sont bien vains. Il faut être vieille comme moi pour se plaire à ces rêveries creuses. C'est un grand néant que les livres, aussi grand que la vie, et peut-être n'y a-t-il que la mort de vraie.

— Vous n'avez pas toujours pensé ainsi? dit Frédérique.

— Non, non, — dit celle-ci en unissant dans son regard Frédérique et le prince, — j'ai cru à l'activité de l'intelligence, aux forces de la volonté, au développement de l'individu, au progrès, et maintenant je ne sais plus... Est-ce l'époque ? — dit-elle ; mais tout ce que je vois, tout ce que j'entends, tout ce que je lis me décourage et me désole. On dirait que l'âme humaine s'est rabaissée. On ne voit que névrose, folie et décadence. Les scandales quotidiens éclatent, atteignant les plus hautes familles, les noms les plus considérés ; les crimes

se multiplient: ce sont les enfants qui tuent, à présent ; l'incapacité politique règne. En haut, en bas, le désir de jouir étouffe tous les autres sentiments. On ne pense plus, on ne veut plus, l'instinct triomphe, la sensation a tout remplacé !

Elle s'arrèta, sourit, et changea de conversation, comme si elle eût deviné que le prince et Frédérique ressentaient un malaise et, au fond de leur conscience, prenaient une part de ces reproches.

— Je radote, dit-elle, mais il y a des jours où il me semble que j'ai vécu mille ans ; le monde et les gens m'apparaissent lointains comme des ombres, ma vie tourne au rêve, et certaines nuits, je m'endors en souhaitant de ne plus me réveiller. Je suis lasse, ma Frédérique, lasse ! — fit-elle avec un sourire. — Ah ! reprit-elle, je voudrais être bien sûre que la mort fût la mort, c'est-à-dire le néant. Ne plus être, ne plus sentir, quel repos !

— On ne le sent pas, — objecta le prince.

— L'immortalité de l'âme ne serait-elle pas plus affreuse ? Toujours penser, toujours avoir conscience que l'on existe, quelle obsession ! Et il y a des gens qui s'acrochent désespérément à ce cauchemar ! Seriez-vous de ceux-là ?

— Oh ! moi, — dit le prince, — je m'abstiens de tout jugement, je sais ce que c'est que la vie. Elle me paraît triste, mais elle est sûre ; je la connais et je m'y tiens. Quant à la mort, je dis comme Montaigne : « Que sais-je ? » et comme Rabelais « Peut-être ».

— Et vous, Frédérique ?

— Moi, je ne sais pas ; la mort me paraît affreuse ;

c'est pour cela que je voudrais croire, mais je n'ai pas la foi. D'autre part, je n'ai pas votre fermeté : aussi pour moi, la vie n'a aucun sens… (que d'aimer), — ajouta-t-elle mentalement en regardant le prince.

Il y eut un silence. Madame Karlsen jeta un long regard vers le ciel bleu et le beau soleil. Une lassitude suprême éteignait sa physionomie; on eût dit qu'elle semblait plus sourde et plus aveugle. Et une grande tristesse pesait sur le prince et Frédérique.

Ils voulaient s'en aller et n'osaient. Ils avaient soif d'être dehors et de trotter gaiement ; il leur semblait avoir vieilli, dans cette chambre.

Un coup de sonnette les tira d'embarras. La vieille Minna entra et dit :

— Madame, il y a là les médecins.

— Fais-les entrer dans le petit salon, — dit madame Karlsen d'un air calme.

Et comme les deux jeunes gens se levaient :

— Adieu, dit-elle.

Le prince et Frédérique, remis en selle, s'éloignèrent sans parler.

— Mais qu'a-t-elle donc, — dit vivement Frédérique, le savez-vous ?

— Une maladie de femme, — dit le prince en hésitant.

— Une tumeur ?

Il fit signe que oui.

— Mais on en guérit ?

Il fit un signe de doute :

— Rarement.

— Oh ! — fit-elle avec un serrement de cœur, —

comme c'est triste ! la vie est atroce : on a les maladies, on a la vieillesse, on a la mort.

— Oui, — dit le prince. — Et il hasarda : — Il y a l'amour.

Mais il leur sembla que ce mot lui-même, si beau, s'était décoloré. Une torpeur hébétait leurs âmes. Et l'orage alourdissait leur sang.

— Ah ! — dit Frédérique, en qui le mot du prince éveilla un souvenir. — savez-vous ce que m'a dit Wilkie, ce matin ? Elle m'a dit — : « Décidément, je ne suis plus amoureuse de ce pauvre M. de Fonbonne, ses vers sont trop beaux pour moi. » Et elle a jeté dans mon tiroir la copie qu'elle avait faite de ses vers.

A ce moment, conduisant une voiture montée sur deux roues très hautes, et maîtrisant un cheval qui se cabrait, venait en sens inverse un jeune homme que son teint rose, ses yeux bleus, ses légers favoris blonds, son petit casque de toile, et le complet à petits carreaux enserrant son grand corps musculeux faisaient reconnaître pour un Anglais. Sans souci des furieuses ruades de sa bête, il fixait obstinément les yeux sur Frédérique et sur le prince d'une étrange façon, et il salua, en passant. Elle reconnut Sam Eburton.

— Qui est ce monsieur ? — demanda le prince.

— Rien, — dit-elle avec indifférence. — Quelqu'un qui m'avait demandée en mariage.

— Ah ! — fit-il.

Et ils ne dirent rien d'autre, livrés aux réflexions vagues que cette rencontre suggérait en eux.

— Je crains qu'il ne pleuve, — dit le prince.

— Il ne pleuvra pas, — dit Frédérique.

Mais à ce moment, ils débouchèrent sur la route qui domine la mer et conduit à Notre-Dame d'Afrique. Un vent lourd soupirait, par bouffées. La mer était toute décolorée, d'un vert pâle et maladif, avec une écume livide à la crête des vagues. Le ciel derrière eux était bleu, avec de petits nuages dorés ; mais l'horizon sur la mer et la montagne était noir, et les nuages avançaient à leur rencontre, comme un grand mur d'ombre qui assombrissait les eaux.

— L'orage accourt. Rentrons, dit le prince.

— Non, — dit Frédérique par une de ces contradictions où les femmes s'entêtent, — nous ne serons pas mouillés, nous trouverons un abri.

— Frédérique, votre santé m'est chère ; je vous en prie, rentrons.

Le vent changea, une fraîcheur souffla. Des gouttes de pluie tombèrent.

— Voyez, — dit le prince, et il saisit Frieda par la bride.

— Trop tard, — dit Frédérique ; — il y a un refuge à Notre-Dame, galopons.

— Mais c'est trop loin.

— C'est tout près ! — Et Frédérique, obstinée, cravacha sa jument.

La lourde chapelle, sous son dôme en tiare, surplombait. On eût dit qu'on n'avait qu'à étendre la main pour la toucher. Mais la route montait en serpentant, et les chevaux au galop soufflaient sur cette pente dure. Heureusement il ne tombait encore qu'une petite pluie fine comme de la mousseline. Et le prince et Frédérique eurent le temps

d'arriver au couvent des Pères blancs, où l'on mit leurs chevaux à l'écurie ; du seuil ils surveillèrent l'installation.

A ce moment un éblouissant éclair fulgura, des carreaux d'argent zigzaguèrent, et la foudre, dans un formidable écroulement de nuées, avec un fracas énorme, tomba. La pluie creva ; ce fut un déluge. Le prince avait étreint Frédérique, et il l'entraînait, suivi du Père blanc, vers la porte du couvent, qu'ils atteignirent.

On les fit entrer au parloir, où le prieur les reçut et leur offrit une flambée de fagots, du vin rouge que le couvent récoltait, et des gâteaux secs. Il insista pour que Frédérique bût. Mais elle était impatiente de repartir. La pluie cependant tombait toujours avec un bruit de grêle. Des éclairs palpitaient ; et de sourds tonnerres se répercutaient avec violence.

Le prieur, par politesse, ne quittait pas ses hôtes, et, après des paroles vaines, coupées de silence, il s'était mis à entretenir le prince des missions dans le centre de l'Afrique, des massacres des prêtres par les tribus sauvages, et de l'argent, des grandes sommes d'argent qu'il faudrait. — Mais, dit-il, il y a de généreux donateurs : madame la princesse d'Ancise a offert ces jours derniers trente mille francs à Monseigneur.

Et cela faisait au prince un singulier effet d'entendre dire cela de sa femme, à lui, que le prieur ne connaissait pas, et qu'il devait prendre avec Frédérique pour un jeune couple étranger. Il était gêné en voyant les regards du moine aller vers Fré-

dérique qui, devant le feu, relevait son amazone sur sa botte de cuir gris éperonnée d'argent, dont elle tendait la fine semelle au feu : « Ces missions, pensait-il en lui-même, quelle absurdité, aller catéchiser ces pauvres diables, au lieu de les laisser tranquilles », et cependant il y avait là un but, un effort, et de la part de sa femme une générosité d'âme, mal employée peut-être, mais noble. Et cela le troublait de le reconnaître.

Le prieur continuait de parler, d'une voix douce et lente, en souriant dans sa grande barbe rousse ; il avait un haut front étroit, des yeux bleus sans flamme, un long visage ascétique aux pommettes de cire, on ne sait quoi de monacal et de soldatesque, comme un templier du moyen-âge.

Frédérique ne l'écoutait pas ; le bruit de ces paroles se mêlait dans son esprit, ennuyeusement, au bruit de la pluie tombant toujours. Elle s'irritait, s'énervait de sentir que l'orage ne finissait point. Et comme toujours, à ses contrariétés nerveuses, correspondait un malaise physique : des sensations douloureuses au cœur, et le corset d'acier de la dyspnée.

Elle alla à la fenêtre, colla son front aux vitres. Une tristesse sans nom l'accablait dans ce parloir humide à l'odeur de moisi ; et sa mauvaise humeur était d'autant plus grande que c'était elle qui avait voulu sortir, malgré les menaces de pluie, et se réfugier ici, contre l'avis du prince.

Elle le devinait inquiet et mécontent à cause d'elle, et s'en voulait.

Elle revint vers le prieur. Il disait :

— Nous ne faisons jamais de feu ; il n'y en a que dans la chambre qui est là-haut — et il levait son doigt vers le plafond — parce qu'il y a là un de nos pères, un tout jeune homme, qui va bientôt mourir.

Un silence accueillit cette déclaration.

— Oui, — reprit le moine en hochant la tête, — le médecin est venu ce matin, et a dit qu'il ne passerait pas la nuit.

— Quelle est sa maladie ? — demanda le prince.

Le père blanc hocha la tête, et se frappant comme s'il faisait un *mea culpa* :

— La poitrine ! dit-il.

— Est-ce qu'il le sait ? — demanda Frédérique, angoissée d'un malaise soudain.

— Il le sait, — dit le prieur, — on le lui a dit hier.

— Pourquoi donc ? — demanda Frédérique révoltée.

— Parce qu'il est prêtre, — dit gravement le prieur, et qu'il faut qu'il ait le temps de se préparer à paraître devant son souverain Juge.

Personne ne répondit ; un froid avait passé, comme le souffle de la mort qui allait bientôt glacer le moine, là haut, au-dessus de leur tête.

— Vous êtes pâle, — dit le prince à Frédérique.

— Madame aura pris froid, veut-elle encore un doigt de vin ?

Frédérique fit signe que non, et s'assit près du feu, la joue appuyée sur sa main.

— Vous avez visité Notre-Dame ? — demanda le père.

— Non, la pluie nous a surpris.

— Je voudrais y entrer, — dit Frédérique en levant subitement la tête.

— Il y a, — dit le prieur, — un passage derrière le chœur, je puis vous y mener, si vous voulez.

Tous trois par des corridors gagnèrent la sacris tie, le chœur et la nef. Le père fit une génuflexion devant le maître-autel, tandis que le prince d'un mouvement machinal levait les yeux vers les vitraux. Quand il abaissa ses regards, il vit Frédérique agenouillée sur la pierre ; le blanc de sa nuque brillait sous son chignon ; elle était comme affaissée et priait tout bas.

« Mon Dieu, — disait-elle avec une ferveur soudaine et désespérée, — si vous existez comme on me l'a appris quand j'étais enfant, vous êtes la bonté et le pardon suprêmes. Ayez pitié de moi, mon Dieu ! Laissez-moi la santé tandis que je suis jeune. Eloignez de moi la maladie et la mort. Laissez-moi vivre et aimer. Et vous, Christ, si vous êtes un Dieu et non un homme, intercédez pour votre ingrate servante. Hélas, bien que je ne voie point votre lumière, je voudrais tant croire ! O Dieu, du fond des ténèbres où vous vous cachez, soyez clément, ne me frappez pas encore *aujourd'hui !* »

Elle se releva ; son visage avait une expression tellement étrange, que le prince en fut angoissé. Il vit Frédérique aller au tronc des pauvres et y verser le contenu de sa bourse.

Pour s'associer à elle, et reconnaître l'hospitalité des pères, il tira de sa poche quelques pièces d'or

et les remit au prieur en le priant d'en assigner lui-même l'emploi. Puis comme la pluie avait cessé, sur la prière instante de Frédérique, il demanda les chevaux.

De grandes flaques d'eau couvraient la terre, des ruisseaux avec un bruit de torrent se ruaient, débordant les fossés. Des nuages, éparpillés et déchirés en morceaux, volaient dans le ciel; des souffles froids erraient. Les chevaux arrivèrent, souillés de boue jusqu'au ventre.

Le prieur attendait que le prince et Frédérique fussent en selle, il les regarda s'en aller et leur dit adieu de la main.

Quand ils furent de nouveau hors d'Alger, en sens inverse, et qu'ils commencèrent à se rapprocher de la villa, la pluie retomba.

Alors Frédérique regretta amèrement de s'être refusée à l'offre du prince : de laisser leurs chevaux au groom qui les ramènerait, et de revenir, eux, en voiture fermée. Cependant le motif qui l'avait retenue était tout de pudeur et de prudence. Mais si elle prenait une fluxion de poitrine?...

— Allongeons l'allure, — dit-elle. Et elle prit le trot et bientôt après le galop. Mais au bout de quelques instants, la même douleur au cœur que quelques semaines auparavant lui revint, aiguë et insoutenable. « Simand me l'avait bien dit, — se rappela-t-elle, — les grandes promenades à cheval me sont défendues ! » Et bien que la pluie redoublât : « Tant pis ! — se dit-elle, — j'aime mieux être mouillée. » — Et elle s'arrêta net.

— Je ne peux pas courir, — dit-elle, — allons au pas.

— Vous avez mal?

— Oh! oui, bien mal!

Le prince navré appela le groom, et lui dit de galoper à la villa Ylsée, chercher des manteaux et des schalls.

Et lentement, au pas, lui et Frédérique revinrent sous la pluie qui les transperçait.

Ils se parlaient à peine. Aucune maison, aucun abri ne s'élevait dans les champs vides. Ce retour d'une demi-heure fut un long calvaire. Par moments, ils s'arrêtaient; puis la douleur passée, ils repartaient au pas. Enfin le groom à quelque distance de la villa reparut, rapportant un manteau. Le prince en enveloppa Frédérique qui se laissa faire.

Quand ils furent arrivés, elle lui tendit sa main gantée ruisselante :

— Courez vous changer, — dit-elle, — et pardonnez-moi, c'est de ma faute si... — un sanglot lui coupa la voix, — allez vite! — fit-elle avec un adieu de la main.

Wilkie l'aida à monter l'escalier. Les jupes de Frédérique étaient si lourdes de pluie qu'elles retardaient sa marche. Arrivée dans sa chambre, en se traînant avec effort, elle se laissa tomber sur une chaise, et y resta immobile, puis fébrilement elle commença à arracher ses gants en les retournant, et à déboutonner son corsage. Wilkie à genoux lui tirait ses bas, en un silence plein de gronderie et d'inquiétude, puis elle l'aida à se déshabiller toute ; et quand Frédérique fut presque

nue, ruisselante comme au sortir d'un bain, Wilkie, malgré sa résistance pudibonde, la frotta de serviettes par tout le corps, en frictionnant surtout le dos et la poitrine, comme l'eût fait une servante.

Puis, car Frédérique claquait des dents, elle lui passa une chemise et lui dit avec autorité :

— Couche-toi !

L'autre obéit comme une enfant : une expression d'angoisse désolait son visage.

Wilkie ramassa les vêtements affalés, autour desquels l'eau s'étalait comme une mare, et elle courut à la cuisine faire préparer une boisson chaude et ordonner qu'on courût chercher le docteur Simand.

X

Frédérique s'éveilla au milieu de la nuit; une fièvre terrible la brûlait, et elle ne pouvait respirer. Elle se mit sur son séant.

Des ombres profondes emplissaient la chambre; la veilleuse s'était éteinte. En tàto nnant elle saisi le flacon de nitrite d'anyle et le respira; aussitôt let sang afflua à son cerveau, où des martèlements de névralgie battirent, tandis que son cœur palpitait à se rompre; mais elle n'éprouva pas le soulagement ordinaire qui suivait, et elle continuait d'étouffer. Une lourde pierre de taille eût écrasé ses côtes qu'elle n'aurait pas eu plus de difficulté à respirer et à soulever ce poids énorme. Elle redouta une fluxion de poitrine ou une pleurésie. Et la dyspnée augmentant, elle se sentit peu à peu envahir par une épouvante sourde, puis aiguë, et qui en quelques instants devint intolérable. Désespérément, elle tâtonna, cherchant des allumettes, et n'en trouva pas. Ces ténèbres surtout l'angoissaient. Elle heurta un flacon qui contenait une potion de

morphine et de chloral, et avec un soulagement avide, elle le porta à ses lèvres et but une ample gorgée. Puis elle retomba, attendant le sommeil.

Mais au lieu du repos, ce fut une quinte de toux aigre, râpeuse, déchirante qui la souleva et la secoua, lui râclant douloureusement les bronches, tandis qu'une sueur d'angoisse perlait à son front. Et cette toux lui causait une telle horripilation nerveuse, qu'elle en venait à haleter de court, spasmodiquement, sans pouvoir reprendre haleine, tandis que son cœur à contre-temps battait en de furieuses palpitations. Frédérique se renversa sur son lit et s'abandonna à la souffrance, comme une bête vaincue, résignée.

Et elle râlait dans les ténèbres; c'était une plainte sifflante et continue, qu'elle écoutait avec angoisse et avec dégoût, et l'idée qu'elle préférerait fuir, fuir bien loin plutôt que son ami la vît ainsi; car l'horreur physique de la maladie l'écœurant, elle pensa qu'il en serait de même pour lui.

Alors, peu à peu, du fond de sa conscience, du coin obscur de son cerveau où elle gisait peureusement tapie, l'*idée* non formulée, l'idée sourde, l'idée noire, lentement se dressa dans les ténèbres; et elle vit, elle sentit, elle reconnut l'abominable et hallucinante présence du monstre invisible : LA MORT.

Et ce n'était pas la mort abstraite qui frappe tous les hommes, mais une mort vivante déterminée dans la durée, localisée dans l'être, une mort qui peu à peu, invinciblement, chaque jour davantage détruirait ses organes, ruinerait sa beauté, flétrirait

son teint, corromprait son haleine, enlèverait sans répit sa jeunesse et ses forces; c'était la mort sous sa forme la plus affreuse, non celle qui vous frappe, imprévue et subite, dans le coup de foudre d'un accident, mais celle qui vous guette, qui vous happe, qui vous enfonce ses griffes de torture dans la chair, et qui dure des années, ou seulement des mois, ou des semaines, la mort qui hallucine, qui obsède, qui rend fou, la mort idée fixe, la mort monomane.

S'éveiller tous les matins en se disant : — « Je mourrai dans tant de jours, tant d'heures »; s'endormir tous les soirs en se disant : — « Un jour viendra où je ne m'éveillerai plus », et sentir fuir le temps, avec l'angoisse d'un condamné attendant le coup suprême; ne plus jouir de rien, car le goût de la mort corrompt ce qu'il y a de meilleur : la joie, le rire, l'amour; ne plus s'attacher à rien, et sentir qu'on est seul condamné, injustement, qu'autour de vous les autres vont, viennent, heureux parce qu'ils ne *le* savent pas, et *le* savoir, soi, avec le goût amer de la vérité dans la bouche! Frédérique entrevit l'épouvantable cauchemar qui ne finirait qu'avec sa vie.

Puis un arrêt brusque se fit dans sa cervelle où, furieusement, couraient, s'enchaînaient les idées, comme d'une machine détraquée, lancée à éclater. Elle se dit :

« Ne pensons pas, ne pensons plus. » Et en même temps, elle ajoutait pour se rassurer : « C'est la fièvre, tout ce cauchemar passera au matin. » Et elle essaya de raisonner :

« Eh bien, elle avait pris mal par sa faute ; elle ferait une maladie, s'il le fallait; on la soignerait; et si elle devait en guérir, elle guérirait. De quoi donc s'inquiétait-elle tant? »

Mais elle sentit que ce n'était pas de *cela* qu'elle avait peur. Elle comprit que même une fois guérie, l'*idée* ne la quitterait pas. Mais cette brusque, cette terrible révélation pouvait être un éclair de folie? Pourquoi, pourquoi donc avait-elle cette idée d'un mal profond, invétéré, *incurable*, et de la mort à bref délai?

Alors des souvenirs lui revinrent, des menus faits en foule qu'elle avait oubliés ou auxquels elle n'avait prêté qu'une attention distraite, des demi-mots entendus qui prenaient un sens profond aujourd'hui. Elle s'expliqua des regards, des silences, des précautions prises. Elle comprit l'importance de ces hivers passés en France, dans le midi, en Italie et, cette année, sur le conseil des médecins, à Alger. Elle devina qu'on lui avait gardé le secret, soit par pitié, soit que les siens ne crussent pas son cas aussi désespéré. Et des riens, de ces riens qui sont tout, lui revenaient avec une effrayante netteté. Un monde de pensées et de sensations anciennes se levaient en elle, comme si les fonds obscurs de son cerveau s'éclairaient d'une lumière vive et brutale. L'évidence de son mal la frappa : doublement menacée à la poitrine et au cœur, ayant le choix de mourir entre deux affections, peut-être plus avancées qu'elle ne croyait, et qui ne pardonnaient point. Les douleurs et les affres qu'elle ressentait, grandissant

jadis de mois en mois et à présent de semaine en semaine, n'en étaient-elles pas les plus sûrs symptômes, encore qu'elle commençât à s'y habituer? Les remèdes qu'elle prenait n'étaient-ils pas significatifs? Et un petit fait, entre cent mille, lui revint : la visite, à Nice, d'une malade, d'une jeune femme qu'elle connaissait à peine et qui n'avait certainement, pour motiver sa visite, qu'un désir morbide de voir une autre femme atteinte ou menacée du même mal qu'elle, car elle lui avait posé des questions médicales qui avaient beaucoup étonné alors Frédérique, et elle s'était levée, en disant comme avec regret, ce mot amer dont Frédérique s'expliquait à présent toute la cruauté :

— *Je vous croyais bien plus malade.*

Et de seconde en seconde, la certitude de l'*idée* entrait, comme un coup de couteau, dans son cœur.

Mais si elle se trompait? Non, non, elle ne devait garder aucun espoir : en elle, en dépit de l'espoir tenace auquel elle voulait se raccrocher, l'idée parlait et elle disait :

« Il faut mourir! mourir! mourir! »

Ah! ces affres dans l'ombre, cette agonie d'une âme et d'un jeune être dans les ténèbres, elle les souffrit sans répit, pendant toute cette nuit atroce. « Penser, se disait la malheureuse avec désespoir, penser que je touchais au bonheur; mon beau rêve s'était réalisé : je *le* voyais, je *lui* parlais, je *l'*effleurais; ses regards, ses paroles me pénétraient; j'étais ivre de lui. Ah! cela était trop beau pour durer. »

Et ce qu'elle perdait, la vie si bonne, son amour si grand, son doux ami pour qui elle s'était conservée vierge, et qu'elle perdait presqu'aussitôt qu'elle le possédait, tout cela creva le cœur de Frédérique. Une haine la souleva contre l'injustice du sort. Elle se bafoua d'avoir prié à Notre-Dame comme une bonne femme, comme une pauvre d'esprit. Un miracle, un petit miracle, vraiment! Elle n'avait demandé que cela. Est-ce que c'était possible? Dieu lui-même n'aurait pu le faire.

— Oh! cette nuit, — murmura-t-elle avec angoisse, — cette nuit qui n'en finit pas! — Et il lui semblait que l'ombre entrait dans ses yeux, dans sa bouche et l'étouffait, comme la terre qu'on jette à pelletées sur le visage et le corps des morts. La peur de la folie l'obséda; elle avait envie de crier, d'appeler, au moins pour avoir de la lumière, mais une pudeur la retint, la honte qu'on ne la devinât. Et désespérée, elle rebut à même à la fiole de sommeil; mais si la morphine peu à peu calmait sa respiration anhélante, le chloral restait sans forces contre l'exaspération mentale de Frédérique. Cependant elle était plus abattue, et passait d'un enfer d'horreur à des limbes douloureuses. Une torpeur pénible lui brisait les membres. Et toujours l'idée de la mort alternait en elle avec l'idée de l'amour; et chaque fois qu'elle se sentait condamnée, et chaque fois qu'elle pensait au prince, une douleur atroce la tenaillait.

« Oh! si jeune! pensait-elle, et ne plus le voir... lui que j'aime! lui que j'aime! »

Alors, à la pensée de sa vie si courte et si mal

employée, des deux années où elle ne l'avait plus revu, et depuis des heures perdues sans le voir, de tous les moments non passés avec lui, a la pensée qu'elle avait pu le peiner sans le vouloir, et de la triste chair qu'elle refusait à ses baisers, elle fut prise d'un regret et d'un désespoir sans bornes. L'obsession de la mort proche devint plus intense et plus cruelle que jamais. Et Frédérique, éperdument, se tordit les bras en sanglotant dans les ténèbres.

XI

Le prince était seul dans le pavillon.

Depuis huit jours, il se consumait d'inquiétude et de chagrin. Ne plus voir Frédérique, ne plus communiquer avec elle que par de courts billets que Wilkie portait, en cachette, s'enivrer de son souvenir, subir l'angoisse de l'inconnu, penser à à des choses folles, se retenir pour ne pas essayer de pénétrer la nuit dans sa chambre : tout cela lui enfièvrait le sang, lui brouillait l'âme ; il ne vivait plus.

Il tournait dans la pièce comme une bête en cage. Son impuissance l'exaspérait. Il s'accablait de reproches. Sans sa faiblesse, cela ne serait pas arrivé ; il aurait dû, ou refuser de sortir par ce temps d'orage, ou ramener à temps Frédérique de force. Quand la reverrait-il ? Qu'avait-elle au juste? Le vague des réponses le rendait fou : on avait craint une fluxion de poitrine, mais on espérait... Et cette brute de Simand avec qui, à sa sortie, il s'était querellé ce matin : le docteur se refusant à

lui dire le véritable état de Frédérique et ayant d'un air bourru tranché par ces mots énigmatiques :

— Demandez-le à mademoiselle Ylsée elle-même. Elle vous le dira. Bonsoir.

Et aussitôt Wilkie était venue prier le prince d'envoyer chercher son médecin, M. Harwell — ce qu'il avait fait, — ce grossier original de Simand, disait-elle, étant parti brouillé.

« — Ah! se dit tout à coup le prince, je n'y tiens plus, de gré ou de force, il faut que je la voie! »

Et jetant un coup d'œil dans la glace, il se vit pâli, les yeux meurtris, fiévreux, tout son être crispé d'attente et d'angoisse, et parvenu, à force de penser à Frédérique, de l'évoquer, de la voir, de la sentir, de la frôler en imagination, à un état de souffrance nerveuse aigüe.

A ce moment, la porte du pavillon s'ouvrit, un pas léger glissa. Le loquet grinça.

« C'est Wilkie », pensa le prince.

C'était Frédérique, en robe de drap, la figure pâle.

— Ah ! fit-il. Et ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Vous, — dit-il en se reculant et en l'examinant de près, la main dans la main et les yeux dans les yeux, — vous, est-ce possible? Chère âme, que vous êtes bonne et adorable ! Mais quelle folie, quelle folie, ainsi souffrante. Ah! si vous saviez par quel enfer j'ai passé! Venez-ici. — (Et il l'attira sur un divan, glissa derrière son dos et sous ses pieds des coussins). — Là, appuyez-vous bien.

Ma chérie, je vous revois donc! Vous êtes encore plus belle, un peu pâle. Ah! que je suis heureux, quel bonheur! Vous n'êtes pas mal, ma Frédérique, vous ne souffrez pas? — (Il lui pressait les mains avec une joie douloureuse). — Et le docteur Harwell, l'avez-vous vu? Ah, Frédérique, penser que vous... que je... Ah! mon Dieu, mon Dieu!...

Et incapable de se contenir plus longtemps, le prince d'Ancise, l'homme froid et correct, se cacha le visage dans la robe de Frédérique pour y pleurer, mais il ne put.

Elle le regarda avec une pitié infinie : une flamme brillait dans ses grands yeux, tristes comme la mer dont ils avaient la teinte; et elle caressait de ses fines mains amaigries la tête de son ami. Sous cette bonne et douce caresse, il releva le front et murmura :

— Enfin, c'est passé; maintenant nous allons redevenir heureux, vous allez guérir bien vite, n'est-ce pas, ma chérie?

Frédérique doucement, lentement secoua la tête.

— Non? — Oh! que si, fit-il enjoué.

Elle refit le même signe triste, négatif.

— Non? Pourquoi donc? — dit-il; et sa voix était trouble.

Elle lui passa les bras autour du cou, et parlant presque à son oreille :

— Je vais vous faire de la peine, Daniel, — dit-elle d'une voix étouffée, — mais j'ai pensé qu'il valait mieux que ce fût moi qui vous dise cette chose, parce que vous pourriez penser que je n'ose pas en parler, et alors... vous seriez bien plus gêné

et plus malheureux avec moi, tandis qu'en voyant... que je vous en parle comme d'une chose... naturelle, vous ferez comme moi, cher ami, vous aurez plus de courage !

— Mais... mais..., que voulez-vous dire?

— Vous m'avez vue souffrante, Daniel, et j'ai pensé comme vous que ce n'était rien de grave, mais *maintenant*... — Elle s'arrêta et dit : — Je crois bien que je vais mourir.

Il tressaillit, la regarda avec des yeux fous, et balbutia :

— Vous, mais... quoi? vous... croyez cela... pour... pourquoi?

— Je ne le crois pas; dit-elle. *Je le sais!* Quand j'ai pris mal, le jour de la promenade, dans la nuit je me suis éveillée, et alors l'*idée*, l'idée m'est venue que je mourrais bientôt et que rien ne pourrait me guérir, parce que... — fit-elle avec un désespoir contenu, — si j'avais dû l'être, je serais déjà guérie depuis longtemps. — Alors... — elle respira fortement et reprit — j'ai vécu avec l'*idée*, pendant cinq jours. Et plus j'y ai pensé, plus je me suis confirmée dans la certitude, mais je n'étais pas sûre, tandis qu'à présent...

» J'ai parlé, — reprit-elle, sans laisser parler le prince, — ce matin au docteur Simand, — il ne voulait pas, il biaisait, mais moi j'ai rusé, j'ai menti, je lui ai dit que je savais la vérité, qu'Harwell m'avait avoué que je n'en avais plus que pour quelques mois. Alors il s'est fâché tout rouge, il a crié que ce n'était pas vrai, que je vivrais au moins *deux ans*, et aussitôt, il a voulu se rattraper, il

a dit : trois ans, quatre ans, et puis : dix ans, quinze, mais c'était trop tard. Et à son ton je voyais bien qu'il était navré : il me tenait les mains, il m'appelait son enfant, il me disait : — « Quel âne ! cet Harwell, quel misérable ! Je lui dirai son fait, c'est une infamie ! » Tant que j'ai eu l'imprudence de lui avouer qu'Harwell n'était pas coupable et que j'avais menti pour le faire parler. Alors Simand est devenu blanc comme un linge, et il m'a dit d'une voix entrecoupée : « Vous m'avez fait manquer au devoir professionnel, mademoiselle ; c'est la première fois. De ma vie je ne remettrai les pieds chez vous ! » — Qu'est-ce que ça me faisait ? maintenant qu'il avait dit la vérité !

Il y eut un horrible silence, un atterrement affreux ; le prince était devenu livide :

— Ce qui me fait le plus de peine, — dit doucement Frédérique en lui caressant la main, — c'est de songer que vous n'allez plus m'aimer.

Il la regarda lentement, navré.

— Ne plus vous aimer, — dit-il avec reproche, — oh ! Frédérique, pouvez-vous parler ainsi. Mais non ! fit-il, c'est impossible ! Vous vous trompez ! En admettant même, ce qui n'est pas, que vous soyez souffrante, vous guérirez ; il y a de si grands médecins ! il y a des climats si doux !

— Oh ! ne m'ôtez pas tout courage, — dit Frédérique d'une voix suppliante, — n'essayez pas de me leurrer, voyons la vérité en face. Et maintenant que je vous ai tout dit, soyons braves. Adieu. Je reviendrai demain, si je puis. Accompagnez-moi. Je suis faible.

— Non! restez, restez encore, je vous en supplie, ne plus vous voir en ce moment serait affreux.

Et d'un mouvement convulsif, il la retint et lui passa un bras autour du cou, afin qu'elle y appuyât sa tête ; de son autre bras, il lui entourait la taille. Et il pencha le front sur son sein.

— Frédérique... — murmura-t-il.

— Daniel !...

Une pendule au vif tic-tac marquait la fuite du temps.

Des instants coulèrent, entrecoupés de paroles vagues et tendres, de longs silences, de soupirs et de larmes, qu'ils essuyaient sans parler ; ce fut un long et amer songe, une torpeur accablée, des élans de désespoir, et puis de sombres résignations et de brèves incrédulités, parfois une douceur cruelle à sentir qu'ils étaient du moins dans les bras l'un de l'autre. Et peu à peu leurs lèvres s'unirent plus ardemment, dans cette communion de douleur. Une pitié l'un pour l'autre leur amollit l'âme. Ils glissaient dans cette ivresse et cette volupté de souffrir ; la chaleur de leur corps se mêlait, et leur étreinte se faisait plus étroite. Enfin sous un baiser pénétrant, Frédérique s'arracha aux lèvres collées aux siennes et chancelante, enivrée, murmura :

— Non, laissez-moi, une malade!

Et comme il la ressaisissait, plus ardemment, en disant :

— Tais-toi, tais-toi, je t'aime! — elle balbutia :

— Je ne veux pas vous faire horreur... ni pitié !

Ce fut sa dernière révolte ; des baisers dans le

cou, dans l'oreille, sur les yeux, sur les lèvres, l'étourdirent; elle se sentit perdue, perdue par lui. Ah! qu'il fût heureux, du moins! Et puis elle voulait vivre! vivre!... — Tout cela dans un songe, une folie de quelques secondes. — Déjà, couchée sur le divan, elle éprouvait une douleur aiguë, puis un trouble étrange et infini. Elle ferma les yeux, s'imaginant de cahots en cahots rouler avec son amant au fond d'un précipice... Il l'avait prise tout entière.

LIVRE IV

LES AFFRES

LIVRE IV

LES AFFRES

I

M. Ylsée déclinait visiblement.

Sur le refus du médecin de soulager ses lendemains de fêtes par des piqûres de morphine, il s'était procuré les remèdes nécessaires, et maintenant il s'injectait du matin au soir. Son intelligence devenait de plus en plus trouble. Une terrible et sénile luxure s'acharnait en lui. Il n'apparaissait plus que deux, trois heures par jour à la villa et même, pendant toute une semaine, il s'absenta. Outre qu'il s'enivrait à froid, chez la danseuse, il s'était adonné aux hébétants, et était devenu un

fumeur de kif. Bientôt cette ivresse absorba toutes les autres.

Sa surveillance était donc nulle; et Mitka, par un coup de tête et une nouvelle phase de bizarrerie, ne quittant plus sa chambre où elle passait le jour et la nuit à lire des livres, Frédérique et le prince eurent toute liberté de se voir.

Ils ne se quittaient presque pas. Après le premier moment de stupeur qui avait succédé à sa chute, et l'accablement désespéré que l'obsession de l'idée noire, le spectre de la mort proche, causaient à Frédérique, elle avait, les jours suivants, éprouvé une furieuse réaction, un besoin immense d'oubli. Et dans son désir de vivre, sinon dans l'avenir, au moins dans le présent, de vivre éperdument, de brûler à toutes les sensations et à ces sentiments de la passion la plus vive, elle s'était rendue aux baisers et aux étreintes nouvelles de son amant avec une sorte d'ivresse farouche et de furie.

Elle arrivait au pavillon, essoufflée, par les chauds midis, en robe claire, et lui derrière la porte l'attendait; il ouvrait, elle entrait, et la porte close ils s'étreignaient de toutes leurs forces, unissant leurs lèvres en de pénétrants baisers. Et ils se parlaient à peine; le prince l'entraînait par la taille sur le divan, où Frédérique s'abandonnait, dans son ignorance des choses; bientôt un instinct l'avertit qu'elle devait aimer aussi, et elle rendit, avec une gaucherie exquise, les caresses et les baisers.

Mais aussi ces courtes étreintes ne suffirent plus au prince : il voulut la connaître; et ils fran-

chirent la seconde porte. Là était le lit. Il la dévêtait entière, avec une ivresse qui l'exaltait; et les heures coulaient pour eux dans un enivrement de la chair, des nerfs et de l'âme.

Frédérique, loin de se reprendre, eût voulu se redonner encore.

Bientôt les journées ne leur suffirent plus, ils eurent soif de se voir la nuit. Mais outre l'imprudence, n'y avait-il pas un péril pour Frédérique, par la fraîcheur de l'ombre? Elle le brava et deux nuits alla au pavillon : il l'attendait derrière un massif et la ramenait. Une fois même il pénétra chez elle, dans sa chambre ; mais la peur du scandale les fit renoncer à cette aventure.

Une tardive prudence fit alors songer au prince que ses caresses devaient être moins libres, plus réservées.

II

Le docteur Harwell n'avait laissé au prince aucun espoir sur la santé de Frédérique, lésée aux bronches, mais surtout au cœur, par une insuffisance de l'aorte, et torturée par l'angine de poitrine. Cependant la pitié voulant qu'il réussît à tromper la jeune fille, le médecin anglais tenta une sorte de cure morale.

C'était un très grand homme maigre, aux favoris roux, au nez crochu, à l'air grave et méthodique. Il se livra, les premières fois qu'il vit Frédérique, à un examen très complet de sa personne; et, avec un hochement de tête et des *och! och!* de mauvais augure, il parut constater un état morbide assez grave, car elle lui dit avec un sourire :

— Allez, docteur, je sais la vérité, je suis bien malade, n'est-ce pas?

— Oh vraiment! assez!

Et un long, un minutieux interrogatoire avait suivi, coupé de och! och! méditatifs, de réflexions, d'apartés d'où, sans qu'on pût savoir pourquoi, émanait quelque chose de rassurant, d'un rassurant relatif, il est vrai; mais il en faut si peu à l'âme des malades pour se raccrocher à l'espoir, que sans être convaincue, et sans espérer rien, Frédérique, à voir et à écouter le médecin, sentait diminuer son angoisse. Il lui prescrivit un traitement tout différent de celui qu'ordonnait son confrère.

— Och! — fit-il à la troisième visite, avec son dur accent anglais : — Avez-vous bien pris les remèdes ?

Elle l'en assura.

— C'est curieux, fit-il, je constate un léger mieux, très peu de chose. Est-ce que vous sentez le mieux ?

Elle le reconnut, soit que cette nouvelle médicamentation eût produit quelque effet, soit que l'imagination le lui fît croire. D'ailleurs, selon le temps, Harwell variait ses phrases. Tantôt il n'était pas content du cœur, tantôt les bronches allaient mieux. Il ne le cachait pas : pour guérir la malade il faudrait des années, peut-être un hiver en Grèce, ou en Égypte, cela dépendrait.

C'est ainsi qu'il amusait Frédérique. Pendant ce temps, la bête noire, l'*idée*, rencognée dans un coin de son cerveau, faisait la morte, ne l'obsédait plus qu'en de courtes apparitions.

Mais les baisers du prince, si ardents et répétés, la fatiguèrent outre mesure; d'abord l'excitation

nerveuse la soutint, puis, comme les jeunes mariées qui aiment trop, son visage fondit, ses yeux se cerclèrent de noir, et de légers troubles signalèrent son anémie.

Bientôt un éréthisme maladif soutint seul Frédérique. Elle n'en sortait que pour des accablements ou des tortures de névralgie.

Et un jour, qu'elle se sentait plus lasse que jamais, l'*idée* reparut en elle, pour ne plus la quitter.

Elle était dans la chambre du lit, couchée aux bras du prince. Ils reposaient poitrine contre poitrine. Et le prince sentait battre durement le cœur de Frédérique. Il éprouvait cette langueur où perce, même près des êtres les plus aimés, un rien de satiété purement physique, et où les sens réjouis et morts, il semble que l'âme s'élève et flotte plus librement. Il avait recouvert la jeune fille, avec cette pudeur tardive qui suit la familiarité amoureuse, et il se sentait heureux de la sentir là, près de lui, comme une sœur, en ne se dissimulant pas ce que cette comparaison avait de pervers.

Frédérique, elle, énervée dans ses sens, se sentait peu à peu envahir par l'angoisse et la crainte, sans qu'elle en sût d'abord la cause. Le crépuscule tombait derrière les vitres et le pavillon était silencieux. Reynolds travaillait à la villa. Et Frédérique souffrait, infiniment; il lui semblait qu'une présence invisible se glissait entre elle et son amant, que *quelqu'un* était là, dans la chambre, et tout à coup elle enfonça sa tête dans le

sein du prince, avec un long frisson. Elle avait reconnu *l'idée*, en elle.

Le prince, devinant, hélas ! l'avait serrée de toutes ses forces contre sa poitrine. Et ç'avait été un long silence, scandé seulement par le tic-tac de la pendule, qu'on entendait dans la pièce voisine.

Tout à coup, l'heure sonna, impérieuse et vibrante. Ensuite le tic-tac reprit, monotone, marquant la mesure du temps qui s'écoulait, sonnant la fuite irréparable de la vie ; et Frédérique, avec un mouvement de haine pour la mécanique barbare, se redressa sur le coude, horrifiée.

— Tic-tac ! tic-tac ! — faisait l'heure.

— Ce bruit m'énerve ! — dit-elle.

Le prince se leva, alla à la pendule, qui était de Boule, et très précieuse, et essaya de l'arrêter. En vain. Elle continuait de plus belle : — tic-tac ! tic-tac ! Aussitôt, sans hésiter, il empoigna froidement la pendule et la jeta par la fenêtre.

— Oh ! fit Frédérique saisie.

— Là ! — dit gaîment le prince, en revenant près d'elle, nous ne l'entendrons plus !

Et tous deux fermèrent les yeux.

Mais le prince se sentit saisir la main.

— Écoutez ! dit Frédérique.

Un tic-tac étrange, obstiné, battait encore dans la chambre, et il sembla au prince que ce bruit était tout près d'eux, presqu'en eux ; et il regarda Frédérique. Elle sourit et lui posa la main sur son cœur, à elle, qui battait dur et sec comme la pendule, et qui comme elle comptait les pulsations

13.

du temps et de la vie : cette horloge vivante, qu'elle ne pouvait, comme l'autre, arracher et briser, condamnée, avec cette cruelle attention que prêtent les malades à leur mal, à l'entendre battre, battre toujours !

De ce moment, l'*idée* ne la quitta plus.

III

D'abord elle éveillait Frédérique et guidait sa main hors du lit, vers un miroir, où elle se regardait pour voir si elle serait assez belle pour la journée. Puis, l'*idée* se levait en même temps qu'elle, la suivant dans tous les détails de sa toilette, tous les soins raffinés qu'elle donnait à sa chair, cette chair qu'elle eût voulu conserver si belle et si fraîche, pour celui qui l'aimait tant. Et une surprise ingénue lui venait, car elle gardait, même ardente amoureuse, une âme vierge et étonnée : « Quoi, il m'aime ! » se disait-elle, et à la pensée qu'il avait baisé toutes les places de son corps, elle était émue et touchée. Mais cette chair encore saine, hélas, ne cesserait-elle pas de lui plaire? et l'*idée*, alors, enfonçait en elle ses tenailles vives. A songer qu'un jour la maladie la flétrirait, Frédérique se disait : « Non, plutôt mourir tout de suite », et elle multipliait les raffinements délicats, son unique pensée étant de plaire.

Tout le jour, l'*idée*, sous les mille formes d'une torture ingénieuse, l'obsédait; elle mangeait avec elle, se promenait avec elle, se mêlait à ses conversations, qu'elle empoisonnait, tout devenant allusion pour Frédérique, et lui interdisant les projets d'avenir, et l'isolant au milieu des vivants bien portants. Puis, quand Frédérique rejoignait le prince, l'*idée* se glissait dans les baisers qu'elle donnait à son amant et dans leurs meilleures caresses, dont elle resserrait parfois éperdûment les étreintes, tandis que d'autres fois elle dénouait leurs bras, comme découragée. Et c'était encore l'*idée* qui se rhabillait avec elle, dans ces gestes de brisement amoureux, où l'on sent qu'on peut se tuer à force d'aimer; et c'était *elle* qui l'accompagnait à la table de famille, le soir, et qui s'endormait ou veillait avec elle, pendant les longues et cruelles insomnies.

L'*idée* vivait avec elle, mangeait à sa table, couchait dans son lit. Frédérique était si pleine d'horreur pour la hideuse obsession, qu'elle ne trouvait de refuge que dans le sommeil. Ses songes n'étant pas encore violés par la mort.

Mais le doux et bon sommeil sur l'oreiller, dans la chaleur du lit, dès que les yeux sont clos et le nez tourné vers la ruelle, Frédérique ne le connaissait plus. Pour vaincre l'insomnie, elle recourait au chloral, et peu à peu elle dut augmenter les doses. Sur la prière du prince, Harwell lui délivra des pilules opiacées, mais elle en prenait plus qu'il n'était prescrit, afin de goûter un anéantissement plus profond, une plus lourde prostration, pleine de confus rêves, ou un pur néant, dont elle s'éveillait

le matin, avec un regret. Car, pendant ce temps, elle ne se sentait ni vivre, ni penser.

« Si la mort était ainsi, se disait-elle, qu'est-ce donc qui me ferait si peur ? L'instant qu'il faut passer, peut-être ? Mais peut-être n'a-t-il rien de si terrible ? » Et cependant, à la supposition qu'un jour, ayant pris trop de narcotique, elle ne se réveillerait plus, Frédérique était secouée d'un frisson. Elle préférait donc au néant cette vie atroce, et le martyre de l'*idée* fixe.

Même par prudence, elle diminua les doses des drogues somnifères ; mais alors, ses songes, plus nets, en son cerveau étrangement lucide, devinrent fiévreux et morbides.

Elle revint davantage au chloral et à l'opium, engourdissant son âme, et s'éveillant pour de mornes journées, où un peu de la torpeur artificielle et des troubles songes de la nuit lui faisaient l'oreille distraite, le corps lent, et les yeux perdus et lointains de ceux que réveille un cauchemar.

IV

Tous les états de Frédérique s'accompagnaient d'une conscience aiguë. Tous les phénomènes de sa pensée, toutes les associations d'idées, tous les vouloirs, toutes les conceptions de son cerveau, elle les percevait d'une façon clairvoyante, si précise, qu'elle s'en effrayait parfois. Elle prêtait une attention dangereuse à l'activité de son *moi*. Elle s'écoutait, se regardait penser, avec une sorte d'étonnement et de malaise inquiets, et cependant, une sorte de plaisir pervers. Un égoïsme intellectuel la faisait s'isoler peu à peu de tout et de tous, et même par moments des deux êtres qu'elle chérissait le plus, le prince et Wilkie. A ces moments, elle était absorbée, recueillie, et quand on lui parlait, il lui semblait que la voix entendue venait d'une ombre, et que les gens autour d'elle et les choses n'existaient pas réellement, et qu'*elle* seule était une réalité vivante.

En même temps qu'elle se concentrait ainsi en elle et vivait penchée sur son *moi*, elle se regardait

aussi vivre et souffrir, et prêtait la même contemplation morbide à son corps, dont elle suivait, avec une obstination de maniaque, tous les états de santé et de maladie. Bientôt ce fut à cela qu'elle ramena toutes ses pensées. Pleuvait-il ? elle craignait l'oppression du lendemain. Faisait-il beau ? elle en augurait quelque soulagement. Le soleilet les nuages n'avaient de sens que quant à sa santé : elle en faisait le centre des choses. Et en même temps, celles qui n'avaient point d'action sur elle, ne lui inspiraient que de l'indifférence : la beauté de la mer, l'éclat des étoiles, que lui faisait tout cela ? Ce qu'il y avait de plus cruel, c'est qu'elle avait conscience de cette façon de sentir faussée, ridicule et maladive; mais elle n'y pouvait rien, car elle pensait et sentait selon son état, qui était malsain.

Peu à peu il lui vint un grand détachement des personnes.

— Tu ne m'aimes plus, — lui disait Wilkie.

— M'aimez-vous toujours ? — lui demandait le prince.

Elle souriait, avec des yeux tristes, sans parler, en disant oui de la tête.

Wilkie était malheureuse. Depuis l'Irréparable surgi pour Frédérique, l'apparition de la mort et l'abandon de sa chair à des baisers haletants et comme pressés par la peur du lendemain, Frédérique s'était renfermée vis-à-vis de sa sœur dans un grand silence. Car elle ne pouvait lui avouer ces choses. Et dans sa précocité igno-

rante, l'enfant devinait qu'en ces après-midi passées seule au pavillon, et où sa sœur ne voulait plus qu'elle l'accompagnât, il devait se passer des choses terribles, défendues, dont malgré son manque ingénu de sens moral, Wilkie s'effrayait, comme d'un grand mystère. En même temps elle avait le chagrin de voir Frédérique plus souffrante, sans pouvoir la soulager. Mais ce qui la navrait le plus, était de ne plus vivre avec sa sœur comme avant : plus d'heures passées ensemble, de tendres confidences, d'épanchements volubiles et gais de Wilkie, de gronderies calmes de Frédérique; celle-ci ne parlait plus, ne riait plus. Elle était distraite, sombre ou d'une nervosité irascible. Elle ne recevait plus qu'avec lassitude les caresses de Wilkie. On eût dit quelqu'un à qui on a pris son cœur.

Et celui qui l'avait pris, le prince, Wilkie, après l'avoir aimé parce qu'il aimait sa sœur, s'en vint à le haïr. Son petit être bon et expansif connut la douleur de se replier en lui-même. Elle devint taciturne. Ses fraîches couleurs passèrent. Elle s'enfermait seule dans sa chambre et y pleurait. Elle ne comprenait pas, elle qui, si généreusement, avait cédé l'affection de sa sœur au prince, pourquoi celui-ci lui avait volé Frédérique entière; car, elle le voyait bien, Frédérique n'aimait plus personne, que lui. Et une amère, une cruelle jalousie la torturait.

Cependant elle ne devint point hargneuse. Avec des airs de chien timide, elle venait au-devant de Frédérique, elle lui prenait doucement la main,

et quand on ne la lui retirait pas, elle la baisait. Elle allait au-devant de tous ses désirs. Elle la soignait comme une servante.

Mais un soir, sa douleur éclata, à propos de rien. Et elle s'abîma en une crise de larmes si violente, en des sanglots si convulsifs que Frédérique, émue, s'oublia elle-même, et par une réaction, un effort, sortit d'elle-même et de ses pensées mornes, pour s'intéresser à Wilkie qui étouffait de ne pouvoir parler; mais au milieu des spasmes, les mots pressés, douloureux se firent jour, et Frédérique entendit les reproches de l'enfant :

— Qu'est-ce que je t'ai fait? Tu m'aimais, autrefois ; nous causions tous les soirs, pendant des heures. Maintenant tu me renvoies, tu te dépêches de boire tes remèdes, pour dormir, pour rêver de lui, n'est-ce pas? Ah ! à présent, je le déteste. Il te rend méchante, il t'apprend à ne plus m'aimer. Qu'est-ce que je deviendrai, si tu ne m'aimes plus? Moi qui n'avais que toi. Que tu me le préfères, je le comprends, mais que tu sois à lui au point de ne plus me connaître, de ne plus me regarder, de ne plus m'adresser une parole, Frédérique, c'est mal de ta part, c'est odieux. Tu ne vois donc pas ce que je souffre? Tu ne sens donc pas que je suis très malheureuse !...

Et Wilkie fut reprise de transports tels, que Frédérique dut la soigner comme une malade et la consoler comme une enfant. Et sous les baisers qu'elle lui mettait dans les cheveux, à voir sa sœur si changée, si désolée, Frédérique éprouvait un remords, et surtout une grande pitié, et tout dou-

cement elle disait, comme une nourrice à un tout petit enfant :

— Pauvre petite Wilkie, pauvre petite Wilkie!

Et celle-ci ne voulant pas coucher dans sa chambre, Frédérique la déshabilla et la coucha avec elle, dans son propre lit. Elle éprouvait une honte, songeant qu'elle avait profané sa chair, en voyant la chair pure de l'enfant qui s'endormit le cœur gros. De toute la nuit, Frédérique ne dormit pas, sentant des bras et des jambes qui la serraient étroitement, comme avec peur, pour la retenir, et elle se disait :

« Oui, elle a raison, je suis lâche de ne penser qu'à moi. Hélas! elle croit que c'est Daniel qui me prend à elle. Non, c'est autre chose. »

Et Frédérique, tâchant d'affermir son âme, affrontait l'*idée*, pensant à cet « autre chose » vague et terrible, qui l'enlèverait à l'étreinte étroite de Wilkie, aux caresses de son amant, aux regards de son père et de tous les siens, et déjà elle voyait sa place vide dans la maison et dans le cœur des survivants.

V

« Je serai brave ! » se dit-elle le lendemain. Et comme après quelques jours de pluie, il faisait très chaud et très sec, un léger mieux la soulagea. Alors n'ayant plus l'anxiété immédiate d'une souffrance continue, le courage lui fut plus facile.

Elle amena avec elle plus souvent Wilkie au pavillon, elle voulut que Reynolds reprît son buste, et avec un sourire pensif elle voyait l'ébauche se terminer. Elle venait bien, fine et belle, très heureusement, sous les doigts du statuaire ; et Frédérique pensait que son amant serait moins triste en songeant qu'elle n'était pas anéantie tout entière, et que sa forme transfigurée et pourtant ressemblante, lui survivrait, éternisée, par la magie de l'art, en l'impérissable dureté du marbre. Alors une nuance très fine d'orgueil, d'un orgueil mélancolique, venait à Frédérique, d'être aimée par un prince et sculptée par un grand artiste.

Et faisant un retour sur elle-même, pensant à des choses auxquelles elle ne pensait jamais, tant

elle y était habituée, elle se dit qu'elle était encore au nombre des heureux, elle que le luxe et tous les raffinements entouraient ; elle dont le faible corps, traité par des soins délicats, s'étendait sur de moëlleux divans, foulait de chauds tapis, se nourrissait de choses exquises et fortifiantes. Et elle entrevit, avec pitié, les misères et les affres des malades pauvres.

Quelques douces journées passèrent, où Frédérique reprit des couleurs, rit et causa gaiement. Comme elle avait toujours les pieds glacés, elle donna l'accès du pavillon à son grand lévrier, Llow ; il se couchait au bas de ses jupes, étendu, comme une fourrure vivante.

Quand ils étaient seuls, elle et le prince, leur amour, conten u par la présence des autres, avai alors quelque c hose de meilleur, c'était comme une grande joie défen due ; et il était doux, languide et suave certains jours de fraîcheur, et d'autres fois ardent et âcre comme les midis brûlés de soleil.

Dans ces moments de volupté, Frédérique éprouvait une sensation étrange de force et de santé subites, en disposant ainsi d'elle ; elle se sentait comme orgueilleuse de sa chair, elle était fière et heureuse de la donner, elle avait comme l'illusion de posséder ce corps qu'elle abandonnait : « C'est à moi, pensait-elle en regardant ses membres souples et jeunes, c'est à moi, et j'en fais ce que je veux. »

Mais dans les accablements qui suivaient, une sensation inverse et non moins singulière s'imposait à Frédérique : celle que cette chair ne lui

appartenait pas, puisqu'elle ne pouvait en changer une parcelle, en modifier le cours du sang, en guérir le mal invisible et croissant; elle se sentait alors comme locataire de ce corps, habitante d'une maison d'où il lui faudrait sortir. Et avec son amant, sérieusement, gravement, elle parlait de ces choses vagues et profondes : la survie de l'être ou son anéantissement, l'enfer pour ceux qui croient, l'immortalité de l'âme et l'évolution des spiritualistes. Le scepticisme tranquille, l'aveu d'ignorance du prince l'étonnaient, l'agaçaient parfois; car ils lui semblaient bons pour quelqu'un de sain et qui, ayant de longues années à vivre, ne pense pas au passage de l'Eternité.

Elle enviait la foi de la princesse, le matérialisme viveur de son père, ou la fermeté stoïque et résignée de madame Karlsen.

Mais la sensation pure ne la satisfaisait pas ; même dans les baisers les plus désespérés, les brisements d'amour les plus alanguis, elle ne trouvait ni l'oubli, ni le repos de l'âme.

Elle eût voulu croire, mais sa raison s'y refusait. Et accepter froidement les fatalités de la vie, se résigner philosophiquement et scientifiquement à disparaître, comme un être trop faible, en laissant la place aux forts, cette théorie de madame Karlsen semblait trop dure à Frédérique.

— Croyez-vous en Dieu? — demanda-t-elle un jour à Reynolds.

— Oui, mademoiselle.

— Mais au Dieu des catholiques?

Reynolds lava ses mains pleines de glaise dans un baquet :

— Je crois à tous les dieux, dit-il, ou plutôt à un seul qui aurait les perfections de tous.

— Mais à l'enfer ?

— Non, mademoiselle, avec un Dieu parfait, il me paraît impossible qu'il y ait un enfer.

— Qui sait ? disait-elle.

Puis la conversation évolua, et par une chaîne invisible d'associations d'idées, on en vint à parler graphologie, chiromancie.

— Frédérique est très forte, — s'écria Wilkie qui était là, — elle lit le caractère des gens dans leur écriture.

— Ce n'est pas vrai, dit celle-ci.

— Ah ! voyons, — dit le prince. Mais Frédérique se refusa obstinément à rien déchiffrer.

— Voyons, mademoiselle, — dit gaiement Reynolds, — vous ne refuserez pas de me tirer mon horoscope, à moi. Tenez, voilà une lettre que j'écris à ma vieille maman. Oh ! il n'y a pas de secrets, allez : voyons un peu !

Frédérique rougit :

— Mais je m'y connais à peine, — fit-elle, prenant son parti. — Je vois tout de suite que vous avez l'ambition du beau, beaucoup de cœur, une grande énergie, mais, comment exprimer cela ? vous cachez vos qualités au-dedans de vous. Il faut vous connaître pour les apprécier.

— Bravo ! — dit le prince.

— Mais, — dit Frédérique, — je n'ai aucun mérite à lire tout cela, je le savais d'avance.

Reynolds sourit ; Frédérique lui inspirait une grande sympathie et une profonde pitié. Il reprit sa lettre en baisant les doigts menus de la jeune fille.

— A moi, — dit le prince, — montrez-moi vos mains, Frédérique.

Et il les palpa, les examina longuement ; et elle éprouvait un trouble, à voir ses mains blanches et fines revêtir un sens imprévu et prophéthique ; elle en compta les stries fines, qui s'entrecroisaient en hachures serrées et qui étaient, lui avait-on dit, signe d'une nervosité excessive, et les lignes profondes qui traçaient l'M, symbole de la mortalité humaine, et soulignaient les jointures des doigts : ces lignes, qui toutes avaient un sens mystérieux, et d'où l'on pouvait, peut-être, déduire une âme vivante et l'avenir d'une existence.

— Vous avez la main de race qui sied à la princesse Hamlet, — dit-il en souriant, — la main de quelqu'un en qui le cœur domine, et qui aime bien ceux qu'il aime, une main comme en devaient avoir mademoiselle de La Vallière et mademoiselle Aïssé. Et cependant, sous l'influence du cœur, se marque la plus noble intelligence, un esprit ouvert à toutes les choses élevées, large, compréhensif, aimant la beauté dans toutes ses formes. Votre bonté, votre bienveillance, votre charme de douceur et de bonne grâce ne sont pas moins accusés. Vous avez un sens très net de la vérité morale, et en même temps des instincts, une nature impulsive, à laquelle il vous est presque impossible de résister. Votre main est un miroir parfait de

vous-même : elle dit, par son lacis nerveux, toute l'inquiétude et le frémissement de votre âme vive, désireuse de plaire, craignant d'avoir peiné sans le vouloir. C'est la main la plus délicate que j'aie vue, et rien qu'à les admirer, ses contours longs attestent la beauté de toute votre personne. Il faut que Reynolds modèle cette main.

— *Plus tard*, — dit Frédérique, songeant malgré elle à ces empreintes que l'on prend, hâtivement, sur la face des morts.

Et retirant sa main, avec un sourire mélancolique :

— Vous m'en dites trop ou pas assez, dit-elle.

Elle faisait allusion à sa ligne de vie, brisée en deux endroits, et telle que l'avait, paraît-il, elle aussi, sa mère, morte jeune.

VI

Puis soudain, dans ce demi-calme, le scandale, retardé par l'isolement et l'indépendance des deux amants, bien qu'il n'eût pas échappé aux commentaires des domestiques, éclata, par Mitka, dont l'attitude était étrange. D'abord elle avait fait bon accueil au prince, et elle était venue, quelquefois, au pavillon, où elle causait avec Reynolds, de sa voix caustique et mordante, avec de brusques interruptions, des réflexions saugrenues, et comme une lueur de folie méchante, souvent, sur son visage.

Puis, tout à coup, à la suite d'on ne sut quelle pique, elle s'était renfermée dans sa chambre, pendant huit jours. Personne n'allant l'y chercher elle en était ressortie sombre, aigrie.

De ce jour, ses soupçons tantôt indifférents, tantôt inquiets, parfois rageurs, selon le vent qui soufflait en sa bizarre humeur, prirent corps. Elle voua à Frédérique une haine jalouse. Elle l'épia, l'espionna avec des ruses de singe, et un soir, elle

surprit sa sœur et le prince comme ils s'embrassaient, près de la petite porte verte.

Ce qui se passa dans l'âme de la bossue fut extraordinaire. Une rage folle, aveugle, la secoua. En ce cerveau excentrique où des hérédités malsaines couvaient, elle se sentit outragée, insultée, déshonorée. Elle s'embusqua dès lors, guetta et le lendemain suivit sa sœur, sans que celle-ci la vît, par la petite porte ; et quand Frédérique fut entrée au pavillon, elle s'avança à pas de loup, collant son oreille à la porte ; elle resta là longtemps, n'entendant rien ; puis tout à coup, saisie d'un vertige de fureur, elle frappa, à grands coups, ramassant une pierre pour frapper plus fort.

Ce fut le prince qui lui ouvrit, dans le premier effarement d'un couple d'amoureux surpris.

Mitka voulut entrer, mais il étendit les bras et barra le passage.

— Que désirez-vous, mademoiselle ? — demanda-t-il froidement.

— Je ne vous parle pas ! à vous, — dit furieusement Mitka, d'une voix stridente, ayant vu dans la seconde chambre voisine, Frédérique, assise toute pâle et tremblante sur le divan.

— Frédérique ! viens ici, rentre à la maison ! Comment n'as-tu pas honte ! Je te soufflèterai ! Que dira ton père ? Veux-tu m'obéir, chienne !

— Reynolds ! — cria le prince.

Un pas lourd traversa l'atelier. Reynolds parut, et d'un coup d'œil comprit.

— Voulez-vous ramener mademoiselle Mitka

chez elle, — dit le prince ; — elle n'est pas dans son état ordinaire.

Mitka hurla :

— Lâches, lâches ! deux hommes ! Frédérique, si tu ne viens pas tout de suite, je viendrai te chercher de force avec mon père et les domestiques ! — Ah ! je n'ai pas besoin de vous, — fit-elle en voyant Reynolds s'avancer d'un air bonhomme. Et sans attendre qu'il la raccompagnât de gré ou de force, la bossue s'enfuit.

Le prince rentra vivement dans la chambre. Il trouva Frédérique renversée sur le divan, les bras pendants et évanouie.

Il se jeta à ses genoux, lui frappant dans les mains pour la faire revenir, lui mouillant le visage d'une serviette, comme fou.

— Ah ! — murmurait-il, —dire qu'une émotion peut la tuer ; et cette affreuse créature !... Un homme, je l'aurais écrasé comme un ver, mais une femme, une infirme, qui sait qu'on ne peut rien contre elle...

Et il grinçait des dents en murmurant d'affreux jurons, puis tendrement : — Frédérique ! Frédérique ! m'entendez-vous ?

L'évanouissement se prolongeait.

— Courez chez moi, Reynolds, appelez quelqu'un, ramenez du secours. Mon Dieu ! mais est-ce qu'elle va passer entre nos bras !

A ce moment, Frédérique fit un faible mouvement ; son cœur presque arrêté recommença à battre, faiblement.

— Elle vit, elle revient à elle ! Vite, Reynolds,

allez chez elle, voyez son père, ramenez-le; nous nous expliquerons, entre hommes. Ah! pauvre petite! Frédérique, parle-moi, je t'en supplie.

Elle rouvrit les yeux, et à la vue du prince affolé et au souvenir de ce qui s'était passé, elle se mit à trembler.

— Partons, — dit-elle, — emmenez-moi. Oh! partons, je ne veux plus voir personne.

Et lui, Reynolds parti, essayait de la calmer.

— Votre père va venir, il vous aime, il est bon pour vous; que craignez-vous? je suis là.

— Oui, oui, — dit-elle en se cramponnant à lui, vous ne me quitterez pas, vous ne me laisserez pas avec Mitka. Oh! elle est *folle*, voyez-vous! Elle m'arracherait les yeux. Elle m'enfoncerait des ciseaux dans le cœur pendant que je dors! Je ne vous l'ai jamais dit: elle est somnambule; la nuit elle ouvre les portes et se promène sans voir clair. Vous ne la connaissez pas, vous, mais moi je vous dis qu'elle est méchante et qu'elle fera un malheur. Défendez-moi, — dit-elle avec égarement — elle est *folle!*

Et le prince ne savait si elle obéissait à une hallucination, car elle parlait comme un enfant malade.

Et doucement il la rassurait; mais plus il l'essayait, plus l'idée fixe de Frédérique s'ancrait dans son esprit:

— Toute petite, elle jetait des pierres aux oiseaux; papa en a peur, jamais il ne lui dit rien; pourtant je ne lui ai jamais fait de mal, mais elle déteste tout le monde, elle est jalouse de tout le monde!

— Oui,— dit le prince,— oui, c'est une mauvaise fille, mais elle ne vous fera rien, ma Frédérique, je suis là; vous n'avez pas peur, avec moi?

A ce moment Reynolds revint. Au bruit de la porte, Frédérique tressaillit.

Le prince lui dit :

— Laissez-moi parler à Reynolds.

— Non, non, ne me quittez pas; que voulez-vous lui dire? Qu'il entre, qu'il ne cache rien!

— Entrez, Reynolds.

Et l'attirant vivement dans une embrasure, le prince se mit à lui parler bas, tandis que Frédérique les regardait, sans même essayer de comprendre, en lissant, d'un geste répété et machinal, ses cheveux blonds qui se défrisaient sur le front.

— M. Ylsée n'est pas là, — dit Reynolds, — on ne sait s'il rentrera dîner. La bossue est comme une furie; elle ameute les domestiques, elle crie par toute la maison des choses abominables; la petite Wilkie voulait revenir avec moi, mais l'autre l'a enfermée à clef dans une chambre. Le scandale y est, cette fois! Comment ramener cette enfant, à présent?

Le prince hocha la tête.

— Oh! laissez-moi ici, — s'écria Frédérique, qui entendit les derniers mots, — laissez-moi coucher ici, restez avec moi. Je ne veux pas rentrer à la maison. Ne me ramenez pas, — s'écria-t-elle avec terreur.

Le prince lui dit avec fermeté :

— Nous resterons ensemble, Frédérique. Soyez calme. Mais vous ne pouvez rester ici; nous

allons... Reynolds, offrez-lui votre bras jusqu'au château; allez tout doucement, je vous précéderai.

— Au château! chez vous!... — dit Frédérique, — non, ça n'est pas possible, je ne veux pas! — Et elle se tordait les bras, avec honte.

— Il le faut, je le veux, vous devez m'obéir, Frédérique ; allons, levez-vous et venez.

Elle obéit sans répondre, trempée par ces mots brefs comme par le froid d'une douche. Seulement, le bout de ses doigts tremblait.

— Je vous la confie, Reynolds.

Et le prince courut à la villa. La princesse y était; il frappa à la porte de sa chambre.

A la vue de son mari, tète nue et pâle, la princesse devina un nouveau malheur, et se raidit dans un immédiat appel à Dieu.

— Clotilde, — dit humblement le prince, — mademoiselle Ylsée vient d'être effrayée par sa sœur Mitka, qui est dans un état de surexcitation dangereuse. Leur père n'est pas à la maison. Elle ne peut donc y rentrer. Un malheur est à craindre; voulez-vous autoriser cette... jeune fille à passer la nuit dans votre maison?

La princesse regarda bien au fond des yeux son mari, et comprenant qu'elle touchait au point culminant du drame, devinant son angoisse et frappée de son air d'émotion contrite, elle dit simplement :

— Vous n'aviez certainement pas besoin de me consulter pour cela, Daniel.

— Si, — dit le prince, plus ému qu'il ne voulait le paraître, — si, Clotilde, j'en avais besoin...

Et sentant que sa voix s'altérait, en s'inclinant profondément, il saisit et baisa la main de la princesse. Puis, avec un effort :

— *Elle* est là, Reynolds l'amène.

La princesse, précédant le prince, sortit sur la terrasse, et sans qu'un muscle de son visage bougeât, elle descendit à la rencontre de Frédérique qui chancelait.

Alors, arrêtés par le même sentiment de gêne et de pudeur, les deux hommes laissèrent aller la princesse, qui soutenait de son bras la jeune fille ; et restés seuls, ils se regardèrent fixement, avec une émotion profonde.

VII

Quand Frédérique fut dans la chambre, elle se laissa tomber aux genoux de la princesse en heurtant rudement le parquet et, courbant la tête, elle lui dit ce seul mot :

— Pardon !

— Levez-vous, — dit vivement la princesse en s'efforçant de la relever.

— Pas avant que vous m'ayez pardonnée, — dit Frédérique.

— Levez-vous donc, — répéta la princesse effrayée.

— Non ! — dit Frédérique, — je vous ai outragée. Si vous saviez comme j'avais honte en songeant à vous ! J'avais si honte de vous tromper. Mais puisque vous m'accueillez sous votre toit, je ne veux pas continuer à mentir, à jouer un rôle d'hypocrite ; car ne croyez pas que je sois si vile que j'en ai l'air. Ah ! si vous saviez, si vous saviez ! moi seule suis coupable, c'est moi qui *lui* ai écrit. Je ne

l'avais vu qu'une fois, et depuis deux ans je ne pensais qu'à lui. Quand j'ai appris qu'on le disait mort, j'ai fait une maladie. Et puis je n'ai plus été maîtresse de moi-même, je lui ai écrit, il est venu, et alors, et alors...

Un étau serra effroyablement le cœur de Frédérique; elle s'arrêta.

— Vous avez la fièvre, mon enfant. Levez-vous ou je ne vous écouterai pas; levez-vous!

— Non, — dit Frédérique en se relevant lentement et en se raidissant pour ne pas tomber, — non, laissez-moi parler. Je l'aimais tant, je l'aimais trop!

— Frédérique, — dit la princesse avec une triste fermeté, — il est inutile de parler de ces choses, vous ne m'apprenez rien; je le savais.

— Oh! non, — dit Frédérique, — vous croyez seulement qu'il n'y a entre nous que des paroles? hélas! il y a des baisers!

— Je le savais! dit la princesse.

— Non, vous ne pouvez le savoir. Vous ne l'auriez pas supporté. Ah! si je vous disais que je suis sa maîtressse!

— Je le savais! — dit la princesse. Et sa voix, chaque fois plus profonde, semblait dire le répons d'une litanie de douleur.

— Vous le saviez, — dit Frédérique en passant la main sur son front du même geste un peu fou, — mais est-ce possible? comment le saviez-vous?

— Un jour, — dit la princesse avec calme, — j'ai entendu mon mari dire ces choses à M. Reynolds.

— Ah! — s'écria Frédérique épouvantée, — comme vous avez dû souffrir! Qui donc vous a enseigné cette résignation?

— Dieu! — dit la princesse.

— Dieu! Ah! oui, — dit douloureusement Frédérique, — vous croyez, vous, madame ; vous avez le bonheur de croire!

— Qui donc ne croit point? — fit lentement la princesse ; — Dieu, il est vrai, semble abandonner ceux qui l'ont abandonné; mais qu'un cœur repentant l'appelle, et il l'entend.

— Non, — dit Frédérique, — s'il entendait, il aurait eu pitié de moi.

— Avez-vous eu pitié de lui? — dit la princesse en désignant un Christ en croix saignant sur la muraille. — Ne l'avez-vous jamais offensé? en paroles et en actions?

— Ah! qu'importe! — dit Frédérique; — s'il était bon, il me sauverait!...

— Mais si vous ne faites aucun effort pour l'aider, mon enfant...

— Ah! — s'écria Frédérique, — vous ne m'entendez pas, je ne pensais pas à ma faute, je pensais à...

Elle rencontra le regard candide de la princesse qui l'interrogeait, ignorante.

— A quoi?... dit la princesse.

— Je suis malade, dit Frédérique; je suis condamnée, — fit-elle d'un ton morne qui se brisa; — je vais bientôt mourir, et votre Christ, pas plus que les médecins, ne peut me sauver!

— Pauvre enfant!... — dit la princesse.

Et soutenant Frédérique, la faisant asseoir auprès d'elle :

— Écoutez-moi, — dit-elle avec autorité. — A votre âge, il n'y a pas de maladie mortelle, on peut guérir de tout ; espérez ! Mais il y a quelqu'un qui a plus de pouvoir que les médecins : c'est Dieu. Il est bon et tout puissant. Et il peut vous sauver !

— Me sauver? — dit Frédérique avec un trouble mêlé d'espoir.

— Oui, dans ce monde et dans l'autre.

— Ah ! c'est vivre sur cette terre que je voudrais !

— Dieu est tout puissant, dit la princesse. — Mais n'est-ce pas un grand effet de sa bonté qu'après cette vie de douleur, vous puissiez espérer encore la joie infinie, quand votre âme, délivrée de son corps et de ses péchés, s'élèvera, purifiée et rajeunie vers le Sauveur, dans le paradis de l'éternel amour où les âmes pures se retrouvent. La vie terrestre que vous souhaitez, c'est la mort et le péché, Frédérique; tandis que la mort, c'est vraiment la délivrance, c'est l'éternité de la vie !

— Ah ! mais pour cela, je ne serai jamais pardonnée, — dit Frédérique ! — Vous d'abord, madame, vous ne me pardonnerez jamais !

— Je vous pardonne de tout mon cœur, — dit la princesse; — et ce que je fais, moi, humble femme, croyez-vous que Notre-Seigneur vous le refuse, si vous l'implorez d'un cœur sincère?

— Oui, mais comment? — dit Frédérique, dans un gémissement où s'exhala toute l'anxiété de son âme.

— Agenouillez-vous comme moi, — dit la princesse, qu'une expression angélique transfigurait, — et répétez mentalement avec moi l'acte de contrition :

— *O mon Dieu ! je suis couverte de confusion et je n'ose lever les yeux vers vous, parce que mes iniquités se sont élevées par dessus ma tête. Je me suis laissée conduire par l'amour-propre et la vanité, et j'ai violé votre loi sainte ; mais souvenez-vous, je vous en conjure, que vous avez promis de nous pardonner si nous nous convertissons à vous de tout notre cœur, et si nous sommes fermement résolus d'obéir à vos divins préceptes. Ne me traitez pas selon l'énormité de mes offenses, mais selon la grandeur de votre clémence ; apaisez votre justice justement irritée par mes ingratitudes sans nombre ; considérez l'état déplorable où m'a plongée un aveuglement funeste, et faites éclater votre puissance en me pardonnant.* Amen.

— Maintenant, ma sœur, dit la princesse en se relevant, donnons-nous le baiser de paix.

Et la princesse, relevant Frédérique à genoux, lui tendit les bras, et, dans un grand pardon, lui toucha le front de ses lèvres.

VIII

M. Ylsée venait vers la villa. Il avait sans doute passé par la petite porte verte que Mitka lui avait signalée, car au lieu d'avoir pris la grande allée, il suivait un sentier de côté. Le prince immédiatement alla à sa rencontre et l'entraîna vers un rond-point solitaire.

M. Ylsée, congestionné, l'œil trouble, la lèvre agitée d'un petit tremblement, regarda le prince avec étrangeté :

— Frédérique! dit-il.

— Elle est ici, — dit le prince. — Je l'ai confiée aux soins de la princesse.

— Où est-elle? Je veux la voir!

— Elle est bien faible, — hasarda le prince. — Sa sœur a failli la tuer; l'émotion de vous voir...

M. Ylsée ne répondit pas; il avait baissé la tête, et sans la relever, il murmura d'une voix sourde :

— Ah! prince! je n'aurais jamais cru cela de vous.

Le prince garda un silence plein d'humiliation.

— C'est de ma faute ! — dit M. Ylsée d'un air morne. — Je n'ai pas surveillé mon enfant. Je l'a laissée toujours libre. J'aurais dû prévoir tout cela, sachant comment les entraînements arrivent. Mais Mitka se trompe, n'est-ce pas? Elle dit que... Non! Frédérique vous aime, vous l'aimez peut-être aussi, mais... elle n'est pas votre maîtresse, n'est-ce pas?

Et il regarda le prince dans les yeux.

Celui-ci, qui avait gardé la tête haute, le regard vague, baissa le front, silencieux.

M. Ylsée s'arrêta, regardant le prince avec une anxiéte cruelle, puis comme blessé d'un grand coup, se remettant à marcher d'un pas inégal, il balbutia, anéanti:

— Perdue! ma pauvre fille est perdue! Sans ressources. Que faire? Il ne nous reste qu'à partir, maintenant, à aller cacher notre déshonneur, bien loin. Et où aller? avec sa santé! Moi qui croyais la sauver en l'amenant ici!

L'absence de reproches, la douleur sincère de cet homme qui aimait assez sa fille pour lui pardonner, émurent au vif le cœur du prince. Il contint un sanglot, prêt à crever dans sa poitrine.

— Vous l'aimez donc? — dit M. Ylsée. Et soudain frappé : — vous la pleurez comme si... Elle est donc plus malade?...

— Je ne sais... — dit le prince navré, — je viens d'envoyer chercher le médecin.

— Ah! ce serait complet, — dit M. Ylsée. — Ce serait la fin! Voilà bien longtemps que je l'ai, cette affreuse idée, et pour la tuer, voilà des années que

je bois, que je m'étourdis, que je me tue de débauches. En voyant Frédérique, je crois revoir sa mère, que j'aimais tant. Ah! vous ne vous faites pas idée de ce supplice! À vingt ans de distance, la même douleur, les mêmes angoisses recommencent pour moi... Toutes les deux, toutes les deux!... — répéta M. Ylsée, comme un homme accablé.

— Où allez-vous? — dit le prince, en le voyant se diriger vers sa maison.

— Où allez-vous ? — lui répéta-t-il, en voyant que M. Ylsée ne l'entendait pas.

— Et où voulez-vous que j'aille ? — fit celui-ci avec désespoir, — sinon chez ma maîtresse, m'abrutir et oublier! Ma maison m'est odieuse, j'y ai honte de moi-même. Soignez Frédérique, soyez bon pour elle.

Et M. Ylsée franchit la porte verte, où le prince instinctivement s'arrêta ; il resta immobile un instant, et ensuite retourna lentement vers le château, tandis que M. Ylsée s'en allait, d'un pas lourd, vers sa voiture arrêtée devant le perron.

Mais Mitka le guettait, et elle courut à lui :

— Eh bien, dit-elle, c'est ainsi que vous la ramenez?

— Laissez-moi, — fit M. Ylsée la repoussant, — laissez-moi!

— Vous êtes fou, mon père, voyons, ou vous êtes ivre!

— Allons! — fit M. Ylsée. Et comme elle se cramponnait à lui, il la repoussa violemment et s'élança dans la voiture :

— Va, Yousef! — cria-t-il.

Et le coupé l'emporta, dans la clarté courante des lanternes, à travers la campagne, vers la ville où, chez la danseuse, à défaut d'amour, il trouverait l'oubli ; mais il ne le trouva plus ce soir-là, ni les autres.

Dans la nuit, vers quatre heures du matin, de la villa occupée par le prince, on entendit des cris perçants qui venaient de la villa Clives. Le prince qui ne s'était pas couché se précipita dans le jardin. L'aube se levait. Et il vit une femme de petite taille qui courait, en proie à une terreur folle. Il reconnut Wilkie et l'appela. Elle s'arrêta net, paralysée de peur, si pâle que le prince se sentit pénétrer, sans savoir pourquoi, de la même terreur, dans ce matin blème et froid d'aube levante. Il courut à elle. Elle se jeta dans ses bras, disant :

— Mitka veut me tuer !

Et ses dents claquaient.

— Elle m'avait enfermée à clef, et voilà que tout à l'heure elle est entrée avec un couteau, elle m'appelait Frédérique, elle disait qu'elle me tuerait. J'ai crié et je me suis sauvée.

Des domestiques réveillés accouraient. Le prince confia Wilkie à l'un d'eux pour qu'il la conduisît auprès de la princesse qui, très effrayée, demandait où était le prince ; et avec les autres il courut à la villa Clives. Tout y était en tumulte, les domestiques affolés, tante Zabeth pâle comme une morte. Mitka, prise d'un effroyable accès de folie furieuse et barricadée dans la chambre où elle avait voulu tuer Wilkie, menaçait de tuer le premier qui entrerait. On enfonça la porte et on la

désarma, non sans peine. Elle s'arrachait avec les dents la chair des mains. Elle tenait des propos incohérents et furieux. Il fallut lui lier les mains derrière le dos. Le prince dut courir à Alger, chez la danseuse, et ramener M. Ylsée; ils trouvèrent Mitka gardée à vue dans un cabinet nu et sans meubles; elle déraisonnait avec volubilité, crachant des injures et des obscénités. On fut forcé, le jour même, de la faire transporter dans une maison de santé.

IX

Frédérique rentra sous le toit de son père.

Pendant une semaine, la princesse ne la quitta point. Au bout de deux jours la jeune fille, quoique très faible, put se lever. La princesse l'emmena promener en son jardin, dans un endroit qu'elle aimait, planté d'ifs coupés droit et carrés, et qui bordaient des allées sans fleurs, pareils à deux murs sombres, où rien n'amusait l'œil et ne distrayait l'austérité des pensées. Frédérique était humble. La princesse l'exhortait. Elle lui parlait de Dieu continuellement, et Frédérique, au son de cette voix douce et si convaincue qu'elle entraînait la persuasion, sentait revivre en elle tout un monde de croyances oubliées, toutes ses peurs d'enfant, tous ses espoirs, et, dans un oubli momentané de l'homme aimé, une ferveur de passion dévoyée pour l'homme-Dieu, le doux Christ sauveur des âmes. Elle l'adora, en ces journées, d'un amour tout terrestre, qui n'était autre que celui qu'elle gardait impérissablement au prince. Frédérique était fort

affaiblie. Son estomac, à la suite de la grande secousse nerveuse qu'elle venait de ressentir, rejetait presque tous les aliments. Privée, par la surveillance de la princesse, des somnifères dont elle abusait d'habitude, et n'osant les réclamer, elle passait des nuits terribles d'insomnie, traversées de cauchemars affreux, dont elle s'éveillait trempée de sueur, et poussant un cri qui la réveillait. Des visions d'enfer, le plus souvent, lui revenaient, grimaçantes, d'un enfantin macabre et d'un grotesque effrayant. Des pages de Dante, les fresques de Signorelli qui ornaient le cabinet du prince, s'associaient pour créer en elle des images de damnation affreuses : c'étaient de pauvres êtres enterrés dans le sable brûlant jusqu'au cou, des chairs où s'enfonçaient les griffes de fer des démons, et l'horrible spectre d'Ugolin rongeant la tête de l'évêque.

Le matin, au lieu de dissiper ces terreurs, les diffusait, pour ainsi dire, dans la clarté ambiante, et entourait Frédérique d'une atmosphère de souffles et de spectres invisibles. Aussi, avec quelle ferveur maladive elle se confondait aux élans de foi, aux prières de la princesse ! Celle-ci lui avait amené un confesseur, mais Frédérique, par une pudeur fière, sentit qu'elle ne pourrait livrer son cœur à cet homme; et le prêtre se contenta d'une confession en termes généraux et très courte. Frédérique alors fut appelée à jouir de la communion; et la princesse la conduisit en voiture à une petite église voisine, où un vieux prêtre officiait. Agenouillées côte à côte, la princesse et Frédérique

communièrent ensemble, et reçurent, dans une blanche hostie, le divin corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Mais à ce moment même, au lieu du ravissement et de l'extase attendus, Frédérique ressentit une affreuse tristesse. Il lui sembla qu'elle commettait un sacrilège; cependant elle n'avait point péché, par l'intention ni le fait, ces derniers jours; pourquoi donc cette désolation immense? Ah! c'est que vraiment elle le commettait, ce sacrilège, non envers Dieu, mais envers son amant. Oui, par cet acte, elle le reniait. Elle l'avait oublié, et à cette heure, elle le trahissait, ce qui était pire. Elle lui en préférait un autre. Elle le trompait, avec Dieu.

Alors une amertume emplit sa bouche; elle eut voulu cracher l'hostie. Elle eut honte de sa faiblesse immense, de ce que ses nerfs ébranlés et sa chair affaiblie par la peur, le jeûne et la privation de sommeil, lui eussent ôté toute raison virile, et fait l'âme crédule d'un tout petit enfant.

Et en même temps, elle gardait, sans pouvoir la concilier avec ses sentiments, l'idée religieuse avec tous ses effrois. « Peut-être, pensait-elle, est-ce Dieu qui m'éprouve, et qui laisse le démon me tenter? Si j'allais me damner, pourtant! »

Et dans la voiture qui les ramenait, son silence sombre avait quelque chose de si absorbé et de si lointain, que la princesse, le prenant pour le recueillement de l'extase, s'abstint de le troubler. Du fond de sa douleur, mise aux pieds du Christ martyr, elle sentait une grande joie pure d'avoir sauvé l'âme pécheress.

L'après-midi, elle dut s'absenter ; elle savait le prince absent, parti avec Reynolds pour une excursion dans le Sud. Mais au moment où elle arrivait à la ville, le prince, de retour, en sortait, et une voiture le conduisait rapidement à la villa.

Le prince éprouvait les sentiments les plus douloureux et les plus complexes. L'amour très réel qu'il sentait pour Frédérique lui mordait le cœur ; car ce blasé, ce spleenétique qui n'avait, le premier jour, envisagé qu'avec une crainte de lui-même cet amour dangereux, y était entré si entièrement que tout spleen avait disparu de son âme, et que l'égoïsme même de cet amour avait fait place à une tendresse ardente, quelque chose d'ému, de jeune et d'attendri, tant le charme envahissant de Frédérique avait été d'essence rare et précieuse. Jamais il n'avait goûté d'ivresses aussi profondes, aussi aiguës et si l'on peut dire aussi âcres, à raison même de leur culpabilité, que dans les bras de cette étrange fille, aux grâces d'amazone, aux douceurs d'enfant, aux causeries d'ami, aux goûts d'artiste, aux ardeurs de femme. Jamais nature plus complexe et plus charmante ne s'était livrée à lui, dans la fleur de sa virginité, pour s'épanouir sous ses baisers. Il avait eu là une joie de triomphe, une sensation âpre d'orgueil, et l'enivrement de quelque chose de si doux, que le prince ne reconnaissait plus son âme flétrie et séchée, tant elle avait comme refleuri dans la tiédeur parfumée de cet amour. Et puis, à l'heure où peut-être, tout au fort de son désir, il eût pu cependant prévoir une satiété, une fatigue dans un avenir éloigné,

mais probable, n'avait-il pas été frappé d'un grand coup ? Cette idée de la mort possible, prochaine, se dressant tout à coup en pleine vie, lui ôtant Frédérique à l'heure même où il allait la conquérir, et cette inoubliable première possession charnelle en un instant si cruel, ensuite la pensée constante du tombeau, et l'effroi sourd de ce mal contre lequel les médecins se déclaraient impuissants, une espèce d'horreur physique qui avivait le désir et multipliait les étreintes, les rendant plus désespérées et plus hâtives, tout cela, secouant avec violence l'apathie morale du prince, lui avait refait une âme frémissante, inquiète et maladive de jeune homme. Enfin les derniers événements : Frédérique confiée à la princesse, et qu'il n'osait lui réclamer, une honte vive de savoir sa femme instruite de tout et portant avec une résignation de martyre la lourde croix qu'il lui imposait, et aux quelques mots échangés avec elle, le pressentiment qu'il avait eu qu'elle lui prendrait Frédérique, qu'elle la lui disputerait afin de la reconquérir au bien et de la ramener à Dieu, cette catastrophe morale imprévue, et on ne sait quelle profonde fatigue d'âme tendue à la même idée fixe, avaient tellement ébranlé le prince que rester à la villa lui avait semblé impossible, et que, parti la nuit, par un train quelconque, il s'était trouvé le lendemain à Constantine. Là, il erra trois jours, dépaysé, avec Reynolds. Une excursion à Biskra ne l'avait même point distrait, malgré la splendeur du ciel, la beauté des montagnes roses et violettes, et le désert bleu, pareil à la mer. Et brusquement, folle-

ment, il revenait à Alger, aussi vite qu'il en était parti.

Il se jeta dans une voiture ; il lui semblait que les chevaux ne marchaient pas. Arrivé à la villa, il demanda où était la princesse. On lui dit qu'elle était sortie; Mademoiselle Ylsée était au jardin. Le prince instinctivement se dirigea vers ces allées tristes, à bordures d'ifs sombres, où il devinait qu'elle devait être. Elle marchait, vêtue de couleurs foncées, le front incliné, comme en une solitude désolée.

A la vue du prince, elle leva les yeux, devint pourpre; ses yeux morts s'illuminèrent. Elle se laissa tomber dans les bras de son amant, sans un mot, sans un sourire.

Il se hâta de l'entraîner vers la maison. Et là, à l'abri des murs et des portes, il lui vida son cœur, à mots pressés, brûlants, avec une rage, une ardeur à galvaniser leur amour. Mais il n'en était pas besoin; Frédérique, rien qu'en le voyant, avait été reconquise ; elle ne se disputa même point à ses désirs, et elle lui livra son âme et son corps, en disant :

— Je me damne pour vous, Daniel, et suis heureuse de me damner.

— Non, — lui répétait-il, — il n'y a ni damnation ni enfer, ô ma chère maîtresse. Oublie ces cauchemars d'enfant, il n'y a que la vie et la mort de vrais, et notre amour, mon âme !

Quand la princesse revint, elle les trouva ensemble, les mains et les lèvres unies. Ils étaient tellement absorbés en eux-mêmes qu'ils tournèrent

à peine la tête, et ne détachèrent leurs mains qu'après coup, par une subite et foudroyante réflexion.

La princesse ne voulut rien voir, mais son cœur fut transpercé. Elle n'eut que la force de passer dans sa chambre et là, tombant à genoux sur un prie-Dieu, elle jeta le cri de sa détresse :

— Ils n'ont pas eu pitié de moi. Que le Christ ait pitié d'eux !

X

A la villa Clives, Wilkie, malade et ébranlée par les dernières émotions, tante Zabeth, et aussi Werner et le grand lévrier Llow avaient fait fête à Frédérique, en la revoyant. Quant à son père, grave et soucieux, il ne fit aucune allusion au passé. Il paraissait à peine à la villa. Et les rendez-vous au pavillon reprirent pour le prince et Frédérique.

Ils y furent tout-à-fait seuls, Reynolds ayant voulu partir. Le buste de la jeune fille était terminé; il devait se mettre au marbre en arrivant à Paris, où il prétextait des affaires, En réalité, sa conscience le gênait ; malgré sa largeur d'idées, il souffrait, dans son honnêteté, près de la princesse et de Frédérique, également estimé des deux femmes, qu'il aimait et plaignait toutes les deux. Le prince le vit partir avec regret; il perdait un confident sûr et dévoué.

Les adieux de Frédérique furent tristes; elle

remercia le sculpteur, avec un mélancolique sourire, du chef-d'œuvre qu'il avait fait en modelant sa petite amie, et comme, très ému, il prenait congé, en lui serrant très fort la main, elle lui dit :

— Voulez-vous m'embrasser, monsieur Reynolds?

Ce jour-là fut long pour Frédérique et le prince. Une torpeur, était-ce le temps d'orage? pesait sur eux. Ils se sentirent immensément seuls, et se serrèrent éperdûment l'un contre l'autre, sans pouvoir soulager la tristesse qui leur alourdissait le cœur.

Alors une vie morne commença pour eux. Le sentiment de l'irréparable, de l'inévitable, épaissit autour d'eux l'atmosphère. Une langueur les accablait. Frédérique était de jour en jour plus souffrante. Et l'abus croissant de l'opium et du chloral lui faisait des nuits de plomb et des matins troubles, où véritablement elle ne pensait plus, engourdie de sommeil.

Des troubles prolongés dans la respiration, surtout des douleurs vives au cœur, le progrès lent de l'aortite rapprochant les crises de souffrance, les faisant plus longues, forcèrent le docteur Harwel à des piqûres d'anti-pyrine, sans résultat, et de morphine, plus efficaces. Frédérique, pour ne plus souffrir, voulut avoir à portée de sa main les remèdes nécessaires, et, par faiblesse, ou par humanité, le prince décida Harwell mécontent à signer une ordonnance. Dès lors, grâce aux piqûres fréquentes de morphine, elle put se soustraire, du moins, à la douleur. Mais bientôt l'habitude devint chez elle

une manie. Elle porta dans sa poche, continuellement, l'écrin enchâssant la seringue de Pravaz et l'étui contenant le flacon d'acétate de morphine. Plusieurs fois par jour, elle s'injectait le poison. Si c'était au pavillon, elle tendait la seringue à tige d'aiguille au prince, afin qu'à sentir la piqûre faite par lui, elle souffrît moins. Bientôt sa manie s'exaspérant, elle en vint à absorber de grandes doses. Restait-elle trois heures sans renouveler l'injection, elle ressentait une faiblesse infinie, des nausées, des douleurs. Et le sentiment du mal croissait, malgré les remèdes ; l'horripilation de Frédérique grandissait, à sentir peu à peu décliner ses forces, à ne pouvoir arrêter la petite fièvre qui la minait d'abord tous les soirs, et maintenant la brûlait jour et nuit.

Une réticence mentale, un *A quoi bon ?* découragé paralysa dès lors toutes ses actions, arrêtant d'avance les paroles sur ses lèvres, lui ôtant le goût de tout ce qu'elle aimait, la séparant de ses habitudes, l'étendant prostrée de tout son long sur un divan, la tête et les bras appuyés sur des coussins, si inerte qu'elle se refusait à ouvrir le piano toujours fermé, à présent, ou que lire un livre l'ennuyait. Elle avait la fatigue de tout; il lui fallait faire effort pour manger, pour se lever, pour s'habiller, pour marcher.

Le prince, avec une patience rare, essayait de la distraire; et elle lui souriait avec tendresse, son amour survivant à tout. Certains jours, elle riait et causait, plus gaie. Mais le plus souvent, trop faible, elle ne tentait même plus de réagir ; elle

avait l'immobilité résignée des bêtes qui se sont couchées pour mourir.

Alors, pour l'arracher à son spleen, le prince en vint aux expédients. Tirer Frédérique d'elle-même, qu'elle s'oubliât, qu'elle échappât aux obsessions cruelles de son moi, par quels moyens l'obtenir, sinon par les voyages, jugés impossibles par le médecin, par la musique sans paroles et sans idées, toute en suggestions de rêve, où l'on se berce et s'oublie, mais qui épuisait Frédérique, car elle s'y donnait trop, — ou l'ivresse? L'ivresse? Le prince n'eût pas reculé pour lui-même; son intelligence profonde et un peu dépravée le mettant au-dessus des préjugés courants; mais Frédérique?... Alors il recourut à un compromis; et comme Frédérique, curieuse, l'en pressait depuis longtemps, il lui laissa goûter l'ivresse artificielle du haschich, qu'il connaissait pour l'avoir éprouvée lui-même, autrefois. Il lui présenta, une ou deux fois en des confitures ou du café, la pâte verte que les Arabes nomment *majoun*. Elle en eut des joies très grandes, une hébétude heureuse, et des rires si cristallins, si prolongés que le prince s'applaudit de son hygiène morbide. Puis au lendemain, il fut pris d'une inquiétude où se mêlait un peu de honte et de remords, et il se promit de recourir le moins souvent possible à ces dangereux mirages artificiels; mais Frédérique se montra si avide de les ressentir à nouveau, que le prince, à la fois par une sorte de supériorité dédaigneuse aux idées reçues, et une grande pitié pour Frédérique à laquelle avant tout, il voulait éviter de souffrir, puisque c'était

le seul soulagement qu'on pût lui donner en cette affreuse certitude de la mort, le prince se laissa aller à rapprocher les doses de la substance verte, et à les partager avec elle. Mais il était rétif au poison, et n'éprouvait qu'une hébétude calme et sans rêves, une torpeur béate et vague ; tandis qu'au sortir de ces ivresses, Frédérique lui racontait d'une voix brisée des sensations étranges, son âme projetée devant elle, comme agrandie, comme multipliée par l'espace et par le temps, et la vie cérébrale décuplée dont jouissaient en elle les pensées et les visions, intensifiées ; et l'étrange froid de glace qui pénétrait son corps, à la fin des extases. Mais les lendemains de ces dépenses nerveuses trop fortes, et surtout les surlendemains étaient mortels à Frédérique. Et déjà ses rêves heureux se changeaient en une épouvante atroce, car l'*idée* de la mort entrait déjà dans le merveilleux domaine, comme s'il n'était pas une place du cerveau et de l'âme de Frédérique qui ne dût en être imprégnée, comme d'un noir virus.

Alors, un soir, sans y avoir pensé, le hasard d'un en-cas et d'un chaleureux bourgogne ayant induit Frédérique à une gaité d'âme heureuse et à un grand oubli, confuse, le lendemain, quand furent dissipées les fumées de cette légère ivresse, de nouveau elle essaya de réveiller la sensation précieuse. Le prince ne s'y refusa pas, car sa sensualité d'essence raffinée s'amusait de cette dépravation qu'il se gardait de pousser jusqu'au bout, et qu'il ne comptait pas transformer en une habitude. Les premiers jours il laissa donc Frédérique se griser

légèrement; c'était avec des vins rares, des champagnes exquis, ou quelques gouttes d'alcools de marque. Il en fallait très peu, un verre et la fumée d'une cigarette russe, pour la rendre gaie. Aussi, en face de son amant qui buvait, taciturne, sans réussir à s'enivrer, Frédérique toute rose jacassait comme un oiseau. Mais quelques gouttes de plus l'accablaient. Alors, silencieuse, elle échappait vraiment à elle-même; la féerie du vin lui sauvait la torture de penser, de tourner captive dans l'ornière de ses obsessions noires. Mais bientôt le charme passager de cette demi-ivresse s'évanouit, comme usé, insuffisant, et sans que Frédérique pût le recréer, des doses plus fortes lui faisant mal. Elle ne connut donc plus que de rares et courts instants, des lueurs d'oubli, après lesquelles se souvenir et renaître étaient si douloureux qu'elle ne pouvait retenir ses larmes.

C'est alors que se sentant sombrer, l'étrange fille, par un soudain effort de volonté désespérée, s'arracha aux hallucinations de cette chambre, de ce divan où elle gisait. Elle voulut sortir, elle remonta à cheval, pour de lentes promenades au pas; ou bien, une voiture à deux places, qu'elle conduisait, les emportait à travers les routes, ou les rues, dans les champs et par la ville, où leur amour ne craignait pas de se montrer, — dépasser le scandale n'étant plus possible à présent. Et Frédérique, toujours en de fraîches toilettes, toujours belle, toujours pure, tant ses soins raffinés lui conservaient de grâce, d'une pâleur que déguisait un délicat fard rose, souriante, cambrée dans son

corsage, se raidissait pour être aimée jusqu'à la dernière heure, craignant qu'une trop longue langueur de malade ne fatiguât la patience du prince, et voulant, s'il le fallait, mourir debout.

A ce moment, la Frédérique des beaux jours reparut tout entière. Et le prince eût pu se faire illusion, s'il n'avait deviné que c'était la dernière flamme d'un feu qui se ranimait pour n'être plus que braises, puis que cendres et que fumée.

XI

Quand Frédérique songeait à madame Karlsen, elle était pleine de honte. Il lui semblait que cette amie si chère autrefois lui fût devenue indifférente. Ou plutôt ce n'était plus la vieille femme malade qu'elle aimait, mais une autre Léa Karlsen qu'elle voyait dans son souvenir. Depuis la dernière visite qu'elle lui avait faite avec le prince, elle n'y était retournée que deux fois, en cinq semaines. Et le souvenir de ces deux visites lui restait odieux. Dans la première, les yeux perçants de madame Karlsen s'étaient fixés sur elle, et elle lui avait dit :

— Vous n'avez pas amené le prince, aujourd'hui ?

Le ton était tel que Frédérique en fut piquée au vif, et relevant la tête, elle répliqua :

— Non, pourquoi me dites-vous cela?

— Ah ! Frédérique ! Frédérique ! — dit madame

Karlsen en secouant la tête, si tristement que le cœur de la jeune fille fut émue.

— Léa, — dit-elle avec anxiété, si vous saviez!...

— Non, ne me dites rien, — dit madame Karlsen, et ses doigts maigres fermèrent la bouche de Frédérique.

Et celle-ci sentait ce silence et cette discrétion si tristes, elle devinait une résignation si douloureuse à tout ce qui ne pouvait être empêché dans l'avenir ou réparé dans le passé, qu'elle se hâta de prendre congé; la honte et le chagrin l'étouffaient. Madame Karlsen l'avait baisée au front, avec une grande pitié.

La seconde visite avait été plus pénible encore. Frédérique n'avait plus fait allusion à son amour, mais elle avait dit à madame Karlsen le secret de son mal et le tourment de l'*idée* noire qui l'obsédait. Et alors madame Karlsen, comme quelqu'un qui le savait ou qui l'avait pressenti, répondit, avec une tristesse sourde :

— Pauvre, pauvre petite! A votre âge on ne peut avoir la résignation du mien. Moi aussi, depuis plusieurs mois, l'*idée* est en moi. Et lorsque après de cruelles opérations et l'aveu des meilleurs praticiens, j'ai été bien sûre qu'il n'était pas de guérison possible, j'ai préféré mettre ordre à mes affaires, dire adieu à ma famille et à mes amis, et venir, seule avec ma vieille Minna, m'éteindre au soleil, loin de ceux que j'aime, afin de m'épargner ainsi qu'à eux le déchirement des derniers jours.

— Quoi! vous avez eu ce courage! — dit Frédérique.

— Je suis si vieille, mon enfant !

— Ah ! — dit Frédérique, qui frissonna en un retour sur elle-même, — moi, je suis lâche.

Et depuis elle n'avait — elle en rougissait — pas remis les pieds chez son amie. Sa crise, à cause de Mitka, il est vrai, l'avait retenue captive à la villa. Mais depuis…

Non, l'angoisse qu'elle ressentait près de cette vieille femme condamnée comme elle et si ferme de cœur, lui parut insupportable à rééprouver. Elle était revenue plus souffrante de cette visite. Hélas ! et l'égoïsme des malades l'empêcha d'y retourner.

Madame Karlsen heureusement avait une amie, la princesse. Celle-ci lui faisait de fréquentes visites, et elles étaient devenues très chères l'une à l'autre, malgré la divergence de leurs idées religieuses.

— Écoutez, — avait dit madame Karlsen à la princesse, — il se peut que je déraisonne dans les derniers instants, à l'heure où je ne m'appartiendrai plus ; mais tant que mes idées seront lucides, je resterai *moi*. Je veux mourir comme j'ai vécu. Vous allez me jurer de ne pas m'amener un prêtre, de ne pas effrayer mon cerveau, alors que ma volonté n'aura plus de prise sur lui. Il me serait amer d'avoir cette crainte. Je n'ai jamais fait le mal. Si je l'ai fait, c'est sans le vouloir ; je le regrette sincèrement. Voici mon acte de foi, chère amie. Promettez-moi que vous respecterez mon agonie, et qu'elle ne sera pas violée comme on dit que l'a été celle de Littré.

La princesse, partagée entre sa conscience et sa probité, s'exécuta et promit.

— Après ma mort, — dit madame Karlsen, — je ne tiens pas au scandale. Si donc vous tenez à ce que je sois enterrée selon le rite catholique, auquel j'appartiens de naissance, je ne m'y oppose point. Seulement, — dit-elle avec un triste sourire, — ne faites venir le prêtre que quand il sera *trop tard*.

De jour en jour, ses forces baissaient rapidement. Les médecins prévoyaient le terme. Elle voulut savoir combien il lui restait à vivre.

Quand elle le sut, elle employa ses dernières journées à consoler la princesse ; car celle-ci avait livré à la mourante l'aveu qu'elle n'aurait fait à âme qui vive, la confidence du calvaire de douleur qu'elle gravissait.

— Hélas ! — lui disait madame Karlsen, — courage, mon amie. Vous avez pris le parti sage, et votre cœur vous a bien conseillée. Oui, jusqu'au bout vous devez rester la femme du prince. Ne le quittez point, ne le laissez pas partir avec elle. Un jour, n'en doutez pas, il vous reviendra repentant. Les hommes sont ainsi, même les meilleurs. Une Frédérique se serait toujours trouvée dans sa vie. Ah ! quand j'y pense : la malheureuse fille, avec des dons si nobles, une si belle nature ! C'est à croire que les enfants portent la peine des parents, et qu'en ses veines où l'hérédité a mis la maladie de sa mère, le sang de son père brûle aussi !

Son intelligence jusqu'au dernier jour ne faiblit pas : l'approche du lendemain fatal ne l'émut pas.

La veille elle avait écrit, d'une main encore ferme, quelques lignes à Frédérique, en la priant de venir. Et Frédérique, qui ne comprit pas l'urgence de cet appel, ne vint pas. Le lendemain matin non plus. La princesse indignée traça sur une de ses cartes quelques mots, la mit sous enveloppe et la fit porter à la campagne, en même temps qu'un billet au prince. Frédérique, en les lisant, devint blême. Elle allait sortir avec son ami, tous deux pimpants, lui une rose à sa boutonnière, elle en robe claire de foulard rose. Elle ne prit pas le temps de changer de toilette, la voiture attendait; ils partirent.

Arrivés, Frédérique monta la première, et le prince quelques minutes après, comme s'ils n'étaient pas venus ensemble; mais ils ne donnèrent le change à personne.

Madame Karlsen gisait étendue sur son lit, très pâle, les membres paralysés, mais les yeux encore éclairés d'un reflet d'âme. Rien dans la chambre n'annonçait la mort. Les fenêtres étaient ouvertes. Des bouquet de roses sur la table et la cheminée, des roses partout embaumaient la chambre. La vieille Minna se tenait assise dans un coin, essuyant de temps à autre une larme et lisant une Bible protestante. La princesse priait à genoux; elle avait tenu parole et n'avait fait encore appeler aucun prêtre, mais elle récitait mentalement les psaumes des agonisants.

Madame Karlsen reconnut Frédérique.

— Adieu, mon enfant, — dit-elle, — embrassez-moi. Et comme le prince s'approchait, elle lui

tendit sa main, qu'il baisa respectueusement. Elle les regarda, tous deux au pied de son lit, avec un œil triste, doux et bon, où l'approche de l'Infini mettait une sérénité, une mansuétude.

— Adieu, prince, dit-elle ; merci d'être venus tous les deux. Pourquoi pleures-tu, Minna? tu vois bien que je ne souffre plus.

Comme un rayon de soleil tombait sur son lit, la princesse se levant alla fermer le store.

— Non, — dit madame Karlsen d'une voix profonde, — laissez entrer le soleil !

Et le soleil entra, doux et chaud. Une grande paix régnait. Des mouches volaient sur les roses. Au loin, un mélancolique soupir de flûte arabe s'éleva. Madame Karlsen sourit faiblement; et son doigt, d'un rythme ralenti, suivait la mesure des trois notes plaintives ; puis, il s'arrêta, et madame Karlsen ferma les yeux dans la lumière.

Frédérique avait beau s'affermir ; une épouvante horrible lui serrait les côtes, l'étouffait. Ses lèvres étaient blanches, ses yeux dilatés par une terreur sans nom ; et elle faillit tomber, quand du fond de la mort où elle entrait, l'agonisante parut ressusciter. Ses paupières closes lentement se disjoignirent. Son regard, reflétant le soleil une dernière fois, se fixa sur Frédérique avec une intention suprême, et d'une voix basse et lointaine, comme entendue en rêve, elle murmura :

— *On ne souffre presque pas...*

Ce fut sa dernière parole. L'agonie commençait.

Frédérique, frappée par cette révélation qui lui était destinée et qui semblait sortir de l'absolu, chancela.

— Emmenez-la, — dit la princesse à son mari.

XII

La mort païenne de madame Karlsen, ce simple et stoïque exemple, certes Frédérique l'admira. Mais sa peur et sa lâcheté en redoublèrent. L'enterrement l'acheva. L'idée de ce qu'ont d'horrible la dernière toilette, l'ensevelissement, le chant des prêtres, l'enterrement, la saturèrent d'une horreur et d'une lassitude infinies.

Bientôt une étrange angoisse s'y mêla. Elle ressentait, en son corps, dans son âme, quelque chose d'étrange, d'inexplicable, d'inquiet, un bouleversement profond, une résolution de sa volonté, un afflux violent d'instincts irrésistibles. Des idées qu'elle n'avait jamais eues lui venaient, des sensations troubles et morbides, quelque chose d'en tout semblable à la folie qui couve.

Et d'abord elle avait eu peur que ce ne fût la folie, et l'idée de Mitka enfermée dans une maison de santé l'avait fait frémir. Mais non, ce ne pouvait être cela. Quoi donc alors? Et pour échapper à ce malaise inconcevable qui la violentait jus-

qu'en son être le plus secret, elle se rejeta aux bras du prince, plus passionnément que jamais.

Leur amour connut toutes les folies, et ne se respecta plus lui-même. Frédérique éprouvait une joie cruelle à avilir, à épuiser, à anéantir plus vite cette chair destinée à périr.

Mais ensuite, elle n'en était plus que morne. De plus en plus, l'inquiétude sourde, qu'elle avait cachée au prince et essayé de se cacher à elle-même, l'obsédait ; elle prenait corps et revêtait un sens terrible. Un jour, Frédérique ne put plus se taire ; et comme le prince, dans un de ces élans d'amour sombre qui les unissaient désespérément, lui tendait les mains, elle ne répondit point à son étreinte, mais les bras fermés contre sa poitrine, elle se roidit, imprenable et farouche.

Depuis longtemps le mutisme et le repliement de Frédérique en elle-même, l'avaient effrayé.

— Qu'est-ce que tu as ? dit-il.

— Je suis enceinte.

LIVRE V

RÊVE ET RÉVEIL

LIVRE V

RÊVE ET RÉVEIL

I

Ils voulurent douter; mais des symptômes trop évidents annoncèrent la grossesse. L'éviter, comment?

Moins avancée, les bains prolongés, les révulsifs eussent peut-être pu, sous couleur de rappeler la crise régulière, couvrir d'une apparence de légitimité, l'acte louche d'anéantir dans l'œuf cette vie naissante, alors sans forme ni conscience encore; mais, passé ce terme de plusieurs semaines, comment résoudre ce cas de conscience épineux, qui montrait toute manœuvre frauduleuse complice d'un attentat légal?

Le prince en reconnut l'impossibilité, encore que sa fortune et son nom pûssent, avec de grandes précautions, leur assurer l'impunité, et que Frédérique, en son sens moral incomplet de femme, eût sans doute préféré les dangers d'une fausse-couche que de divulguer, chaque jour, sa honte devant tous.

Le prince se résigna donc. Et il se disait :

— « Eh bien après? C'est un malheur! c'est un double malheur! Pauvre petite, qui l'aurait dit?... Enfin, tant pis! ce n'est pas sa faute, arrive que pourra. Quand elle ne pourra plus déguiser sa aille, nous partirons, nous irons en Grèce ou en Egypte. Mais supportera-t-elle le voyage, neuf mois de souffrance et la dernière épreuve? L'atteindra-t-elle seulement, avec l'état de sa santé. Quelle dérision! Comme la vie est odieuse, barbare et bête! » — Et il réfléchissait toujours : — « J'ai désiré de beaux enfants, et la princesse ne m'a donné que cette pauvre petite rhumatisante Alyette! Si au moins une belle jeune maîtresse m'avait fait un de ces robustes bâtards, dont on dit qu'ils sont beaux comme tous les enfants de l'amour ; mais non, ce sera une fille encore, et quelle fille! Que d'embarras, que d'ennuis pour ce petit être qui ne vivra pas, ou qui, s'il vit jusqu'au mariage, transmettra à d'autres créatures le germe de sa maladie héréditaire. Pauvre Frédérique! aucune douleur ne lui aura été épargnée. Ah! certainement, il aurait mieux valu qu'elle ne me revît jamais et qu'elle s'éteignît avec son souvenir et son rêve. Mais la vie a des enchaînements absurdes.

Me doutai-je, quand Fonbonne est mort et quand les journaux m'ont enterré à sa place, que cette fausse nouvelle aurait un retentissement décisif dans le cœur d'une jeune fille séparée de moi par cent lieues de mer? Et quand sa lettre m'est arrivée, et que, curieux, charmé, ému, j'ai voulu revoir celle qui m'écrivait ainsi, savais-je où cela nous entraînerait? Est-ce que tout cela est réel? On dirait un cauchemar! Ah! si je pouvais m'éveiller! »

Le prince monologua longtemps ainsi ; la conclusion fut qu'il aimait autant Frédérique ; mais cette grossesse en quelque sorte monstrueuse, ses embarras, ses dangers lui causaient un grand malaise, et autant de pitié que d'ennui. Et alors il croyait aimer moins Frédérique, malgré lui, ou plutôt il craignait de l'aimer moins, pareil à ces duellistes qui ont peur d'avoir peur. Il se disait : « Ce serait lâche et vil de l'aimer moins maintenant, à cause de *cela*. Non, je l'aime autant! je l'aime autant! » Mais son énervement et ses craintes très vives devenaient extrêmes, quand il pensait à sa situation de plus en plus fausse auprès de la princesse. Puis il lui semblait, toujours malgré lui, que sa liaison avec Frédérique était changée : au lieu d'une maîtresse enfant, elle lui paraissait femme, et mère, et comme entachée un peu — et pourquoi ? — par la réprobation bourgeoise qui frappe les fécondités coupables.

Frédérique, elle, du jour où elle ne put plus douter, s'éveilla de tout ce songe amoureux, et le réveil fut terrible. D'abord la honte couvrit tout. Le sentiment que si perdue qu'elle pût être, du

moins protégée par l'amour du prince et leur sécurité, elle était maintenant déshonorée cent fois plus, et irrémédiablement, mit en elle un dégoût profond, la conscience d'un avilissement dernier. Qu'arriverait-il? Elle n'osait y penser. Des scènes tragiques se dressaient en son esprit. On la chasserait, et son amant l'abandonnerait. Ce fut un affolement subit et abominable.

Puis, voyant le prince aussi aimant, aussi calme que si rien ne s'était passé, — car sa politesse imperturbable lui faisait ici comme une vertu, — elle eut une autre et aussi courte folie : la joie. Elle fut fière, heureuse de sentir germer en elle le sang de son amant ; elle oublia le présent, et toute à l'avenir, franchissant les affres à subir, elle se bâtit des châteaux au pays du Rêve : elle se vit mère, et son enfant grandissait. Il avait les yeux de son père. Quel malheur qu'il n'en pût porter le nom. N'importe, c'était un petit prince d'Ancise quand même. Et elle l'aimait, ce pauvre enfant adultérin !

Mais au bout d'une semaine, un simple hasard, la rencontre au jardin de la petite Alyette dans les bras de sa bonne, la vue, non sans mélancolie et sans pitié, de l'enfant pâle et maladive, un regard échangé avec le prince, un éclair où ils se comprirent, suffirent à bouleverser Frédérique, à la ramener brutalement sur terre. La fille de la princesse, avec sa pâleur, ses yeux lointains, son corps grêle lui faisait pitié. Que serait-ce donc?... Ne serait-il donc pas autrement misérable, le petit être qui naîtrait d'elle, qui aurait ses organes, son cerveau exalté, ses nerfs malades, son cœur gonflé,

sa poitrine étroite? l'enfant qui un jour, sûrement, comme elle, ne respirerait plus, pressé dans l'étau de la dyspnée, torturé par les affres de l'angine de poitrine, promis aux souffrances, et destiné, bien avant la vie, à la mort. A cette idée, elle eut horreur d'elle-même. Sa chair féconde lui inspira un indicible dégoût. Et cette nausée l'envahit toute.

— Vous souvenez-vous, — dit-elle au prince avec un sourire amer, — qu'un jour, en passant à cheval près du jardin des Cèdres, nous avons remarqué, avec dégoût, la façon dont les maraîchers mahonnais fumaient leurs champs. Vous souvenez-vous des grands tas d'ordures empestées qu'ils arrosaient, sous un soleil ardent, afin de hâter la décomposition? Et nous avons pensé alors que les légumes que nous mangions poussaient dans cette terre engraissée par la mort.

— Oui, — dit le prince inquiet, — eh bien?

— Rien, dit Frédérique.

Et, après un silence :

— Harwel parti — (il devait aller en Angleterre recueillir une succession) — nous ne prendrons plus d'autre médecin, n'est-ce pas?

Et le prince, hochant la tête instinctivement, rêveur, regardait Frédérique, dont le corsage étroit et la jupe moulaient le corps.

— Est-ce que ça se voit?... — demanda-t-elle tout bas. Et elle rougit comme une enfant. Puis, tout d'un coup, elle se mit à pleurer.

Le lendemain son exaltation était violente.

— Pourquoi attendre? — disait-elle, — fuyons tout de suite. Emmenez-moi. Mon père aura du chagrin, mais qu'y faire, qu'y faire? — dit-elle avec un geste découragé. — Nous prendrons Wilkie avec nous, n'est-ce pas?

Puis, dans une lueur de raison :

— Pauvre Wilkie, que deviendrait-elle? Non, pourquoi partir? Je ne pense qu'à moi. Pourquoi briser complètement votre vie? Pourquoi augmenter le scandale? Ah! que nous nous appartenons peu! la vie nous pousse, la maladie nous paralyse, notre volonté ne peut rien! Les Arabes ont raison : tout est fatal!

Elle ne supportait pas d'être plus malade, à cause du germe vivant qu'elle portait en elle. Cela lui semblait une grande injustice du sort, une cruauté que la maternité lui fût infligée, à elle qui ne verrait pas grandir son enfant, qui ne le verrait peut-être point naître.

Et de plus en plus à cette idée, un revirement terrible, incroyable, se fit en elle; les sentiments qu'elle vouait à la mort, elle les tourna contre la vie. Elle la maudit, cette vie. Elle la prit en horreur. Elle la méprisa. Elle l'exécra.

II

C'était la même obsession fixe, retournée. C'était l'*Idée* encore. D'abord elle avait vécu par l'amour. Puis la mort était apparue. Et il y avait eu combat entre l'amour et la mort. Et elle avait senti la mort triompher. Et voilà que ce qui lui avait causé tant d'épouvante et de dégoût, brusquement changeait. C'était la vie à présent qui lui inspirait ces affres, les mêmes, exactement! la vie tyrannique, brutale et atroce, à la fois tragique et grotesque, dont elle ne pouvait décider un seul des événements, paralyser la moindre des forces occultes et qu'elle subissait, avec rage et douleur, impuissante.

Alors, dans une tension exaspérée de tout son être, elle chercha quelque affranchissement, quelque moyen d'évasion, et n'en trouva qu'un, ironique et amer : mourir. Oui, cette vie trop odieuse, elle pouvait la rejeter et la briser comme un verre qu'on tient dans la main. Promise à la mort, elle pouvait courageusement en devancer l'heure ; et alors quel

suprême outrage à cette vie chaque jour enlevée à son corps, et d'un si vil prix, qu'au lieu d'en jouir jusqu'au dernier moment avec la lâcheté des malades, d'en aspirer le dernier souffle et d'en concentrer dans ses yeux le dernier reflet, elle la rejetait !

Et en même temps elle anéantissait par là toutes les contingences morbides résultant de sa présence ; elle libérait la princesse du présent si lourd, et de l'avenir plus inquiétant encore. De tant de craintes et de soucis mornes dont elle seule était la cause, hélas ! elle affranchissait son amant. Elle disparue, disparaissaient avec elle le grand trouble et la grande dissolution morale qu'elle incarnait. Le cours des choses recommençait de couler. L'oubli s'étendait sur elle comme la terre sur une fosse ; et toutes ces agitations stériles qui avaient marqué son passage en cette vie, rentraient au néant d'où elles n'auraient pas dû sortir.

Et une Frédérique intelligente et haute pensait cela, froidement, avec bravoure. Et une autre Frédérique, fébrile et névrosée, d'instinct peureux, s'effarait. Et celle-là disait :

« Ah ! jamais je n'aurai le courage », tandis que l'autre cherchait dans les tiroirs du prince un révolver de poche, toujours chargé, qu'elle lui connaissait. Et comme elles ne pouvaient se concilier ensemble, elles alternaient.

Mais de jour en jour l'exaltation nerveuse de Frédérique grandissait ; et ce fut cela et des paroles comme échappées, qui la trahirent presque. Le prince eut peur et surveilla sa maîtresse. Cepen-

dant, l'idée du suicide, malgré des revirements et même au moment où elle en avait le plus peur, couvait en elle, l'imprégnant de plus en plus, sourdement. Et même, y pensait-elle, il lui semblait y voir une réparation des fautes qu'elle avait pu commettre, selon la morale du monde, les effacer, avec éclat. Puis l'orgueil de cet acte de courage lui donnait une fierté un peu farouche, le sentiment d'un acte viril et héroïque.

Et chaque jour, chaque heure elle y pensait davantage, se familiarisait avec cette dernière forme, cette évolution suprême de l'*idée*.

Et pourtant, plus que tout, la retenait la pensée du prince. Pourquoi ne pas vivre les semaines, les mois, — qui sait ? — l'année ou deux qui lui restaient peut-être? Pourquoi abandonner avant l'heure celui qu'elle avait tant aimé ? Pourquoi se priver des derniers baisers, des bonnes paroles, de la chère présence?

A cela elle se répondait, par une singulière et triste divination du cœur de l'homme :

— « Mais demain, je le sais et l'ai lu dans les livres de médecine, je puis tomber, subitement frappée. Eh bien, que je meure ainsi : certes, Daniel me pleurera, mais avec la conscience d'un foudroiement fatal et qui ne pouvait être retardé. Et son amour peut-être, fatigué, blasé par cette lutte depuis longtemps perdue d'avance, se résignera plus facilement à m'oublier. Mais si je meurs volontairement, dans un brusque et lamentable coup de théâtre inattendu, — pensa Frédérique en souriant tristement de sa phrase, — qui sait,

hélas ! si son regret ne sera pas plus amer, et si mon souvenir ne s'enfoncera pas, comme une blessure éternelle, dans son cœur ! Il se dira : « Elle était là, elle souriait, elle parlait, elle respirait, j'étais près d'elle, et dans notre amertume nous goûtions une triste douceur ; rien ne la forçait donc à partir et elle est partie cependant. Mon amour ne l'a donc pas retenue ? » Et comme il aura été le dernier aimant et le premier quitté, il en aura une grande peine, un regret plus vif. Et peut-être son amour sera moins long à se faner. »

« Quelle vanité ! — se disait-elle ensuite. — Ce sentiment est laid, ce calcul est bas. Quoi que je fasse, quoi que je pense, je ne serai donc jamais en paix avec moi-même ? et les scrupules de ma conscience me tourmenteront toujours ! »

III

Frédérique et le prince étaient dans le pavillon, un après-midi, quand on frappa discrètement à la porte. C'était le valet de chambre qui apportait sous enveloppe deux dépêches de la part de la princesse. Le prince en prit connaissance : l'une était au nom de la princesse, l'autre au sien. Il fronça le sourcil et changea de visage.

— Qu'avez-vous ? — demanda Frédérique anxieuse.

— Rien... mon père...

Et il s'arrêta, craignant toute émotion pour elle.

— Parlez, dit-elle, je suis prête à tout.

— Mon père est au plus mal, — dit le prince, — on m'appelle à son lit de mort.

Et il tendit une des dépêches à Frédérique. Elle était signée François, nom du frère cadet du prince. Et Frédérique y vit que le vieux prince d'Ancise allait mourir et que Daniel, rappelé à Venise par cette mort imminente, devait partir en

hâte ; il y avait dans la dépêche, fort longue, d'autres choses qu'elle ne comprit pas et qui faisaient allusion, sans doute, à des intérêts de famille et d'argent.

Elle rendit la dépêche et d'un ton fort calme :

— Qu'allez-vous faire?

— Que me conseillez-vous?

— Votre père vous appelle, partez, — dit-elle froidement.

Le prince allait et venait, fébrile.

— Oui, évidemment, je n'ai pas le choix. Mon père m'a toujours aimé, quoiqu'à la fin de sa vie, sa misanthropie l'ait éloigné de nous. Des convenances élémentaires, et malheureusement aussi, des raisons d'affaires trop longues à expliquer, exigent que je parte. Quel fâcheux accident, mon amie ! Comment vous laisser seule, en ce moment?

— Emmenez-moi ! — dit Frédérique en souriant, comme d'une chose toute simple.

Le prince s'arrêta.

— Croyez-vous que cela n'ait pas été ma première pensée? — dit-il tendrement et avec une instinctive hypocrisie. — C'est impossible, ma Frédérique : votre santé, la raison, la prudence, tout s'y oppose.

Frédérique, sombre,. ne protesta pas. Le prince comprit la valeur de ce silence.

— Je ne partirai pas, — dit-il, très agité. — Tant pis ! Non, je ne vous quitterai pas.

Et aussitôt, cela lui parut imprudent et fou, de renoncer à revoir une dernière fois son père mourant ; des intérêts si grands pouvaient dépendre de

sa présence qu'il était évidemment absurde de les sacrifier en renonçant à ces dix jours d'absence; dix jours, qu'était-ce que cela? Mais qui savait, avec Frédérique, ce qui pouvait se produire en ces dix jours? D'autre part, si prodigue, si généreux que fût le prince, avec le caractère du vieux prince et l'imprévu, il pouvait lui en coûter la moitié de sa fortune. Et il s'en voulait de penser à ces choses, plus qu'à la douleur qu'il devait ressentir de cette mort. Mais la douleur, pour lui, était de quitter Frédérique.

— Combien de temps resterez-vous absent? — demanda-t-elle.

— Dix, quinze jours au plus, — dit le prince. Et en lui-même il pensait que très probablement ce n'était point assez, et que son absence se prolongerait un mois; peut-être Frédérique eut la même pensée, car elle secoua la tête pensivement.

— Si vous vouliez m'emmener? — demanda-t-elle d'un ton de prière, persuasive.

— Mais comment, ma chérie; pensez-y, est-ce possible? Un tel voyage à grande vitesse, une telle fatigue, est-ce possible? Et à qui vous confier? Qui vous soignerait?

— C'est bien, — dit Frédérique d'un air sombre, — partez seul.

— Je vous ai déjà dit que je ne partirai pas, — dit sèchement le prince.

Frédérique eut alors une révolte de tout son être, comme un bref et inexplicable transport au cerveau:

— Vous ne m'aimez plus! — dit-elle violemment

au prince, — vous ne m'aimez pas ! vous ne m'avez jamais aimé !

Il s'arrêta, la regardant en face, saisi :

— Vous voulez me quitter, — continua-t-elle, — vous êtes heureux d'avoir un motif. Vous me disiez que nous partirions un jour ensemble, et l'occasion venue, vous reculez !

Elle avait un visage enflammé, des yeux secs :

— Vous m'offrez de rester, est-ce que je puis accepter ? Vous savez bien que non, et c'est pour cela que vous me l'offrez.

Il y eut un grand silence ; la pâle figure du prince rougit sous l'affront.

— Ah ! qu'est-ce que je dis?... — fit-elle.

Et elle s'arrêta, comme effrayée ; son visage changea :

— Non, je n'ai rien dit, Daniel ; je suis un peu malade, excusez-moi. — Et son ton suppliait, désolé et peureux.

— Vous m'avez soupçonné d'une bassesse, Frédérique.

— Je vous en demande pardon à genoux, — fit-elle en se courbant devant lui, — oubliez cela, c'est une folie qui a passé en moi. Non, cela n'a aucun sens. Laissons cela. Voyons, partez, je le veux, je vous en prie, il le faut. J'étais folle de penser à vous accompagner. Je ne puis évidemment aller avec vous à Venise ; et où me laisseriez-vous, seule ?

Ces simples mots le firent revirer, inexplicablement :

— Si vous l'exigez, Frédérique, je vous emmè-

nerai, à tous risques et périls ; je ne veux pas que vous croyiez que je recule devant l'action. Le voulez-vous? préparez-vous, nous partirons demain.

— Vrai? bien vrai? — dit Frédérique, rougissant subitement, et toute remuée de bonheur. — Ah ! si je vous prenais au mot !

— Vous le pouvez ! dit-il.

— Quoi, vous m'emmèneriez aux yeux de tous, et... — elle baissa la tête, — même de la princesse?

— Oui, amie ! — Et l'orgueil le soutenait dans la conscience de cette folie, pire que toutes les autres.

— Ah ! — fit-elle avec une joie profonde, — comme vous êtes bon, et comme je vous aime !

— Frédérique ! — fit-il ému ; et dans la rapidité, le trouble de ces décisions, il lâchait prise, se laissait flotter à la dérive, avec la conscience d'un acte irrémédiable, désastreux.

— Vous souvenez-vous, — fit-elle en lui mettant les bras autour du cou, — vous souvenez-vous de cette belle journée d'automne, à Fontainebleau? Comme il faisait beau dans la forêt? Pourquoi donc vos yeux m'ont-ils brûlée, ce jour-là, et pourquoi vos paroles sont-elles entrées en moi comme une musique? C'est donc vrai qu'elle vous a plu, l'étrangère blonde? Ah ! vous ne pensiez guère alors qu'un jour nous serions ici, dans les bras l'un de l'autre, prêts à partir, pour ne jamais nous quitter. Voyez-vous, Daniel, je n'aurais pu supporter l'isolement. Je serais morte pendant votre absence. Mais peut-être ne m'avez-vous offert de partir que pour m'éprouver? — dit-elle avec coquetterie.

— Non, — dit le prince avec gravité, — c'est tellement sérieux, que je vous demande la permission de vous quitter. J'ai des mesures à prendre immédiatement, à Alger. Au retour, nous conviendrons de nos dispositions pour demain.

— Allez donc vite, — dit-elle avec un sourire, — et revenez plus vite encore.

Elle lui présenta son chapeau et ses gants. Il fouilla dans un tiroir, où il prit discrètement des billets de banque. Frédérique, avant de détourner les yeux, y avait vu, dans un éclair, le révolver du prince; elle crut voir qu'il hésitait, rapidement, puis qu'il repoussait le tiroir et le fermait d'un double tour de clef.

— Vous ne m'embrassez pas ? dit-elle.

Il l'embrassa. Elle lui rendit son étreinte passionnément, longtemps, comme si elle ne pouvait se séparer de lui. Elle l'accompagna quelques pas, sans chapeau ni ombrelle : le soleil était fort.

— Rentrez, lui dit-il.

Dès qu'elle fut seule, l'expression de son visage changea. Elle alla se jeter à plat-ventre sur le divan et s'enfouit la tête dans ses mains.

Mais elle ne pleurait pas, elle pensait. Et par une évocation morbide, elle revit, avec une netteté et une abondance de détails inouïe, toute sa vie passée, depuis le jour où elle avait revu le prince. Jour par jour, heure par heure, son existence se déroula devant elle, et elle en rééprouva les longues affres et les courtes joies. Puis elle entra dans les tourments de l'*idée :* l'amour, la mort, la vie se disputèrent son âme. Les yeux fermés, ainsi gi-

sante, elle sentit s'approfondir autour d'elle les ténèbres de l'angoisse; son cœur, qu'elle écrasait sous elle, battait à spasmes si pressés, qu'il lui retentissait par tout le corps. Et Frédérique, prise entre les tortures de la chair et les affres de son esprit, souffrit l'enfer.

Brusquement, elle se leva, se mit debout, et ses yeux hypnotisés se fixèrent sur le tiroir fermé.

« Oui, pensa-t-elle, si j'avais une vie à lui donner, je pourrais lui prendre la sienne en échange; mais le forcer, moi, condamnée, à m'emmener, à me traîner avec lui comme un boulet au pied, l'ôter à ceux qui l'aiment, briser sa vie pour rien, non, je ne m'en sens pas le courage. »

Et soudain, se tordant les bras, sentant en elle une affreuse obsession, terrible comme une envie, elle se tordit les bras et répéta :

— Oh Dieu ! mon Dieu ! — comme quelqu'un qui lutte; et c'était contre l'*idée*, victorieuse déjà, qu'elle se débattait. Soudain, elle se croisa les bras, calmée, le visage éclairé d'une grande lueur.

« Eh bien ! — se dit-elle, ayant conscience d'une générosité suprême : — j'aurai fait bien du mal, mais, du moins, je n'aurai pas fait tout le mal que je pouvais faire. S'il y a une justice suprême, elle m'en tiendra peut-être compte. Et lui, quel soulagement... Je ne me suis pas marchandée pour lui donner le bonheur. Marchanderai-je davantage pour lui donner le repos ? »

Elle s'agenouilla devant le tiroir. Il était bien fermé. Frédérique y essaya des clefs, en vain. D'autres armes ? elle en avait l'effroi superstitieux,

la peur de souffrir ! Aller en ville, acheter un révolver ? Différer était tout perdre ! Savait-elle quelles lâchetés elle commettrait demain ? C'était l'*heure*, l'heure venue, où elle devait agir. Aussitôt, avec la pointe d'un couteau kabyle, elle fit des pesées sur la serrure, avec de grands efforts, mais sans résultat. Alors, prenant un des chenets de la cheminée, elle enfonça l'arme comme un coin, frappa dessus, ne réussit qu'à la briser. Mais, avec rage, Frédérique frappa à grands coups de chenêt, pour enfoncer le tiroir, et elle le heurtait furieusement ; ses ongles, tordus par le poids lourd, se brisaient dans l'effort. Les muscles de son épaule distendus, les nerfs froissés, elle souffrait à s'évanouir. La sueur coulait de son front ; une rougeur inondait ses joues pâles. Et elle frappait toujours, elle s'obstinait, sans interruption, à l'horrible courage de forger son supplice ; car, tant que dura ce calvaire d'agonie, elle put mesurer, à chaque coup de la masse de fonte, le temps de vie amoindri qui lui était mesuré. Son énergie avait quelque chose de farouche, et les gouttes de sueur qui coulaient sur son visage rigide et fermé, semblaient des larmes indifférentes. Et elle souhaitait, sous un coup malheureux, une explosion du pistolet, qui la tuât.

Soudain, le tiroir enfoncé céda. Alors, en s'arrachant les doigts aux dentelures du bois brisé, Frédérique put retirer, non sans peine, le révolver ; elle en jeta au loin la gaîne, l'examina, et le posa sur la table.

Puis, ayant remis un peu d'ordre dans la pièce,

elle courut dans le cabinet de toilette se laver les mains, le visage et se rajuster les cheveux. Elle se regarda au miroir, se mit un peu de poudre de riz à la figure et aux mains, qu'elle essuya avec une brosse fine. Ensuite retournant dans le cabinet de travail, elle attendit, et prit un livre de Michelet, qu'elle lut fort attentivement afin de s'interdire de penser, en s'interrompant de temps à autre pour écouter. Au bout d'une heure, ses sens aiguisés perçurent une présence. Elle entendit un pas rapide et, se jetant à la fenêtre, vit le prince à travers les feuilles. Il semblait en proie à une vive inquiétude. Alors Frédérique posa vivement la main sur le révolver, elle perdit quelques secondes à l'armer, et à poser la main sur l'endroit où son cœur battait le plus fort. A ce moment la porte du pavillon s'ouvrait ; Frédérique pressa la détente. Ce fut comme un coup de poing en pleine poitrine : elle n'entendit pas la détonation, ne vit qu'un peu de fumée, et se trouva étendue sur le dos. Elle ne souffrait presque pas, mais des ombres descendaient sur elle ; une voix lui arrivait lointaine, désespérée, qui se lamentait.

Elle devina le prince, mais ses yeux ne purent percer le brouillard, et comme il la soulevait de terre, dans ce mouvement elle renversa la tête et mourut.

IV

On avait rapporté le corps de Frédérique chez elle. M. Ylsée, souffrant, s'y trouvait. Wilkie, sortie avec tante Zabeth, ne sut le malheur qu'en revenant de la ville. Le docteur Simand, appelé à défaut d'Harwel, parti, constata le décès.

La princesse d'Ancise s'occupa de tout. Elle rendit à Frédérique les derniers soins que réclament les morts. Pour son âme, elle fit venir un prêtre, qui récita des prières. Pour son corps, elle en lava la plaie, elle le recouvrit d'un suaire, et le veilla toute la nuit, à la lueur des cierges.

Dans la salle voisine, en face de M. Ylsée qui sanglotait, le prince allait et venait, enfoncé dans un désespoir sans bornes, et enviant ce père de pouvoir pleurer. Wilkie, brisée de fatigue, s'était endormie dans un grand fauteuil; et des spasmes nerveux, pareils à des sanglots, soulevaient sa poitrine.

On enterra le lendemain Frédérique, en terre

sainte. La princesse avait levé les scrupules de Monseigneur.

Le jour suivant, sur les prières et les instances de sa femme, le prince décida son départ pour l'Italie. Son attitude fermée, et comme indifférente, épouvantaient la princesse, qui eût préféré pour lui le soulagement d'une douleur expansive. Un peu avant la séparation, elle vint le retrouver; il était assis, pensif, les yeux tournés vers le pavillon perdu au fond du jardin dans les branches. Il ne se retourna pas. La princesse portait dans ses bras la petite Alyette, et elle la déposa sur les genoux de son père. Alors le prince regarda sa femme en deuil de celle qu'il aimait, il vit son enfant si frêle, innocent, et pensant à l'autre tué avec la mère, à cette rare et charmante Frédérique, aux soins dont la princesse avait entouré son pauvre corps, il fut pris d'un immense attendrissement, d'une pitié infinie pour la douleur humaine, et dans un désespoir qui enveloppait Frédérique, sa femme, son enfant et lui-même, il embrassa la pâle petite Alyette et se mit à pleurer, de grosses larmes.

Et sa femme, les deux mains posées sur son épaule, pleurait longuement, comme lui, ses propres douleurs : l'irréparable, la fatale vie, le bonheur perdu, à jamais.

Quelques jours après son départ, la princesse alla le rejoindre à Venise. Les Ylsée étaient déjà partis, pour un long voyage.

Quand elle arriva, le vieux prince d'Ancise était mort. De grandes affaires forcèrent le prince à s'abstraire de sa douleur. Une autre souffrance

très grande lui était encore réservée : la mort de la petite Alyette, l'année suivante.

Longtemps après, il apprit que M. Ylsée était mort au Caire, d'une attaque d'apoplexie. Mitka guérie de sa folie, mais non de ses excentricités, était mariée en Allemagne.

Quant à Wilkie, retournée en Danemark avec Zabeth, il ne sut jamais ce qu'elle était devenue.

FIN

TABLE

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY

